

L'Exécuteur [123] – Délivrance à Washington

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



DÉLIVRANCE À WASHINGTON

par Don Pendleton



VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR
DÉLIVRANCE À WASHINGTON

VAUGIRARD

CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan descendit de la Corvette noire tout en observant l'entrée du luxueux restaurant. Il était vêtu d'un costume très élégant, portait de fausses moustaches et des lunettes à verres légèrement teintés. Son fidèle Beretta était niché sous son aisselle gauche, dans un holster spécial, et il avait placé dans les poches de sa veste quatre petites grenades incendiaires au phosphore.

Il était 2 heures du matin. Quelques clients, encore attablés au fond de la salle, discutaient avec animation. Une clientèle strictement privée. A travers la grande vitre donnant sur le parc, l'Exécuteur reconnut plusieurs truands de la mafia, dont Joe « Raspoutine » Malavia, Emie le Bègue et Salvatore Moro surnommé le roi du carpaccio.

Un gorille se tenait sur le parking, les fesses posées sur le capot d'une Rolls Royce rutilante, un autre était adossé contre la façade, la crosse d'un automatique visible dans l'échancrure de son veston. Des gardes du corps.

L'établissement appartenait à Sal Moro mais celui qui paraissait mener la discussion au fond de la salle n'évoluait pas dans le même registre que le roi du carpaccio. Il se nommait Johnny Cortiglione et venait en droite ligne de New York, précisément de Manhattan où siégeait la nouvelle *Commissione* du Crime Organisé.

Bolan s'approcha du porte-flingue en faction près de l'entrée et lui fit un clin d'œil.

— Rien d'anormal à l'intérieur ? s'enquit-il d'une voix contenue.

Le type le scruta un instant, renvoya :

— Non. Pourquoi ? Est-ce qu'il y aurait de quoi s'inquiéter ?

— Ouvre l'œil et fais gaffe à qui pourrait se pointer par ici, répliqua l'Exécuteur qui dépassa l'armoire à glace et entra dans le restaurant.

Il n'accorda qu'une attention discrète aux mafiosi qui discutaient toujours bruyamment, traversa la salle, poussa un battant portant l'inscription « Private » et longea un couloir qui l'amena jusqu'à un hall tendu de tissu rouge. Selon ses renseignements, il se trouvait à présent dans le fastueux bordel de Sal Moro. Un lupanar réservé au gratin de Washington.

Poussant une porte capitonnée, il entra dans un immense salon au confort luxueux où une demi-douzaine de filles discutaient entre elles dans une langue que Bolan identifia comme du russe. Même s'il ne les avait pas entendues parler, il aurait su immédiatement de quel coin de la planète elles étaient originaires : des têtes blondes aux yeux très bleus, avec des pommettes légèrement saillantes et des lèvres pulpeuses. Leur façon de se tenir était également révélatrice de leur provenance. Cela faisait déjà pas mal de temps que les proxénètes de *Cosa Nostra* alimentaient leurs réseaux de prostituées à partir de l'ex-Union soviétique.

Il leur adressa un petit sourire complice, entra dans un second salon où il trouva une femme d'un âge plus mûr, au visage marqué, affairée à des travaux d'écriture.

— Faites sortir les filles en douce, par-derrière, lui intima-t-il durement, laissant ostensiblement voir la crosse de son automatique sous sa veste.

— Pourquoi ? questionna la mère maquerelle.

— On s'attend à une visite emmerdante.

— Et alors ?

Bolan gronda :

— Faites ce que je vous dis, discutez pas. Il y a encore des clients ?

— Eh bien, oui... dans la chambre bleue et dans la rose.

Il la planta là, poussa un nouveau battant qui lui donna accès à un couloir éclairé par des appliques murales, passa devant une porte ouverte gardée par un malabar en bras de chemise qui portait un

revolver dans un holster d'épaule. L'homme lui jeta un regard à la fois inquiet et interrogateur.

— Comment ça se passe ? lui demanda Bolan.

— Comme d'habitude. La routine, quoi.

Il le repoussa dans la pièce qu'il venait de quitter, avisa plusieurs écrans vidéo dont deux étaient allumés et retransmettaient des scènes osées.

Le regard froid, Bolan porta son attention sur l'un des écrans vidéo pour examiner le spectacle qu'il présentait. Il mit quelques secondes avant de comprendre à quoi correspondait l'étonnante bête à trois têtes dont il perçut les grognements et les ahanements. Les deux blondes qui se contorsionnaient s'arrangeaient pour que le visage de leur compagnon soit bien dans le champ de la caméra indiscreète. D'évidence, elles avaient reçu des consignes très strictes à ce sujet.

L'Exécuteur identifia l'homme comme un des conseillers de la Maison-Blanche. L'information qu'on lui avait communiquée n'était pas du bidon, hélas.

A côté de chaque écran, un magnétoscope enregistrait les scènes.

— T'en as pas marre ? demanda Bolan au truand qui visiblement ne savait pas quelle contenance adopter.

— Putain, ouais ! A force de mater toutes ces conneries, j'arrive même plus à bander. C'est vraiment pas la fête.

— Tu te gourres, mec, la fête ne fait que commencer, rétorqua l'Exécuteur en lui montrant son Beretta prolongé par un gros silencieux.

— Hé ! Vous êtes dingue...

D'un geste instinctif, le mafioso projeta sa main droite vers la crosse de son revolver qu'il fit jaillir. Le Beretta silencieux toussa et un œil cyclopéen apparut sur le front du gorille qui sembla se dégonfler comme une baudruche. Deux secondes plus tard, Bolan dégoupillait une grenade incendiaire et la lançait au milieu des appareils d'enregistrement, puis tournait les talons pour se diriger vers la chambre rose. Une petite explosion molle se fit entendre de l'autre côté de la cloison.

Le plus difficile restait à faire : tirer de la mélasse l'un des plus importants conseillers de la Maison-Blanche compromis dans un bordel de la mafia.

Il découvrit le haut fonctionnaire dans une chambre tendue de

rose au fond du couloir. Il était allongé sur le dos, des gouttes de sueur lui courant partout sur le corps, tandis que les deux jeunes blondes gloussaient, assises sur le bord du lit.

Bolan fit claquer la porte contre le mur.

— Vous avez fini ? demanda-t-il sèchement.

Les filles levèrent sur lui un regard à peine étonné mais l'homme du gouvernement le fixa avec hargne en se redressant sur un coude.

— Qu'est-ce que c'est ? A qui croyez-vous...

— John Cramer ?

— Oui, je... Qui êtes-vous ?

— Prenez vos fringues et suivez-moi.

— Hé ! Dites donc, ça ne va sûrement pas se passer comme ça...

Bolan ramassa un pantalon sur l'épaisse moquette et le lui jeta.

— Enfilez ça en vitesse. La maison brûle, mon vieux.

John Cramer se leva en maugréant et saisit le pantalon. Les deux blondes s'étaient réfugiées au fond de la chambre, près de la porte.

— Mettez quelque chose sur vos fesses, leur conseilla Bolan. Quand je vous le dirai, vous foncerez vers le restaurant.

Celle qui paraissait la moins jeune demanda :

— Est-ce que Mme Laure est prévenue ?

L'Exécuteur ignora la question, leur tourna le dos et s'adressa à Cramer qui faisait glisser le zip de son pantalon :

— Ça va comme ça. Prenez vos pompes à la main.

— Mais je...

Le regard réfrigérant de Bolan lui bloqua le reste des paroles dans la bouche. L'Exécuteur ouvrit la porte, inspecta le couloir et lança aux blondes :

— Cassez-vous maintenant.

Puis, saisissant le haut fonctionnaire par une épaule, il le propulsa à l'extérieur, le poussa vers un petit hall à peine éclairé où se tenait un homme aux sourcils broussailleux et aux épaules musculeuses. Celui-ci venait de quitter précipitamment le fauteuil dans lequel il était avachi et ouvrait des yeux ronds.

— Bon Dieu, qu'est-ce qui se passe ? éructa-t-il.

— Tu ne sens rien ? fit Bolan d'un ton méprisant.

L'autre renifla.

— Ouais, on dirait que ça pue la fumée.

— Va prévenir Sal et dis-lui de ramener son cul en vitesse.

— Mais... Attendez ! Vous ne...

Son regard méfiant faisait un va-et-vient de Bolan à Cramer seulement vêtu de son pantalon.

— Vous n'allez pas le faire sortir comme ça ?

— Tu vas peut-être m'en empêcher, connard ?

Le mafioso n'eut qu'une courte hésitation. Il cilla, hocha la tête et déguerpit vivement.

Cela faisait beaucoup trop de temps que l'Exécuteur était dans les lieux. Déjà, des appels retentissaient à peu de distance et quelqu'un courait lourdement au bout du couloir. L'endroit allait bientôt ressembler à une ruche. Pour accélérer un peu les événements, l'Exécuteur dégoupilla successivement deux grenades incendiaires qu'il jeta derrière lui, puis il entraîna le haut fonctionnaire vers la sortie arrière du bordel de luxe.

Il avait bien sûr repéré les environs et les divers accès avant d'entreprendre son intervention. Il se retrouva dans un petit jardin entouré d'arbres dont il poussa le portillon en fer forgé pour gagner un chemin de gravier. L'allée goudronnée où il avait laissé sa Corvette était à une soixantaine de mètres de là en suivant le chemin. En toute bonne logique, les spadassins de la mafia allaient se ruer dans le lupanar pour essayer d'éteindre l'incendie.

Des flammes s'échappaient à présent de plusieurs ouvertures et commençaient à lécher la façade. On entendait des cris et des interpellations. Bolan eut un sourire froid. Le roi du carpaccio avait du mouron à se faire pour son business doré.

CHAPITRE II

Survenu à pas rapides, presque en courant, un jeune type au faciès anguleux s'était penché vers Salvatore Moro et avait marmonné quelques mots à son oreille. Le visage de Moro s'était subitement contracté et il avait repoussé bruyamment sa chaise, délaissant ses comparses.

Joe Raspoutine Malavia vida son verre de vin et se pencha vers Emie le Bègue, la mine rougeaude :

— Qu'est-ce qu'il a, Sal ? On aurait dit qu'il a le feu au cul.

La porte où figurait la mention « Private » s'était ouverte puis refermée sur le maître des lieux, laissant pénétrer une odeur de brûlé.

— Hein, à ton avis, qu'est-ce qu'il a ?

— Je crois que c'est pas au cul qu'il a le feu, répliqua Emie Bravone.

— Merde ! Oui, je crois que t'as raison. Ça schlingue le cramé !

Malavia se leva à son tour, imité par Bravone, et lança à la cantonade :

— J'veais voir c'qui s'passe.

Johnny Cortiglione restait le regard dans le vague comme si l'agitation autour de lui ne le concernait pas. Tandis que les deux gros truands de Washington se dirigeaient rapidement sur les traces de Moro, il sortit de sa poche un mini transeiver radio dans lequel il

cracha :

— David ! Rapplique.

Le garde en faction derrière la baie vitrée rempo-cha une petite radio identique puis se pointa vivement dans la salle.

— Qui était le type que tu as laissé entrer tout à l'heure ?

— Le type ?

— Ouais, le type ! Ce grand costaud avec lequel tu discutais.

— J'en sais rien, m'sieur Johnny. Ça doit être un homme de Sal.

— T'en sais rien ! Bon, retourne à ta place et ouvre l'œil.

— C'est exactement ce qu'il m'a dit, d'ouvrir l'œil.

— Ah oui ?

— Ouais. Il m'a dit aussi de faire gaffe à qui pourrait se pointer par ici. J'ai cru que...

— T'as pas besoin de croire, David. Casse-toi et ne laisse entrer ni sortir personne ici, vu ?

— Oui, m'sieur.

Le garde s'éclipsa. Cortiglione se dirigea calmement vers la porte au fond de la salle du restaurant. Il avait une démarche de félin ; ses gestes dénotaient une parfaite forme physique. Les mafiosi de Washington le respectaient et le craignaient aussi. Il faut dire que Johnny Cortiglione avait reçu une formation très particulière et qu'il était un expert en meurtres express et en interrogatoires expéditifs. Nul ne savait, lors de ses apparitions, s'il venait aider à consolider un territoire ou s'il débarquait pour liquider un chef suspecté d'escroquer l'Organisation. A l'instar des anciens As Noirs, il ne dépendait que de la nouvelle *Commissione* de Manhattan et avait la même importance qu'un *capo* mafioso local.

Il allait tirer le battant quand celui-ci s'ouvrit à la volée sur un groupe de filles en petite tenue qui poussaient des couinements aigus. Bravone et Joe Malavia apparurent derrière elles, toussant et les yeux rougis. Une bouffée de fumée accompagna les deux hommes et, par l'ouverture, Johnny aperçut vaguement le rougeoiement de flammes, tout au fond du couloir.

— C'est... C'est un incen... un incendie ! crachota Emie Bravone. Y a le feu !

Le Bègue avait depuis longtemps réussi à neutraliser son bégaiement mais il réapparaissait sporadiquement dans les situations

stressantes.

— Où est Sal ? questionna Cortiglione d'une voix cassante.

Sal Moro survint à cet instant, débouchant de la fumée et crachant ses poumons. Trois autres mafiosi qui participaient au dîner-débat s'étaient également approchés et essayaient de comprendre la situation. Le roi du carpaccio les repoussa sans ménagement.

— Reculéz ! Mes gars vont s'occuper de ça. Paniquez pas, hein !

Cortiglione le prit à part :

— Le gus qui s'est pointé tout à l'heure, c'est quelqu'un à toi ?

— Quel gus ? s'exclama Moro.

Il eut une quinte de toux qui le secoua.

— Ne me fais pas parler pour rien, Sal. Il a traversé tout le restaurant sous ton nez.

— Ah ouais ! Un grand baraqué... Non, j'ai cru que c'était un mec de ton équipe.

— Bravo ! fit Cortiglione. Personne ne sait qui il est mais, ce qui est sûr, c'est qu'il est entré ici comme chez lui.

— Merde, tu crois que ?... Ce mec serait vachement gonflé !

L'envoyé de Manhattan eut un ricanement sinistre puis tourna les talons pour s'élancer à l'extérieur. Le gorille près de la Rolls décolla ses fesses de la carrosserie en apercevant son boss, prenant une attitude plus digne.

— Qu'est-ce que tu as vu ? cracha Cortiglione.

L'autre se dandina.

— Ben... J'ai rien vu de spécial, monsieur Johnny. A part ce type tout à l'heure.

— Il n'est pas ressorti, tu es sûr ?

— Sûr et certain.

— Bouge pas d'un poil, Charly !

Il héla le garde qui avait repris sa faction devant la façade :

— David ! Grimpe dans la Ford avec deux hommes et fais un tour rapide dans les environs. Ce connard n'a pas pu se transformer en courant d'air.

David siffla dans ses doigts et deux mafiosi surgirent du fond du parc. Quelques secondes plus tard, le moteur d'une Ford ronfla et le

véhicule accéléra dans un crissement de pneus. Ce fut lorsqu'il atteignait presque la sortie du parc que ses phares illuminèrent l'allée goudronnée, mettant en évidence la forme sombre d'une voiture de sport dans laquelle deux hommes s'engouffraient.

Les yeux de Cortiglione devinrent deux lignes dures, fl jura sourdement. Il avait nettement distingué l'homme de taille moyenne vêtu seulement d'un pantalon, qu'un grand type en costume sombre avait poussé dans l'habitacle. Nom de Dieu, c'était ça, le coup pourri !

— Bloquez-moi cette bagnole ! hurla-t-il, pointant sa main vers la Corvette dont le moteur rugissait déjà.

Lui-même dégaina un Colt .45 ACP et commença à courir vers la sortie. Puis il stoppa net et un frémissement agita ses lèvres. Le fumier au volant de la petite caisse de sport pointait latéralement un objet trapu et noir par la vitre.

Instinctivement, Cortiglione plongea au sol, la face contre le gazon, les mains en protection sur sa tête. L'instant suivant, il entendit une déflagration fracassante et l'onde de choc lui fit l'effet d'une claque monstrueuse. Les tympans douloureux, il resta immobile quelques instants, puis redressa la tête pour observer ce qui s'était produit.

Un grognement sortit de sa gorge. A moins de trente mètres devant lui, la Ford n'était plus qu'une carcasse disloquée et fumante. Un corps en avait été éjecté et gisait sur l'herbe, cinq mètres plus loin, complètement désarticulé. Il ne voyait pas les deux autres, mais se doutait de leur état. Le plus con, dans tout ça, c'était que la Ford barrait complètement la sortie, à moitié coincée entre les deux montants du portail, et qu'il faudrait du temps pour la tirer de là. En attendant, l'enfoiré se tirait tranquillement !

Un homme cria derrière lui :

— Cet enculé nous a arrosés avec un lance-gre-nades ! Putain de merde, est-ce qu'au moins quelqu'un a vu qui c'est ?

Joë Malavia et Moro arrivaient prudemment sur les lieux. Ce dernier était blême. Un tic nerveux lui tiraillait la joue et il dodelinait de la tête comme un automate.

— Toutes les vitres de mon restaurant sont pétées, Johnny. C'est pas croyable ! Quel est le sale con qui a pu faire ça ?

— Sans aucun doute le même qui a foutu le feu à ton bordel, Sal. Peux-tu me dire qui est celui que j'ai vu monter dans sa voiture avec juste un pantalon sur le cul ?

— Il ressemblait à quoi ?

— Taille moyenne, blond, je crois, un pif pointu et un menton en avant.

Moro resta un instant sans voix, cessa de remuer sa tête, puis gémit :

— Quelle merde ! Putain, quelle merde !... On avait mis des mois pour préparer ce coup...

L'envoyé de Manhattan haussa les épaules d'un air méprisant et se dirigea vers la Rolls. Montant à l'arrière, il pianota un numéro sur le radio-téléphone et annonça :

— C'est Johnny. Passe-moi Ange. Tout de suite.

Il y eut une attente pendant laquelle Johnny Cortiglione considéra d'un air accablé les flammes voraces qui sortaient de toutes les ouvertures à l'arrière du bâtiment. A proximité du parking, deux lampadaires qui n'avaient pas été détruits par l'explosion éclairaient la façade sinistrée du restaurant.

« Ouais, quelle merde ! » pensa-t-il en attendant qu'on lui passe Ange Castellano, le nouveau chef des chefs.

S'il ne se trompait pas sur l'identité du grand mec sapé comme un dandy qui planquait ses yeux derrière des Ray-Ban, la suite des événements s'annonçait des plus difficiles. Comment faisait donc le grand fumier pour être partout à la fois ? Quinze jours plus tôt on parlait de lui à Hong-Kong^[1] et il serait déjà en train de blitzer à D.C. ? On n'avait pourtant pas besoin d'un tel foutoir à Washington. Surtout pas en ce moment.

CHAPITRE III

C'était un quartier sombre et tranquille, dans Bethesda, au nord de Washington. Mack Bolan arrêta la Corvette sur un terre-plein. Il éteignit les phares. John Cramer n'avait pas desserré les dents depuis le début du trajet. Le regard flou, dirigé sur un point imaginaire au-delà du pare-brise, il paraissait plongé dans une transe bizarre, complètement détaché de ce qui pouvait se passer autour de lui.

Dans la pénombre de l'habitacle, Bolan se pencha vers lui.

— Comment comptez-vous résoudre votre problème, conseiller ?

Le haut fonctionnaire eut un petit sursaut, respira par saccades et fit entendre un bruit de bouche.

— Quel problème ? rétorqua-t-il nerveusement. Pourquoi aurais-je un problème ?

— Le fait d'être complètement ficelé par la mafia ne paraît pas vous émouvoir. Mais il se pourrait aussi que vous marchiez main dans la main avec l'Organisation.

— Comment cela ? Et pourquoi la mafia ?

Bolan soupira.

— Je n'ai pas de temps à perdre dans une conversation stérile, Cramer. Ou vous regardez la réalité en face, ou bien vous allez vous faire foutre avec tout ce que ça implique de désagréments pour vous. Us ont filmé et enregistré tous vos ébats dans ce clandé de luxe. Et ne

me dites pas que vous ignorez à qui il appartient.

— Qui êtes-vous donc pour me parler de cette façon ?

— Quelqu'un qui peut vous aider ou vous faire plonger définitivement si vous continuez de jouer au con.

Cramer eut un ricanement désabusé puis s'enferma de nouveau dans le mutisme et sembla s'abstraire complètement du contexte. Bolan laissa passer quelques secondes avant de tendre le bras pour ouvrir la portière de son côté.

— Sortez, lui dit-il durement. Appelez un taxi et allez vous faire foutre.

L'agent de la Maison-Blanche sursauta comme si on l'avait branché sur une prise électrique.

— Non ! jeta-t-il avec de la panique dans la voix. Il n'en est pas question.

Cramponnant la poignée de la portière, il la referma nerveusement et se raidit. L'Exécuteur dissimula un sourire cynique. Il s'étonnait toujours que des personnages promis aux plus hautes destinées soient naïfs à ce point. John Cramer faisait partie du staff de la Maison-Blanche et à ce titre était l'un des cinq hommes les plus proches du Président.

— Vous... êtes sûr qu'ils m'ont filmé ?

— Tout ce qu'il y a de plus sûr. Vous vous êtes fait pigeonner comme un idiot.

— Je ne crois pas être un idiot, se cabra Cramer.

— Alors réagissez.

— Ce n'est pas ce que vous croyez. Je... Avez-vous une cigarette ?

Le conseiller tira avidement sur sa cigarette, souffla un nuage de fumée qui remplit l'habitacle, et déclara :

— Après tout, ça m'est égal. Ça n'a pas une grande importance.

— Quoi ?

— Qu'ils m'aient filmé. Je comprends maintenant pourquoi tout a été gratuit Les gueuletons, la nouba et les filles.

— Ces types-là ne font jamais rien gratuitement.

— S'ils ont l'intention de se servir de moi, ils en seront pour leurs frais.

Cramer tourna franchement la tête vers Bolan et tenta d'en

distinguer les traits. Mais l'obscurité était trop dense. Il tira un peu plus sur sa cigarette, n'obtenant qu'une vision rougeâtre et floue.

— J'ai laissé mes lunettes là-bas, vous ne m'avez guère laissé le temps de reprendre mes esprits. Et j'ai froid. Vous n'auriez pas quelque chose à me passer ?

Bolan considéra le torse maigre qui faisait une tache claire à côté de lui, tendit le bras vers l'arrière et en ramena un blouson que le haut fonctionnaire enfila maladroitement.

— Pourquoi cela n'a-t-il pas une grande importance ? questionna-t-il d'un ton détaché.

— Je me fiche éperdument d'avoir des ennuis. J'ai un cancer des poumons. Je tiens à profiter du temps qui me reste à vivre.

— Et vous fumez malgré tout ? sourit sèchement Bolan.

— Ça ne me servirait à rien de vivre comme un moine.

— Vous ne croyez pas aux miracles de la médecine ?

— Je me suis fait soigner. J'ai tenté l'impossible.

— Officiellement ?

— Vous plaisantez. Si ça se savait, on m'aurait déjà retiré de mes fonctions. Je me rends régulièrement en France où je suis un traitement, mais c'est sans espoir.

Bolan n'avait pas le temps de compatir. Il en était persuadé, la racaille mafieuse préparait quelque chose d'énorme à Washington. Son intention était de découvrir le plus rapidement possible ce qui se tramait exactement dans l'ombre et de tout faire pour anéantir le ténébreux projet.

Il questionna :

— Comment avez-vous connu le bordel de Sal Moro ?

— Pourquoi vous ferais-je des confidences ?

— Sans doute pour éviter que d'autres que vous tombent dans le même panneau.

— Vu sous cet angle...

Cramer exhala un nouveau nuage de fumée, enchaîna d'un coup :

— C'est Irvin Kenna qui m'en a parlé. Mais je suis sûr qu'il n'est pas de mèche avec eux.

— Qui est Irvin Kenna ?

— Vous ne savez pas qui est...

— Répondez.

— C'est l'un des représentants de l'Exécutif à l'ONU. Il m'avait parlé d'une boîte confidentielle où les filles arrivent directement de l'Est. Pas d'indiscrétion à craindre...

Il eut un sourire qui ressemblait plus à un rictus.

— J'ai toujours rêvé de me faire des Russes. Chacun a ses fantasmes.

— Vous êtes marié...

Ce n'était pas une question. L'informateur de Bolan lui avait communiqué des renseignements succincts sur John Cramer.

— Oui, je suis marié. Vous pensez que je suis ignoble ?

— Ce que vous êtes ne m'intéresse pas. Pas plus que vos problèmes conjugaux. Mais soyez certain que les *amici* n'auraient pas tardé à faire pression sur vous pour obtenir de votre part des services de plus en plus importants. En cas de refus, ils vous auraient menacé du scandale. Vous saviez que Moro fait partie de l'Organisation...

— Vous voulez dire de la mafia ?

— Rien d'autre.

— Je... je m'en doutais un peu. Personne n'ignore que toutes ces boîtes sont plus ou moins sous le contrôle du Milieu, mais tout le monde les fréquente.

— Qui d'autre encore trempe dans la soupe parmi ceux que vous connaissez ?

— Vous voulez peut-être une liste ? ironisa lugubrement le conseiller.

— Exactement, repartit l'Exécuteur en tendant un mini-magnétophone à son passager qui le saisit d'un geste réticent.

— Après ça, je vais être complètement grillé.

— Vous l'êtes déjà, mon vieux. Mais je n'utiliserai pas ces informations contre vous.

— Vous n'êtes pas un flic, n'est-ce pas ?

— Non.

— Quelqu'un des services spéciaux, alors ?

— Non plus. Dépêchez-vous. Je veux des noms et les positions de

tous ces gens.

— Je veux d'abord savoir de quelle façon vous allez utiliser ces renseignements.

La voix de Cramer avait pris subitement une tonalité aiguë. Bolan pensa qu'il fallait lâcher un peu de lest :

— Je ne mène pas une enquête sur les mœurs et les divagations des VIPs, conseiller. Seul le business des *amici* m'intéresse.

— Les *amici* ? Vous voulez dire les mobsters de la mafia ? Vous n'envisagez pas de faire la morale à ces gens, je suppose ?

Bolan eut un rire bref qui fit tomber de plusieurs degrés la température dans l'habitable.

— Certainement pas.

— Oui, je vois, rétorqua Cramer d'une voix rauque. C'est bien ça. Et je crois avoir une petite idée sur ce que vous êtes. D'accord...

Il se recueillit un instant puis commença à parler lentement, tenant l'enregistreur devant sa bouche. En fait, il lui fallut bien plus d'une minute pour consigner un chapelet de noms tous plus importants les uns que les autres et ayant trait à des positions clés du gouvernement et de l'administration US. A la fin, il s'épongea le front, comme s'il avait fourni un effort physique, rendit l'appareil et soupira.

— J'espère que je ne me trompe pas à votre sujet, laissa-t-il tomber d'un ton morne.

— J'espère de mon côté que vous allez relever la tête et foncer.

— Dans quelle direction voulez-vous que je fonce ?

— Droit devant vous, rétorqua Bolan en tirant du vide-poches de portière un radiotéléphone.

Il composa un numéro qui le mit en liaison avec Harold Brognola, le super-flic fédéral chargé de la lutte contre le Crime Organisé et qui était devenu l'ami inconditionnel de l'Exécuteur.

C'était une ligne directe correspondant à son domicile. Bolan reconnut immédiatement sa voix et annonça :

— J'ai sorti le colis de la boîte de Pandore. Il est à côté de moi, tu peux le récupérer.

— Voilà au moins une bonne nouvelle, fit la voix ensommeillée du G'man. J'en avais grand besoin, la marée nauséabonde est en train de tout envahir ici. L'asphyxie est pour bientôt.

Brognoia faisait allusion à la corruption qui gangrénait de plus en plus l'administration américaine. Il ajouta :

— Tu as discuté un peu avec lui ?

— Oui, je crois qu'il est décidé à coopérer. Ménage-le, il a quelques circonstances atténuantes.

— De quel ordre ?

— Il te le dira lui-même. As-tu des nouvelles de Scratcher ?

Scratcher était le nom de code de Frank Vitali, la taupe fédérale qui avait infiltré l'organisation d'Ange Castellano. C'était à travers Vitali que l'Exécuteur avait eu connaissance de ce qui se passait à Washington.

— Je l'ai vu hier soir. Ça n'a duré qu'un quart d'heure, tu sais de quelle façon il vit, ça n'a rien de très confortable. Il m'a rappelé tout à l'heure. Ce qu'il m'a dit est plutôt effrayant.

— Je m'en doute. Je viens d'en avoir confirmation.

— On devrait se rencontrer pour en discuter.

— Plus tard. Je dois faire vite si je veux avoir une chance de trouver les fauves au gîte.

Le super-flic du FBI soupira :

— Laisse tomber, Striker.

— Quoi ?

— J'ai bien dit : laisse tomber. Certains gros pontes du gouvernement verraient d'un très mauvais œil une bataille rangée à Washington.

— Qu'est-ce que ça signifie, Hal ?

— Je ne peux pas t'en dire plus pour l'instant Manque ponctuation

— Tu crains des écoutes ?

— Ça se pourrait Tu sais comment joindre Scratcher ?

— Oui.

— Il m'a dit qu'il a du nouveau pour toi. Du nouveau brûlant.

— Je l'appellerai. Tu m'envoies quelqu'un ?

— Tout de suite. Donne-moi une position.

— Je serai dans Glen Echo dans quinze minutes, sur la rive

gauche du Potomac.

— Ça va. Deux hommes sûrs.

— Bon. Fais vite, la racaille va commencer à s'agiter.

Bolan coupa la communication.

— A qui parliez-vous ? demanda aussitôt Cramer.

— On l'appelle Justice Deux.

Les yeux du conseiller s'agrandirent, laissant passer dans la pénombre une lueur d'intérêt soudain.

— Oui, je vois. Je ne l'ai jamais rencontré mais j'ai entendu parler de lui. Il paraît que c'est quelqu'un de bien.

— Il est encore mieux que ça. Coopérez avec lui et vous verrez le bout du tunnel.

Cramer toussa. Une toux douloureuse, et sa respiration ressembla ensuite au bruit d'un soufflet de forge.

— Je ne crois pas qu'il puisse grand-chose pour ça, railla-t-il au bout d'un moment.

Bolan relança le moteur de la Corvette, démarra doucement pour rejoindre le fleuve Potomac.

— Vous connaissez le dicton, dit-il. Aide-toi et le ciel t'aidera. Accrochez-vous fermement à la barre et naviguez tout droit Manque ponctuation

Il s'orienta pour retrouver la petite route d'Etat 188, maintenant la vitesse légale pour éviter d'être en avance au rendez-vous.

Cramer eut un curieux rire :

— La boîte de Pandore, hein ? Où avez-vous été chercher ça ?

— Dans la mythologie grecque, répliqua l'Exécuteur. Ça colle assez bien avec le contexte.

— J'ai étudié cette légende à l'université. Pandore serait la première femme au monde et le dieu Zeus lui aurait confié une jarre contenant tous les maux de l'humanité. Ceux-ci se répandirent sur terre quand elle l'ouvrit...

— Et seule l'Espérance resta au fond, enchaîna Bolan avec un mince sourire.

— C'est très allégorique. Vous êtes un type étrange. Jouer avec le feu est sans doute votre principale occupation, n'est-ce pas ?

Bolan se contenta de grogner en guise de réponse. Il jeta un regard à sa montre et se mit à réfléchir tout en conduisant. L'histoire de John Cramer était du domaine classique, ce n'était pas la première fois que la vermine mafieuse recourait à de telles pratiques pour assouvir sa boulimie d'argent et de pouvoir. Depuis Al Capone et Lucky Lucciano, les exemples étaient infiniment nombreux, visant aussi bien les policiers de tous grades que les juges et les politiciens. Mais à présent, l'Exécuteur le pressentait, il s'agissait d'une opération très spéciale organisée par des tacticiens, très structurée et techniquement adaptée à la conjoncture.

Les douze VIPs cités par Cramer occupaient tous des fonctions de la plus haute importance dans diverses administrations et juridictions internationales. Et il y en avait encore sûrement beaucoup d'autres que la mafia avait pris en charge.

Que préparait donc l'Hydre ignoble ? Un coup d'Etat ? Sûrement pas, les *amici* n'avaient aucun intérêt à provoquer de tels remous nuisibles à la pérenité de leurs troubles affaires. Ce que visait *YOrganized Crime*, c'était plutôt la possession en sous-main du pouvoir, mais pas seulement le pouvoir national. Le contexte mondial offrait un immense terrain de chasse aux prédateurs de la mafia.

A présent, c'était certain, la *Cosa Nostra* marchait main dans la main avec les bandes organisées de l'ex-Union soviétique. Ces dernières fournissaient de la main-d'œuvre, du matériel détourné ou volé, des filles pour la prostitution, et recevaient en échange de l'argent et des territoires. Une fantastique toile d'araignée avait été tissée en Europe, de Moscou à Paris, en passant par Bucarest, Berlin, Bruxelles, Rome... Et les grosses légumes pourries, aux Etats-Unis, se frottaient les mains en comptant l'argent sale qui affluait dans leurs coffres-forts.

La mafia ne fomentait pas un coup d'Etat par la violence. La mafia voulait non seulement les Etats-Unis, la Maison-Blanche, mais aussi le monde entier.

Au sommet de la sombre pyramide, un ange noir tentait de coordonner les agissement dispersés de toute cette racaille internationale : Ange Castellano, qui avait durant des années intrigué pour saisir les rênes abandonnées de *Cosa Nostra*, et qui était en passe de devenir le souverain du plus colossal empire criminel que le monde ait connu.

Bolan soupira, repensa machinalement à la légende de Pandore et aux fléaux qui s'étaient abondamment répandus sur l'humanité. Il ne restait que l'« Espérance » enfouie au fond de la boîte diabolique pour

aider à anéantir l'infernal projet.

L'Espérance et surtout une puissance de feu suffisante pour cracher le tonnerre, semer la mort et la dévastation dans les rangs infâmes.

CHAPITRE IV

Salvatore Moro n'était pas à la noce, c'était le moins qu'on puisse dire. Un enfoiré s'était pointé tranquillement chez lui, avait foutu le feu à son clandé, bousillé quatre de ses gars et de surcroît il avait embarqué l'une des « cibles » que l'Organisation lui avait confiées.

Ces connards de pompiers étaient arrivés avec vingt minutes de retard et il ne restait plus du magnifique bordel que des poutrelles tordues et un matelas de cendres. Par miracle, le restaurant avait été épargné par le feu. Il y avait pour plus de deux millions de dollars par terre, mais ce n'était pas dramatique, l'assurance rembourserait.

Les flics étaient arrivés rapidement. Beaucoup trop rapidement à son gré, et il avait dû subir une cascade de questions d'un lieutenant prétentieux. Ce petit con avait été jusqu'à lui ordonner de le suivre au commissariat pour une déposition. Pour qui se prenait-il, ce frimeur ? Qui était la victime, merde ?

Sal s'en était tiré en balançant un coup de fil à un gros bonnet de la Préfecture qui palpaît régulièrement les enveloppes de l'Organisation. Le petit lieutenant merdeux s'était résolu à le convoquer pour le lendemain à son bureau.

Mais le plus désagréable pour ses oreilles avait été d'entendre ensuite l'hypothèse formulée par Johnny Cortiglione. Selon lui, l'enfoiré en question n'avait rien à voir ni avec le Milieu, ni avec ces connards des services secrets. C'était pas les méthodes connues. Bolan ! avait lâché Johnny en grognant comme un fauve. Bolan la

pute avait débarqué selon son habitude, d'une manière tout à fait imprévisible, et avait en quelques minutes transformé le palais des Mille et Un Plaisirs en un amas de cendre.

Sal avait d'abord haussé les épaules. Pourquoi ce fumier aurait-il fait une descente chez lui alors que l'affaire tournait joyeusement et en sourdine ? Puis le doute s'était fait pour céder rapidement le pas à une quasi-certitude. Cortiglione était sûrement un foutu salopard, mais il n'était pas homme à se tromper de la sorte. S'il pensait qu'il s'agissait de Bolan, il y avait de fortes chances pour que ce soit vrai. Et, à la réflexion, Sal ne voyait pas qui d'autre aurait pu faire le coup.

Alors, dès que la flicaille lui avait lâché la jambe, il s'était dépêché de rejoindre son hôtel particulier de Georgetown et d'entreprendre de nettoyer la merde du chat.

Il n'en avait plus que pour quelques minutes, ensuite, il s'agirait de décarrer vite fait et de se mettre au vert pendant quelques jours.

On l'avait surnommé le roi du carpaccio à l'époque où il était propriétaire d'une petite chaîne de restaurants italiens, à Los Angeles. Charly Manque ponctuation

Maglione, l'un des *ex-capi* de la côte Ouest, avait du pognon noir à blanchir. Quelque temps avant de se faire liquider par Bolan, il avait investi près de cinq millions de dollars dans une société de restauration montée pour la circonstance, et en avait confié la gestion à Salvatore Moro.

La spécialité de ses établissements était évidemment le carpaccio, mais le surnom dont Sal était affublé ne venait pas de là. Outre son nouveau job de restaurateur en chef, il s'occupait régulièrement de faire disparaître des cadavres provenant de règlements de compte, d'expéditions punitives et d'accidents divers. C'était surtout cela sa vraie spécialité.

Les corps qu'on lui amenait durant la nuit dans un entrepôt de Malibu n'en ressortaient jamais, et une plaisanterie se répandit dans le Milieu : Sal Moro utilisait la viande humaine pour en faire du carpaccio destiné à ses clients. De nombreux mobsters le moquèrent souvent à ce sujet mais il se contentait de sourire, sauf une fois où il se confia à Maglione. L'entrepôt communiquait secrètement avec la baie de Los Angeles où il faisait tranquillement disparaître les cadavres en les entortillant dans un rouleau de grillage à poulailler. Ainsi lestés, les macchabées coulaient sans problème au fond de la mer où seuls les petits poissons parvenaient à passer entre les mailles du grillage et dévoraient rapidement la pâture. Contrairement aux classiques « chaussures en béton » dont l'inconvénient était de laisser trop

souvent remonter une partie du corps à la surface, l'astucieuse technique assurait une disparition totale et sans risque.

La blague avait fait long feu mais le sobriquet était resté à Moro.

Un peu plus tard, il y avait eu une sombre histoire de stock de champagne français qu'il avait piqué à l'un de ses associés, un peu plus de deux cent mille dollars à la revente. L'associé hargneux l'avait menacé de lui envoyer du monde puis il était passé rapidement aux actes et Moro n'avait dû son salut qu'à la fuite.

Ses origines lui conféraient un remarquable talent pour les retournements de situation et les activités relationnelles. Au retour d'un prudent voyage dans les pays de l'Est, il avait réussi à se glisser dans le giron de Joe Raspoutine Malavia – qui manageait une bonne centaine de maquereaux en Virginie – pour lui proposer le montage d'un nouveau réseau de putes de luxe. Raspoutine avait financé cette affaire.

En cinq mois, Sal était passé du carpaccio sur la côte Ouest, aux menus gastronomiques et à la cuisine de moujik à Washington. Une excellente affaire, en somme, et d'un rapport beaucoup plus compatible avec son féroce appétit d'argent.

Mais voilà qu'une nouvelle fois un sort funeste s'acharnait contre lui. Tout en vidant le contenu de son coffre pour l'empiler dans une valise, il repensa au grand type entrevu fugitivement alors qu'il traversait son restaurant. Cet enviandé s'était promené comme chez lui et Sal ne s'était même pas étonné, croyant qu'il s'agissait d'un des gorilles de Cortiglione. Une silhouette athlétique, une allure décontractée et un visage dur, aussi dur que ceux des tueurs qu'il pratiquait.

— Fils de poufiasse ! grogna-t-il entre ses dents, jetant les dernières cassettes vidéo dans la valise.

Le bureau aux murs recouverts de lambris ressemblait à un dépotoir après qu'il eut mis tout sens dessus dessous pour s'assurer qu'il ne laissait rien de compromettant.

Tout son argent en liquide était déjà placé dans un attaché-case, avec son livre de comptes. Trois cents mille billets en grosses coupures. Et il avait encore dix fois cette somme dans plusieurs banques, aux îles Bahamas et en Suisse.

Il n'en avait plus que pour quelques minutes avant de sauter dans sa Mercedes pour tailler la route vers un horizon plus paisible. Il se demanda s'il devait emmener avec lui Sammy, son garde du corps, se dit que ce serait plus prudent. Il le larguerait en cours de route.

Il imagine la tête de ses « associés » dans quelques heures, quand ils essaieraient de le joindre. Ces tranches de cake allaient vomir toute leur bile. Sal s'arrangerait pour se faire oublier, laisserait passer quelques mois avant d'aller planter ses choux gras ailleurs, quelque part en Europe après avoir changé d'identité. Pas difficile quand on a du gros pognon. Le plus compliqué serait de récupérer le remboursement de l'assurance, ce serait con de laisser tomber deux millions de dollars.

Il pouffa, eut un rire nerveux qui le secoua pendant quelques secondes, tourna un peu la tête pour se regarder dans une glace fixée au mur, s'octroya un sourire.

— T'es un sacré rapace, tu sais, gloussa-t-il. Mais t'es pas le roi des cons.

Puis il éprouva un brusque sentiment de malaise et son sourire se figea. Le miroir lui renvoyait subitement un reflet mouvant en arrière-plan. Quelque chose d'affreux était venu se planter dans la pièce alors qu'il était pourtant seul. Un grand vide s'installa dans sa tête et une voix se fit entendre dans son dos :

— Ça va, Sal, la vie est belle ?

Il eut l'impression sournoise et affreuse qu'il faisait un cauchemar tout éveillé, se retourna lentement.

— Tu prends des vacances ? fit l'apparition décontractée.

La voix était basse, plaisante, mais il n'y avait pas à se méprendre.

— Co... comment avez-vous fait ? ânonna-t-il en fixant avec incrédulité l'ordure qui le regardait tranquillement, les mains dans les poches de son pantalon.

Le mec le dépassait de plus d'une tête. Il portait ses foutues Ray-Ban et il était impossible de voir ses yeux. Pourquoi ce gus mettait-il des lunettes de soleil alors qu'on était en pleine nuit ?

Sal respira un grand coup. Putain, il en avait vu d'autres tout au long de sa garce de vie ! Et ce dingue ne pointait même pas un flingue sur lui. Il était beaucoup trop sûr de lui. Bon Dieu, fallait surtout pas perdre les pédales.

— Sammy ! aboya-t-il.

L'autre enfoiré eut un petit rire sinistre qui lui arracha un frisson.

— T'égosille pas, j'ai rectifié ton gorille.

— Vous...

— Oui. Tu comptais remonter ton business ailleurs ?

Comment ce fumier faisait-il pour entrer comme ça dans ses pensées ?

— Donne pas dans les illusions, Sal. L'époque des choux gras est révolue pour toi.

— Pourquoi est-ce que vous me dites ça, comme ça ? Vous croyez me foutre la trouille ? Qu'est-ce que vous voulez, merde ?

— Te retirer la deuxième chose qui te reste. La vie.

— Ah ouais ? grogna le mafioso. Vous m'effrayez pas. C'est pas la première fois que je vois la mort en face.

— Oui, mais celle des autres.

D'un geste rapide et coulé, le sale con ôta ses Ray-Ban. Sal vacilla, éprouva comme une douche glacée sous l'impact du regard implacable. Il eut la sensation que son ventre se vidait et que ses jambes ne le portaient plus.

Les yeux de Bolan reflétaient la mort. Même les hit-men les plus féroces qu'il avait eu l'occasion de rencontrer n'avaient pas ce regard-là. J1 ne parvenait pas à comprendre en quoi, mais c'était totalement différent.

— Mais pourquoi est-ce que vous venez vous en prendre à moi ? gémit-il. J'ai rien contre vous, Bolan...

— Moi si.

— Je fais juste un peu dans la fesse, comme tout le monde, quoi... Je suis pas plus mauvais que n'importe qui, j'vous en veux même pas d'avoir foutu le feu à ma baraque...

— Te fatigue pas, fit Bolan. Le simple fait que tu existes est une insulte à la vie.

Sal releva les yeux mais ne put soutenir que durant deux secondes le regard d'acier.

— Qu'est-ce que vous attendez pour sortir votre calibre ?

Puis, baissant la tête, il lâcha d'une voix misérable :

— Dites-moi ce que vous voulez que je fasse, j'ai pas envie de crever.

— Que pourrais-tu faire ? fit Bolan avec un rictus qui glaça un peu plus le roi du carpaccio.

— Merde, je sais pas... Dites-moi ce que vous voulez.

— Fais preuve d'imagination.

— Vous voulez que je vous parle de la combine ?

— Je la connais déjà.

— Eh bien... je peux vous dire qui sont mes associés.

— Je les connais aussi.

Une lueur de panique passa dans le regard fuyant de Sal qui se raccrocha :

— Bon Dieu ! Je veux pas que vous pensiez que j'essaie de vous baiser, Bolan. Je sais des choses et je peux vous aider. J'vous jure que je suis sincère.

Un automatique était apparu dans la pogne de Bolan sans que Sal ait pu se rendre compte du geste. Un flingue noir et sinistre prolongé par un silencieux. Le mafioso eut un mouvement nerveux en entendant le double déclic du chien qui se relevait derrière le percuteur. Il fixait l'arme avec horreur.

— Jusqu'où irais-tu pour sauver ton ignoble peau, Sal ?

— Je ferai tout ce que vous me demandez ! Posez-moi des questions...

— Attrape ton téléphone.

— Vous voulez que je passe un coup de fil ?

Le bras du mafioso se tendit lentement vers un poste téléphonique sur son bureau.

— Qui dois-je appeler ? enchaîna-t-il en saisissant le combiné.

— Te trompe surtout pas, ce serait ennuyeux pour toi.

Bolan égrenait distinctement huit chiffres. S'efforçant de rester calme, Sal commença à pianoter le numéro, puis il s'arrêta subitement et son visage prit une expression terrifiée.

— Mais... C'est le numéro de... de...

— D'Ange Castellano. Tu continues ou tu préfères un aller simple en enfer ?

Il eut un petit mouvement douloureux de la tête.

— Dis-lui que je t'ai rendu visite et que tu as été obligé de me déballer toute l'histoire, fit Bolan. Dis-lui aussi que je suis au courant du reste. Son coup de génie va foirer. Mets l'ampli pour que j'entende. Sois convaincant mais bref. Tu as pigé ?

Moro avait pigé, évidemment. D'une voix à peine audible, il souffla :

— Après ça, je serai un homme mort.

— Je te propose une prolongation. Tu te tirais, non ? Alors, ça change rien à tes projets.

Le front brusquement constellé de sueur, il composa la suite du numéro, plaqua le combiné contre son oreille, les doigts crispés et blêmes. Puis il brancha l'amplificateur.

— Oui, j'écoute, annonça une voix masculine au ton réservé.

— Je dois parler à M. Castel, dit Sal en évitant soigneusement de regarder du côté de son visiteur. C'est de la part de Moro, à Washington.

— Quittez pas.

Un court moment après :

— Qu'est-ce que tu me veux, Sal ?

— Vous êtes au courant de ce qui s'est passé ici, monsieur Castel ?

La voix à l'autre bout du fil se fit cassante :

— Oui. Aurais-tu quelque chose d'autre à me dire ?

— Justement... J'ai... je viens d'avoir la visite de la personne qui est responsable de tout ce désastre, si vous voyez ce que je veux dire...

— Peut-être. Fais attention à ce que tu dis.

— Bien sûr. Je veux parler de ce type qui s'habille souvent en noir et qui...

— Oui, je vois. Tu dis qu'il est venu te voir ?

— Exactement, monsieur Castel. J'ai failli y laisser ma peau, il s'en est fallu de...

— Mais tu es toujours là, grinça la voix grave et autoritaire dans l'appareil. Qu'est-ce que tu lui as débballé ?

— J'ai été obligé de lâcher un peu de lest. Rien d'important, juste pour l'endormir un peu.

Il y eut un ricanement sec :

— Juste pour l'endormir ! Tu as réussi à endormir ce type, hein !

Le front de Moro se crispa un peu plus et de grosses gouttes de sueur coulèrent sur ses joues et son nez, tombèrent en cascade sur le

bureau.

— Je ne sais pas vraiment, monsieur Castel. Je crois...

Il eut un coup d'œil furtif vers sa valise puis en direction de Bolan.

— Je crois qu'il s'intéressait surtout aux enregistrements, vous savez... Ceux qui ont été faits sur le type qu'il nous a escamoté. Ça se pourrait qu'il veuille reprendre l'affaire à son compte.

— Quelle connerie est-ce que tu me racontes ? fit brutalement Ange Castellano. Tu dérailles ou tu essaies de m'embrouiller ?

— Sûr que non, monsieur Castel. C'est d'abord ce qui m'est venu à l'esprit. Mais ce gus est complètement imprévisible. Savez-vous ce qu'il m'a dit aussi ? Vous m'entendez bien ?

— Oui, je t'écoute.

— Il m'a lâché en rigolant qu'il est au courant de tout. Et du reste aussi...

Un petit silence se fit, puis :

— Quel reste ?

— Mais j'en sais rien ! gémit Moro. Vous savez bien que je suis pas au courant.

— Que t'a-t-il dit encore ?

— Eh ben... Que... qu'il allait faire foirer votre coup de génie. Ce sont ses propres paroles.

Il y eut un nouveau silence que Castellano rompit d'un ton incisif :

— Où es-tu ?

— Chez moi, à Georgetown.

— Bon. Tu ne bouges pas, Sal. Et tu n'appelles personne.

L'ampli fit entendre un déclic annonçant qu'on avait raccroché à l'autre bout de la ligne. Le mafioso essuya son front d'un revers de la main, se tourna vers Bolan :

— J'ai fait ce que vous vouliez. Est-ce que je peux partir, maintenant ?

La trouille au ventre, il essayait de faire bonne contenance mais ses mains tremblaient Bolan n'avait pas la réputation de laisser en vie ceux qui avaient eu l'occasion de le regarder de trop près.

— Est-ce que je peux partir ? répéta-t-il.

— Prends ta valise et ton attaché-case, lui dit l'Exécuteur.

Du canon de son Beretta, il lui désigna la sortie, attendit qu'il eût atteint la porte pour le rejoindre. Les bagages en mains, Moro descendit l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée et s'arrêta net devant un cadavre étendu sur le carrelage et baignant dans une mare de sang. Nerveusement, il le contourna, ouvrit la porte d'entrée et se retourna :

— Et maintenant ?

— Dépose ça dans le coffre de ta voiture et mets-toi au volant.

Sa Mercedes était en attente devant l'hôtel particulier, la carrosserie rutilait sous la lumière de deux lampadaires. Il fit ce qui lui était demandé, attendit sagement la suite des événements.

Bolan s'installa à côté de lui.

— Démarre, lui dit-il laconiquement

— Où va-t-on ? fit le mafioso en lançant le moteur.

A cet instant précis, une Ford grise apparut à l'angle d'une rue, venant dans leur direction. Moro avait allumé les phares de son véhicule et commençait à embrayer. Subitement, la Ford accéléra, décrivit une petite embardée et vint s'arrêter en travers de la chaussée, barrant la route à la Mercedes. Un homme d'assez grande taille en jaillit aussitôt, un revolver dans la main droite.

— Police ! cria-t-il en brandissant de l'autre main une plaque de police qui brilla dans la lumière des lampadaires.

Un second homme avait abandonné le volant de la Ford pour venir prêter main-forte à son coéquipier.

— Putain ! jura sourdement Moro. Ce connard...

Le flic était venu se placer contre la vitre à moitié abaissée, du côté du mafioso, et braquait Son revolver.

— Arrêtez le moteur et descendez ! cracha-t-il. Gardez les mains en évidence.

Bolan retint un instant sa respiration. C'était la grosse tuile. Il lui restait le choix entre obéir à l'injonction du policier, et se servir de son Beretta pour se replier.

Mais, pour l'Exécuteur, bien sûr, il n'était pas question de tirer sur un flic.

CHAPITRE V

Bolan tendit doucement le bras devant le mafioso pour présenter une plaque du FBI dans l'ouverture de la vitre. La plaque était fausse mais parfaitement imitée.

— Cessez de vous exciter et rangez votre arme ! cracha-t-il à l'attention du jeune policier à la mine déterminée.

— Qu'est-ce que ça signifie ? renvoya ce dernier avec colère.

— Vous ne voyez pas clair ?

— J'ai une très bonne vue, et j'ai aussi un mandat d'amener contre la personne de Salvatore Moro, signé par un juge d'instruction.

— Alors nous sommes deux dans le même cas, ricana Bolan. Mais pour moi il s'agit d'un mandat fédéral et ça vous passe au-dessus de la tête. J'emmène ce type.

— Je voudrais que vous m'expliquiez cette magouille !

— Y a pas de magouille. Vous avez la radio dans votre voiture ?

Le flic restait méfiant. Il opina cependant.

— Servez-vous-en pour vérifier. Je m'appelle Cari Denver. Qu'est-ce que vous attendez ?

Il grogna, rangea son revolver et réintégra la Ford tandis que son coéquipier restait planté sur le trottoir.

La vérification aboutirait à une impasse, Bolan le savait. Il

n'existait pas de Cari Denver au FBI. L'Exécuteur allait devoir jouer son va-tout en quelques secondes.

— Prépare-toi à dégager ta caisse, souffla-t-il au mafioso. Tâche de ne pas rater la manœuvre.

Appuyant sur la commande de la vitre électrique, il la fit descendre de son côté et interpella le second policier à quelques mètres de lui :

— Hé ! Votre copain vous fait signe.

L'autre se retourna, mit la main devant ses yeux pour éviter l'éblouissement des phares, puis marcha vers la Ford. Bolan attendit qu'il l'ait rejointe. Il passa ensuite son Beretta silencieux par la portière. Les deux coups de feu firent un bruit insignifiant par rapport à celui des pneus avant qui se vidaient d'un coup de leur pression d'air.

— Vas-y ! lança Bolan.

Le roi du carpaccio avait déjà enclenché le sélecteur en position Reverse. Il fit ronfler le moteur au maximum et accéléra sèchement. La Mercedes se cabra puis bondit en marche arrière, heurta un trottoir et se dandina violemment tandis que Bolan observait la réaction des deux flics. Ceux-ci venaient de quitter précipitamment leur véhicule et le premier se mettait à brailler une sommation. Déjà, le mafioso manœuvrait en faisant hurler ses pneus pour faire demi-tour.

Par la lunette arrière, Bolan vit les flics remonter dans la Ford qui se décolla aussitôt du trottoir. Avec les pneus avant à plat, ils n'avaient évidemment aucune chance et la caisse grise dérapa violemment sur la chaussée, percuta une borne à incendie d'où jaillit immédiatement un jetsyer d'eau, puis s'immobilisa tout à fait.

Cinq secondes plus tard, la Mercedes négociait un virage hurlant pour s'engager dans une longue avenue.

— Compte trois croisements et tourne à gauche, ordonna Bolan au mafioso dont le visage était tordu par un rictus.

Les flics ne manqueraient pas de lancer un message d'alerte par radio. Il fallait s'attendre à ce que des voitures de patrouille convergent vers ce quartier de Georgetown. Plus question de continuer avec la Mercedes.

La Corvette l'attendait un peu plus loin, garée dans l'ombre contre un trottoir. Sal Moro négocia un nouveau virage grinçant.

— Arrête ici, lui dit sèchement l'Exécuteur.

Le gros véhicule stoppa d'un coup. Le visage de Moro était blême, agité de tics nerveux. Il monta dans la Corvette sans émettre la moindre protestation, avec des gestes mécaniques.

— Où crèche Jœ Raspoutine, Sal ?

La respiration du mafioso était sifflante. Il laissa écouler plusieurs secondes avant de répondre :

— Vous voulez vous en prendre à lui ?

— Réponds.

— C'est dans Arlington, pas loin de Franklin Park.

— Précise.

— Une grande baraque en bordure du boulevard Williamsburg, ça s'appelle Les Mouettes. Mais je crois pas que vous le trouverez là.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Après ce qui s'est passé, il ne fera sûrement pas la connerie d'aller chez lui.

— Où peut-on le trouver ?

— J'en sais rien, fit Moro en haussant les épaules.

— Je croyais que tu voulais vivre encore un peu.

— Mais c'est la vérité ! Maintenant, j'ai plus rien à perdre, je vois pas pourquoi je vous mènerais en bateau. Je ne suis qu'un rouage, rien qu'un tout petit rouage et je ne fais qu'obéir.

— N'en rajoute pas trop, Sal.

— Mais c'est vrai ! Il faut que je vous dise, Bolan. Heu, je vous suis reconnaissant, vous savez.

— D'avoir rectifié ton garde du corps ?

— Ben, heu... Ça, ça fait partie du jeu, non ? Moi, vous auriez pu me buter à n'importe quel moment et vous ne l'avez pas fait. Et pourtant, je crois pas que je vous sers à grand-chose.

Bolan pensait que Moro ne valait même pas le prix d'une balle mais il ne lui en fit pas la réflexion. Le mafioso ignorait à quel point il lui avait rendu service. Pourtant, il n'était plus d'aucune utilité pour l'Exécuter qui n'avait pas l'intention de transporter un poids mort.

Bolan questionna :

— Tu connais ce flic ?

— Il s'est radiné après que vous avez foutu le feu partout.

— Son nom ?

— Lieutenant David Springman. C'est un putain de fouille-merde de la brigade des homicides. Ce con avait la prétention de m'embarquer comme si j'étais responsable de ce que vous... enfin, de ce qui s'est passé. Dites, je croyais que vous vouliez aller à Arlington. C'est pas la route.

En effet, ce n'était pas la direction d'Arlington. L'Exécuteur s'orienta pour trouver le commissariat, y arriva alors que deux véhicules de patrouille quittaient rapidement les lieux, gyrophares allumés.

Il arrêta la Corvette le long du trottoir opposé, fixa froidement le mafioso.

— Descends.

— Que... Pourquoi est-ce que je...

— Tu es sourd ?

— Bon Dieu, vous ne voulez quand même pas que j'entre là-dedans ?

— C'est la seule façon de t'en sortir. Demande Springman et raconte-lui tout ce que tu sais de la combine.

— Mais je vais en prendre pour au moins quinze ans !

— Tu es sûrement assez malin pour négocier ta confession, ricana Bolan. Et tu auras peut-être une remise de peine. N'essaie pas de m'attendrir, tu es une ordure parmi les ordures et tu devrais remercier le diable d'être encore en vie.

— Putain, j'en ai mal à la tronche ! gémit Moro.

— Tu veux peut-être une aspirine calibre 9 mm ?

Il déglutit bruyamment, posa la main sur la poignée de portière et ouvrit lentement celle-ci.

— N'oublie pas, Sal. Si tu te dégonfles en cours de chemin, je m'occuperai tout spécialement de ta peau dégueulasse.

Sans un mot et la mine lugubre, le roi du carpac-cio mit pied à terre et jeta un regard dégoûté sur la façade du commissariat. Puis il traversa lentement la rue. Bolan attendit de le voir pénétrer dans l'immeuble, prit son radio-téléphone et composa le numéro du bureau de police.

— J'ai un message pour le lieutenant David Springman, annonça-t-il dans l'appareil après qu'un flic lui eut répondu.

— Le lieutenant est absent, lui renvoya-t-on.

— Je sais. Je lui envoie un type qui vient se constituer prisonnier, son nom est Salvatore Moro. Il a des tas de confidences à faire.

— Attendez un instant. Qui êtes-vous ?

— Aucune importance. Ne le lâchez surtout pas, Springman vous en voudrait à mort.

Coupant aussitôt le contact, il embraya doucement pour éloigner la Corvette du commissariat. Un peu plus loin, il s'arrêta, composa le numéro que Jack Vitali lui avait communiqué lors de son dernier contact avec lui. La ligne correspondait à un répondeur-enregistreur spécial installé dans une planque anodine que la taupe fédérale avait louée en ville.

— Scratcher, débita une bande magnétique. Vous pouvez laisser un message.

Laissant passer un signal sonore, Bolan annonça laconiquement :

— Striker. Demande confirmation ponctuelle pour un dix-trente-deux à 0345. ANC.

Décodé, cela signifiait qu'un rendez-vous devait intervenir à 3 h 45 devant l'entrée du cimetière national d'Arlington, sur la rive gauche du Potomac. La procédure était sûre et rapide. Sitôt le message enregistré, l'appareil envoyait un appel discret dans le radio-téléphone de la taupe fédérale qui faisait alors jouer un interrogateur à distance.

Il était 3 h 05. L'Exécuteur avait tout juste le temps de blitzer l'un des fiefs des *amici* pour les exciter un peu plus.

CHAPITRE VI

La pluie s'était mise à tomber avec violence quand Mack Bolan atteignit Franklin Park. Il perdit quelques minutes pour trouver la villa de Jœ Ras-poutine Malavia, sur le boulevard Williamsburg. C'était une grande maison à trois étages, avec un jardin sur le devant. A travers le rideau de pluie, plusieurs spots répandaient une lumière ténue et un lampadaire éclairait vaguement une imposante grille d'accès. Une plaque de granit fixée à droite de l'entrée portait la mention : Les Mouettes. Bolan ne voyait pas très bien le rapport qu'il pouvait y avoir entre ces oiseaux et Malavia.

Une longue voiture se tenait à l'arrêt devant la grille, tous feux éteints. Passant à sa hauteur, il distingua les silhouettes massives de deux hommes. Le véhicule était une Lincoln Continental avec une antenne de télévision sur le toit. Sans doute était-ce une escorte du maquereau de Virginie. Cela signifiait peut-être que le gibier était au gîte.

Il dépassa la Lincoln d'une cinquantaine de mètres, tourna dans une rue perpendiculaire et stoppa la Corvette. Il portait un imperméable beige par-dessus sa combinaison de combat noire. Son fidèle Beretta était logé dans un holster sous son aisselle gauche. Il ôta l'imper et se passa sur l'épaule droite la bretelle d'un mini-Uzi, accrocha à son ceinturon militaire deux chargeurs de rechange ainsi que quatre grenades incendiaires et deux explosives. Puis il descendit de la Corvette et se mit à marcher rapidement sous la pluie battante.

Tournant à l'angle du boulevard Williamsburg, il progressa en

direction de la villa, discerna la masse sombre de la Lincoln et s'en approcha sans ralentir l'allure. Une forte buée opacifiait les vitres et celle côté passager était entrouverte. Ouvrant d'un coup la portière arrière, il se coula sur la banquette, derrière les deux gorilles qui sursautèrent violemment.

— Putain ! Mais..., éructa le chauffeur.

L'autre grogna et tenta de saisir son arme en se retournant. Les deux visages ahuris grommelèrent quelque chose à l'Exécuteur puis se turent sous les balles Parabellum.

Un talkie-walkie posé sur la banquette avant crépita soudain :

— Max ! Lance ton moulin, il descend.

Ça ne pouvait pas mieux tomber. Bolan s'empara de l'appareil, appuya sur le bouton d'émission et grogna un acquiescement. Puis il se pencha vers le tableau de bord pour tourner la clé de contact et lança le moteur qui ronronna sourdement.

Il ne s'écoula qu'une quinzaine de secondes avant qu'une porte s'ouvre dans la façade, de l'autre côté du jardin, découpant un rectangle lumineux. Trois hommes en jaillirent rapidement, courant presque sous la pluie, tandis que l'imposante grille d'acier s'ouvrait, mue par un mécanisme électrique.

L'Exécuteur attendit qu'ils ne soient plus qu'à une dizaine de mètres de lui et ouvrit subitement la portière, fit feu sur le petit groupe en approche. Les deux premiers prirent chacun une ogive silencieuse en pleine tête, firent un petit pas de deux et s'effondrèrent dans l'allée. Le troisième pigea la situation au quart de tour. Bénéficiant d'un retrait par rapport à ses comparses, il plongea vers un massif. La troisième balle le cueillit alors qu'il allait y disparaître et il émit un petit cri étranglé.

L'Exécuteur fonça dans cette direction, découvrit le corps étendu sur le dos, derrière la haie. Malgré la pluie, il reconnut sans erreur Emie Bravone. Le Bègue avait pris la balle dans le haut de la poitrine, un peu au-dessus du cœur, mais il avait toute sa conscience.

— Pu... putain ! B0...B0... Bolan ! crachota-t-il en fixant méchamment l'Exécuteur.

Une bave rouge lui jaillissait de la bouche.

— S...salaud ! Tu... tu ne... vas pas t'en... tirer comme...

Bolan mit fin à l'ignoble bégaiement en lui faisant exploser la tête. Il se redressa pour examiner la façade. Joe Malavia était-il dans la villa ? Probablement. A la suite des premiers événements de la nuit, il

avait dû tenir un conciliabule avec son copain Emie.

Dégoupillant une grenade à fragmentation, il la déposa contre la porte d'entrée, prit quelques mètres de distance et se plaqua contre la façade. Le fracas de l'explosion fit dégringoler plusieurs vitres et décapita un Apollon en stuc qui trônait dans le jardin. Bolan se lança dans l'entrée en repoussant le battant de chêne éventré qui n'était plus retenu que par un gond. Il franchit un hall dévasté et désert, entendit le bruit soudain d'une cavalcade dans un escalier qui lui faisait face.

Deux mafiosi débouchèrent en trombe dans le tournant de l'escalier, l'arme au poing et la mine ahurie. Bolan leur expédia deux pastilles brûlantes de 9 mm qui les firent descendre encore plus vite, puis il sauta par-dessus les corps pour escalader les marches.

Il fut accueilli sur le palier par un tir de barrage qui partait de l'extrémité d'un couloir et il dut s'abriter dans la cage de l'escalier. Dégoupillant sa deuxième grenade à fragmentation, il la projeta vers le flingueur, attendit qu'elle pète avant de s'élancer. Il y avait quelque chose ou quelqu'un à protéger de ce côté, et ce quelqu'un pouvait bien être Joe Ras-poutine Malavia.

L'Exécuteur n'avait aucune idée du nombre de défenseurs dans la maison. Contrairement à ce que croyait Sal Moro, Malavia s'était planqué chez lui, mais sans aucun doute s'était-il assuré une garde importante. Surtout après les récents événements.

Il s'arrêta au milieu du couloir, prêtant l'oreille à d'éventuels bruits significatifs. Il avait troqué le Beretta contre le mini-Uzi qu'il tenait prêt. Soudain, deux portes s'ouvrirent à la volée au bout du couloir, libérant plusieurs tueurs qui déclenchèrent immédiatement un feu nourri. Bolan s'était déjà laissé tomber au sol et le petit P-M se mit à tousser ses quintes de mort.

Les trois quarts du chargeur y passèrent, dans une longue rafale qui décrivit un huit et balaya le couloir, arrachant des hurlements et labourant les chairs. Un seul flingueur bougeait encore et tentait maladroitement de récupérer son pistolet tombé au sol. Une courte rafale le cloua contre la cloison.

Bolan éjecta le chargeur presque vide et le remplaça. Puis, les sens aux aguets, il continua sa progression jusqu'à une porte capitonnée dans laquelle il balança un coup de pied. Le battant pivota brutalement, découvrant un vaste bureau au luxe criard, meublé avec un goût plus que douteux.

Raspoutine le maquereau était bien là. Planqué derrière un fauteuil, il laissait dépasser un peu de sa tête immonde et aussi une main serrée sur la crosse d'un Colt .45 ACP qui aboya aussitôt. Une

balle s'enfonça dans le mur, largement au-dessus de la tête de Bolan ; une autre, beaucoup plus proche, arracha une poignée d'échardes au chambranle de la porte.

L'Exécuteur releva le museau du P-M et envoya une giclée de plomb en furie à travers le fauteuil. Un hurlement bestial jaillit en même temps que le gros corps de Malavia se relevait en s'arc-boutant, son côté droit truffé d'impacts d'où le sang giclait. Il eut encore la force d'expédier un coup de feu qui se perdit au plafond et Bolan lui fit éclater la tête d'une courte rafale.

Il n'était entré dans la maison que depuis moins de trente secondes mais n'avait pas l'intention de s'y éterniser. Abandonnant le cadavre sanguinolent du gros proxénète après avoir laissé tomber une grenade incendiaire sur la moquette, il se replia, en largua cinq autres dans des pièces de l'étage et du rez-de-chaussée.

Cinquante secondes plus tard, il reprit le volant de la Corvette qu'il fit aussitôt démarrer. Il repassa devant la maison en flammes et prit la direction de son rendez-vous. Frank Vitali avait une information brûlante à lui communiquer.

Il quitta la 10^e Rue pour s'engager doucement sur la longue allée qui longe Arlington National Cemetery. Derrière les grilles, les innombrables pierres blanches s'alignaient à perte de vue. Bolan avait une fois assisté à la relève des Marines sur la tombe du soldat inconnu, une cérémonie émouvante. Mais à quelles fins avaient servi toutes ces vies d'hommes qui reposaient à Arlington ? Il y avait là les corps de Présidents, d'hommes politiques prestigieux, de soldats tombés au champ d'honneur.

A quoi donc servait-il de nourrir une cause ou de la défendre âprement pour finir dans l'indifférence du présent ? Ils appartenaient désormais au passé et le présent ne se souciait plus d'eux.

Et à quoi servait-il, lui qui vivait un présent entièrement fait de violence et d'horreur ? Car telle était la vie de Bolan depuis le début de sa croisade contre le Crime Organisé. En fait, Mack Bolan n'existait plus. L'Exécuteur avait pris sa place. Alors, à quoi donc servait l'Exécuteur ? A éliminer la racaille, à détruire les cerveaux déments qui élaboraient des combines pourries pour s'approprier le bien d'autrui, ne respectant strictement rien sinon leurs propres intérêts...

Par enchaînement, il revit en pensée le caveau funéraire où l'on avait enterré toute sa famille après la tragédie qui avait motivé son retour du Viêt-nam. La mafia était responsable de la mort de son père, de sa mère et de sa petite sœur Cindy lancée comme du bétail sur le marché de la prostitution. Seul son jeune frère Johnny était encore en

vie et c'était tout ce qui lui restait.

C'était à cause de cela qu'il avait commencé à se battre contre la mafia. Armé de sa haine, il s'était lancé dans une guerre sans merci contre les mobs-ters, les dealers et les proxénètes de Pittfield, éliminant ceux qui étaient responsables de la tragédie, traquant impitoyablement leurs complices.

Puis l'ex-GI du Sud-Est asiatique avait compris que pour lui l'ennemi de son pays n'était pas réellement celui qu'on lui avait désigné en lui mettant sur le dos un uniforme. Il existait un ennemi intérieur bien plus nuisible et dangereux pour l'Amérique que le Vietminh, et dont la férocité était sans bornes.

Une révélation s'était imposée à lui. Il avait trouvé un nouveau champ de bataille, découvert sa vraie guerre. La haine avait cédé le pas à une froide et lucide détermination. Il ne haïssait plus les mafiosi. Il les exterminait froidement.

Mais Bolan n'était rien d'autre qu'un homme, pas une simple machine de guerre. Il souffrait dans sa chair et dans son âme. Il éprouvait une immense compassion pour ceux qui étaient les victimes de la vermine mafieuse. Et il pensait qu'il n'en faisait pas assez.

Il était déterminé à les pourchasser jusqu'aux tréfonds de l'enfer. Et qu'ils n'en remontent jamais.

L'Exécuteur se devait au présent, malgré toute la violence que cela impliquait. Jusqu'au jour où il mourrait criblé de balles par les mafiosi ou les flics. Qu'importait ? Bolan ne demandait pas qu'on l'enterre à Arlington.

CHAPITRE VII

Deux appels de phares transpercèrent la nuit Bolan y répondit de la même façon. Il était exactement 3 h 45. L'agent fédéral infiltré chez les mafiosi arrivait pile à l'heure. Il fit rouler lentement son véhicule devant la Corvette, l'arrêta une dizaine de mètres plus loin. Vitali était méfiant et il avait raison de l'être. La double vie qu'il menait ne lui autorisait aucun faux pas, pas la plus petite marge d'erreur.

Si les *amici* avaient eu le moindre doute sur sa loyauté vis-à-vis de l'Organisation, ils auraient eu une réaction immédiate et féroce. Un interrogatoire brutal, pour commencer, puis ils l'auraient « charcuté » pour qu'il avoue ses « crimes » et même ceux qu'il n'avait pas commis.

Vitali avait infiltré la famille Castellano de New York peu de temps après que l'Exécuteur eut éliminé Augie Marinello Jr à Portland[2]. A cette époque, la *Commissione* – le Conseil des *capi* – n'était plus qu'une entité psychologique sans grande influence sur les bandes éparpillées et privées de chef véritable. C'est alors que d'anciens clans affaiblis par l'hégémonie de Marinello s'étaient laborieusement restructurés, et Ange Castellano, malin comme un singe et doué d'une incommensurable ambition, s'était rapidement avancé comme nouveau leader du syndicat criminel. Son but évident n'était pas autre chose que de devenir le nouveau *capo di tutti capi*.

Clairvoyant, Harold Brognola avait réussi un coup de maître en plaçant en douce un pion fédéral au beau milieu du système instauré par Ange Castellano. Profitant de la confusion préluant à cette prise de pouvoir, on avait fabriqué à Vitali un passé criminel et de solides

références dans la hiérarchie mafieuse. Pour les *amici*, il ne faisait nul doute qu'il était un petit neveu de feu Paul Castellano, le *capo* de sinistre mémoire arrêté en 1983 par le FBI, et qu'il avait assuré le rôle de tueur privé auprès de Frank Marioni également envoyé ad patres par l'Exécuteur[3].

Jouant serré et usant de talent, la taupe fédérale était rapidement devenue l'un des conseillers du prétendant au trône, puis *sotto-capo*.

Entre-temps, Vitali avait été délégué par la mafia à Seattle sous le prétexte de « donner un coup de main » à Tony Giacomo. Et c'était à Seattle que Bolan avait rencontré l'agent du FBI et avait eu l'occasion de lui sauver la vie, préservant par la même occasion sa couverture. Depuis, les deux hommes échangeaient de temps à autre des informations et des liens d'amitié indéfectible s'étaient établis entre eux.

Frank Vitali menait plus qu'une double vie. Depuis le sanglant épisode de Seattle[4], c'était une triple vie qu'il assumait sur le fil du rasoir. Il était flic, mafioso et occasionnellement agent de renseignements de Mack Bolan.

L'Exécuteur le vit descendre de son véhicule et venir rapidement à sa rencontre. Se laissant tomber sur le siège passager, Vitali eut un petit rire :

— La prochaine fois, donne-moi un rendez-vous moins lugubre.

— Je ne voulais pas trop t'éloigner de chez toi, renvoya Bolan avec un sourire.

La taupe fédérale était descendue à l'hôtel Hilton, peu distant du lieu de rencontre, en compagnie d'une délégation mafieuse venue de New York.

— Comment vont tes potes ?

— M'en parle pas. L'ambiance est à la franche hystérie. Tu n'y as pas été sur la pointe des pieds, il paraît que Moro a failli avaler son dentier après que tu as incendié son bordel.

— J'ai discuté un peu avec lui.

— Tu veux dire que tu es revenu sur tes pas et que tu l'as embarqué ? C'est de la démente.

— Non, je l'ai attrapé chez lui alors qu'il se préparait à se faire la malle avec trois cent mille dollars, sa comptabilité occulte et un stock d'enregistrements vidéo. Je l'ai obligé à téléphoner à Castellano.

— Pour lui dire quoi ?

— Que les carottes sont cuites à Washington.

— Et tu l'as laissé cavalier ?

— Je l'ai envoyé se faire voir chez les flics, sourit Bolan.

— Amusant. Mais il s'en tirera en fin de garde à vue en payant une caution, il connaît la routine.

— Mais il sera obligé de lâcher tout ce qu'il sait de la combine, ça permettra pas mal d'inculpations. Et je ne crois pas qu'il s'en sortira aussi facilement. Il sait que ses copains apprendront forcément son stage au commissariat et qu'ils en tireront des conclusions. En plus de ça, je l'ai grillé auprès de Castellano.

Vitali hocha doucement la tête, consulta sa montre et dit d'un ton ambigu :

— Juste avant de venir ici, j'ai entendu quelque chose au sujet d'une baraque qui aurait été attaquée, près de Franklin Park.

— Celle de Joe Raspoutine. Je l'ai blitzée et j'ai liquidé le gros maquereau. Le Bègue y est passé aussi.

— Bien ce que j'imaginai..., soupira Vitali. La tension va encore monter.

— Je l'espère bien.

— La partie va être énorme, Mack. Enorme et salement dangereuse.

— Je sais.

— Et tu jettes encore de l'huile sur le feu ! Mais pourquoi, bon Dieu ? Qu'est-ce qui se passe ? Est-ce que ça t'excite de provoquer Castellano et de buter tous ces mecs ?

Bolan alluma une cigarette.

— Je ne tue pas par plaisir, Frank, mais par nécessité. Tu le sais bien.

— Ouais, désolé. Mais quelle est cette nécessité absolue ?

— Le contexte. Ici, tout est trop confidentiel, trop mélangé à tous les niveaux. A part les grosses ordures apparentes, on ne sait pas vraiment qui est qui et qui fait quoi. On pourrait croire que le cancer est partout.

— C'est juste, soupira la taupe fédérale. Les métastases se sont infiltrées dans tous les milieux et il y a des innocents qui peuvent en prendre plein la figure dans la foulée. Je suppose que tu y as pensé ?

— Précisément. Si je n'ai pas suffisamment d'informations, c'est ce qui risque d'arriver. La seule chance que j'ai de séparer les loups du troupeau de moutons, c'est de leur coller un maximum de panique. Quand ils s'agiteront tous comme des pantins, je verrai plus clair et je saurai exactement où frapper.

— Tu sais très bien qui manipule tout ça.

— Non, je n'en ai aucune idée, ricana Bolan. Tu peux me dire où est Castellano en ce moment précis ?

— A Manhattan, je pense.

— Mais tu n'en es pas certain. Le numéro que tu m'as donné correspond à un radio-téléphone qu'il utilise pour téléguider ses pions et se tenir informé. Ce type est sans cesse sur le qui-vive et constamment en déplacement. Alors, en attendant de pouvoir m'occuper personnellement de lui, je dois foutre en l'air la toile d'araignée qu'il a tissée à Washington.

Vitali soupira :

— Ils ne t'en laisseront pas le temps. Ils envoient du monde de New York. Cinquante chasseurs de tête de l'espèce la plus mauvaise, accompagnés par deux experts. C'est Castellano lui-même qui l'a annoncé à Cortiglione. Ils viennent tout spécialement pour te faire la peau, Striker. Ils...

— Qui sont les experts ? interrompit Bolan.

— Marcus Siegman et Stevie Kansas.

L'Exécuteur avait entendu parler de Siegman, un tueur professionnel issu du Milieu juif de New York, très efficace, froid, cruel et doté d'un sens inné de l'organisation. Cela confirmait l'alliance du nouveau Conseil des *capi* avec la mafia israéliite. Sans doute même des ressortissants de cette dernière siégeaient-ils à la *Commissione*, c'était dans la logique des choses.

Quant à Stevie Kansas, Bolan avait eu l'occasion de consulter une fiche le concernant et qui avait été établie par le bureau fédéral : Stephano Lavangetta, un ex-GI qui avait fait son service au Viêt-nam et avait été tireur d'élite, comme Bolan. Mais c'était le seul point commun. Traduit devant un conseil de discipline pour trafic de drogue, il avait écopé de six mois de prison militaire avant sa démobilisation. Il se faisait appeler Kansas parce qu'il était né dans cet Etat où il était revenu après ses fâcheux avatars dans le Sud-Est asiatique. La mafia avait accepté ses offres de service et utilisé ses capacités et, selon ce que venait de déclarer Frank Vitali, Castellano s'était maintenant assuré son concours. C'était un prédateur des plus

dangereux.

— On dit que Castellano s'est constitué une garde personnelle, fit Bolan.

— C'est exact. Il a recruté une dizaine de tueurs de la pire espèce. Des gus triés sur le volet pour leur efficacité. Ne te méprends pas, ce sont des assassins intelligents et rapides. Marcus et Stevie en font partie. Cortiglione aussi.

L'Exécuteur se souvenait de l'époque où Barney Mathilda, afin de veiller au bon ordre entre les clans mafieux, avait instauré une sorte de milice constituée à la fois de tueurs, de tortionnaires et d'inquisiteurs. On les appelait les As. Certains d'entre eux avaient pouvoir de vie et de mort sur n'importe quel *capo*-, c'étaient les As noirs. Les As rouges, eux, n'avaient pas autant d'importance mais bénéficiaient de statuts privilégiés au sein de l'Organisation. Tous jouissaient en tout cas d'une totale indépendance sauf vis-à-vis de la *Commissione* à laquelle ils étaient tenus de rendre des comptes. Ange Castellano, d'évidence, avait repris l'idée.

Bolan fit descendre la vitre de quelques centimètres et jeta sa cigarette.

— Hal m'a dit que tu avais du nouveau brûlant à me communiquer.

— Maintenant, c'est plus du nouveau. Je voulais t'informer au sujet des équipes qui viennent de New York... Peut-être sont-ils déjà arrivés. Je crois que tu devrais laisser tomber, Mack, au moins temporairement.

— C'est aussi ce que m'a dit Hal, tout à l'heure. J'ai la vague impression qu'on me cache quelque chose, qu'en dis-tu, Frank ?

— Ils sont trop nombreux, trop mauvais, et... Merde ! On n'aurait jamais dû te demander ce service, le Bureau fédéral aurait pu s'occuper de John Cramer, même si cela pouvait occasionner des retombées indésirables.

Bolan eut un rire sans joie.

— Tu parles ! Les retombées auraient été plus qu'indésirables. Les dés sont jetés, Frank, maintenant je n'ai plus le choix.

— On a toujours le choix ! Au départ, il ne s'agissait que de récupérer Cramer et de foutre en l'air le claque de ces pourris. Laisse tomber les autres.

— Si je les laisse tranquilles ne serait-ce que quelques jours, ils brouilleront toutes les cartes en place. Et c'est déjà un bel imbroglio.

— Ça oui !

— Qu'est-ce que toi et Hal savez que je ne sais pas, Frank ?

— Oh, rien de...

Le fédéral se tut, hésitant et, le visage soucieux, il promena un regard morne à l'extérieur du véhicule. Il respira profondément.

— Bon ! souffla-t-il. Ça ne sert à rien de se coller un édredon sur la tête, c'est sans doute toi qui as raison. Alors je vais devoir t'éclairer en grand. Tu sais ce qui se passe en ce moment dans le monde ?

— Pas mal de choses peu réjouissantes, mais je ne vois pas le rapport.

— A force de blitzer continuellement la mafia, tu as peut-être un peu perdu de vue l'actualité internationale. De nombreux pays en voie de développement se font la guerre, des centaines de milliers de gens crèvent de faim, de la peste, ou se découpent à coup de machettes. Mais il y a aussi ceux qui sont tombés dans le caca et qui essaient par tous les moyens de se relever. Je veux parler des pays de l'ex-Union soviétique. Tu sais mieux que moi que les *amici* de la *Cosa Nostra* sont devenus comme cul et chemise avec les bandes organisées russes.

Bolan était bien sûr très au courant[5], et il en avait eu une nouvelle preuve au Colorado, très récemment[6].

— Le problème, avec ces pays complètement désorganisés et en pleine misère, c'est que beaucoup de gens sont prêts à accepter n'importe quoi pour sortir de leur merde. Et quand je dis les gens, ça inclut également de nombreux politicards, des militaires et des fonctionnaires de haut niveau. Les mafiosi réalisent actuellement des fortunes avec les marchés noirs qu'ils opèrent là-bas. Et il y a aussi les marchés officiels, les marchés d'Etat à Etat dans lesquels ils se sont glissés, ils sont très fortiches pour ça. Maintenant, je veux te parler de la vraie magouille, de ce qui est véritablement énorme...

CHAPITRE VIII

Vitali alluma à son tour une cigarette, se ménagea quelques secondes avant de poursuivre :

— Boris Eltsine a récemment passé un accord portant sur un milliard de dollars avec Clinton. Il s'agit d'une convention permettant aux investisseurs américains de monter des sociétés en Russie. Et ce n'est qu'un début dans les négociations, une sorte de test avant le déblocage d'autres milliards. Pris au pied de la lettre, ça arrange parfaitement les deux pays. Les gros financiers US feront du beurre à moyenne échéance, la Maison-Blanche a un pied à Moscou, et les Moujiks verront peut-être leur misère décroître proportionnellement à la hauteur des investissements. D'autres contrats de ce genre ont été aussi passés dans les ex-pays satellites. En apparence, tout s'annonce bien. Seulement, il y a un hic.

— Les revanchards soviétiques.

— Ouais. Toutes ces bandes de crapules qui foutent la merde dans les pays de l'Est sont téléguidées par des têtes pensantes, de gros types bien dodus et bien planqués qui salivent déjà dans l'attente de bouffer la plus grande part des futurs investissements. Ceux-là proviennent essentiellement de l'ancien KGB et de la Nomenklatura soviétique déchue.

— Et Castellano est en liaison directe avec eux, intervint Bolan. Ce n'est pas nouveau.

— Oui, bien sûr. Mais attends la suite. Certains gus de la CIA ont

une idée assez précise quant à l'identité de ces gros fumiers ruskofs, et ils ont imaginé un plan pour qu'ils se tiennent tranquilles. Il s'agit de négocier un arrangement avec eux en leur filant officieusement d'importantes ristournes sur les marchés à venir. Autrement dit : prenez sans risques le pognon qu'on vous offre et foutez-nous la paix... Mais il fallait un négociateur capable de faire passer en souplesse la proposition à la mafia russe. Une sorte de diplomate officieux. Un haut fonctionnaire a apparemment été choisi, ou plutôt proposé. Il s'appelle Benjamin Hoffman et a été vice-ambassadeur à Moscou où il a eu des contacts réguliers avec les personnages en question. Rien à critiquer à ce sujet, à l'époque, ces types occupaient des positions officielles et ça entraînait dans le cadre de ses attributions. Maintenant, il est conseiller au Ministère des affaires étrangères...

Vitali resta un moment silencieux avant de lâcher :

— Mais il est aussi en affaires avec l'ami Ange. Ils font tout pour éviter que ça se sache, mais ils se voient régulièrement.

— Tu en es certain ? fit Bolan qui commençait à éprouver un sentiment de malaise.

Lorsqu'il avait bluffé Castellano en lui faisant téléphoner par Sal Moro, il se doutait que le futur chef des chefs planquait une carte maîtresse dans sa manche, ou peut-être un gros joker. A présent, il n'y avait plus aucun doute.

— Je n'ai pas participé à la réunion de Manhattan quand ça a été débattu à la table du Conseil, poursuivit le fédé, mais je connais l'essentiel de ce qui a été dit. Il paraît que Castellano avait l'air de ne plus se sentir pisser. Il présentait le cas comme une proposition pour ménager la susceptibilité des autres chefs, mais en réalité l'affaire était déjà dans le sac.

— Ils ont fait pression sur Hoffman ?

— Non, ils n'ont même pas eu besoin de le passer à la casserole. Hoffman est un ami d'enfance du *capo*. Ils se sont perdus de vue pendant une vingtaine d'années avant de se retrouver dans les grosses magouilles. Hoffman lui a rendu certains services administratifs et en échange Ange lui a filé du pognon à plusieurs occasions, deux ou trois fois pour monter des affaires financières, et aussi pour contribuer largement à remplir la caisse noire de la dernière campagne d'élection présidentielle. Ça s'est fait à travers plusieurs sociétés écrans. Tu vois jusqu'où ça va ?

— C'est plutôt sulfureux, admit l'Exécuteur.

— En termes juridiques, c'est de la corruption opérée à partir

d'argent illégal. Pas besoin de fausses factures. Et en ce qui concerne le pognon filé par le gouvernement aux grosses racailles russes, ça s'appelle : abus et détournement de biens sociaux. C'est extrêmement grave et même le Président n'est pas au-dessus de la loi.

— Comment es-tu au courant ?

— Comment crois-tu que j'emploie mon temps libre ? sourit Vitali. Me renseigner est ma première raison d'être un flic et un mafioso. Tant qu'on me fait confiance, je peux naviguer un peu partout et discuter avec les gros. Ils sont plus que discrets quant à leurs propres activités, mais tu ne peux pas savoir à quel point ils sont bavards lorsqu'ils s'agit des autres. Ils ont le fiel au bord des lèvres. Bref, le protocole d'arrangement a été signé et ratifié par la Maison-Blanche. Le point fort, pour Castellano, c'est qu'il a en mains des documents qui concernent l'accord secret et le premier versement. A n'importe quel moment, il peut faire pression sur l'Exécutif. Oh, bien entendu, la menace ne serait pas directe. Quelqu'un de bien placé dans l'Administration a déjà laissé entendre qu'il aurait pu y avoir une fuite à un niveau encore indéterminé. C'est la phrase qui a été prononcée. L'amorçage est très astucieux, on l'étaye ensuite avec des hypothèses auxquelles on donne plus ou moins de poids selon le degré de crédulité ou de doute. C'est de l'information flottante. De là à aboutir à une conclusion positive et affirmer que les documents risquent d'être refilés aux médias, il n'y a qu'un pas facile à franchir. A côté de ça, l'affaire du Watergate ne représenterait qu'une aimable plaisanterie....

Bolan en était convaincu. Ainsi, l'archange noir de la mafia avait réussi non seulement à étendre sa main de rapace sur les pays de l'Est, mais aussi à ficeler la Maison-Blanche avec ses propres liens. Après avoir aidé à la manœuvre, évidemment.

Plus question pour l'Exécutif de faire marche arrière. D'un côté il y avait d'énormes affaires potentielles en jeu, de l'autre la menace d'un scandale sans précédent. Castellano, en outre, pouvait bloquer facilement les marchés américains à l'Est. Un simple coup de fil à ses copains russes et l'affaire était jouée.

Et pour emballer le cadeau empoisonné, il y avait tous ces gens que la mafia tenait entre ses griffes par la corruption, le chantage ou le vice. Des pions judicieusement choisis dans les secteurs politiques et administratifs, des pantins prêts à être manipulés pour minimiser des risques éventuels, contrebalancer des initiatives dangereuses ou tout simplement pour embrouiller le vrai problème.

La partie avait été remarquablement bien jouée.

Frank Vitali eut un sourire crispé.

— Hal m’a dit de te faire part de ces informations seulement si tu refusais de lâcher le morceau.

— Pour me convaincre de m’éclipser ?

— Peut-être. Ici, c’est un peu comme s’il y avait une bombe atomique équipée d’un détonateur ultrasensible. Si quelqu’un tousse un peu trop fort, tout pète. Mais je pense que Hal a aussi envisagé le cas où tu t’obstinerai, afin que tu connaisses la mélasse dans laquelle tu vas mettre les pieds. C’est à toi de voir.

— Si j’ai bien compris, c’est la Maison-Blanche qui risque d’être brusquement dans la mélasse.

— Et par contre-coup, tout le pays. Si ça devait arriver, sois certain que l’ami Ange se frotterait les mains. Les types de son genre font le plus gros de leur beurre quand tout tourne en eau de boudin pour les autres. On pourrait croire que c’est dans la merde qu’ils trouvent les pépites d’or... Et il y a autre chose encore. Il a des oreilles partout. Je te parle d’écoutes électroniques. Il a récemment racheté en sous-main l’une des plus grosses sociétés fournisseur de matériel de télécommunication. Cette boîte est agréée par l’Etat et c’est elle qui équipe la majeure partie des départements administratifs. On se demande même si le Président lui-même n’est pas sous écoute. Ce n’est pas une blague, hélas. Castellano est un esprit purement machiavélique. Sais-tu qu’il espionne même ses plus proches collaborateurs ? Il y a une semaine, j’ai découvert une puce sur ma ligne privée. Chez moi ! Pas question de faire du foin, évidemment, mais je fais de plus en plus gaffe.

— Ce n’est pas un secret qu’il est complètement parano.

— Oui, mais un parano intelligent et d’une lucidité stupéfiante. Avec lui, les projets les plus apparemment absurdes, les plus déments, deviennent rapidement des réalités.

Il y eut un silence dans la voiture. Puis Vitali reprit :

— Au fait, Hal m’a parlé d’un lieutenant de police qui tente de serrer les cheffailons locaux. Il s’appelle David Springman et...

— Je l’ai rencontré, coupa l’Exécuteur. C’est à lui que j’ai confié Sal Moro, il lui courait déjà au train.

— Merde ! ronchonna Vitali. J’en ai par-dessus la tête que tu me coupes mes effets.

— Que suggère-t-il à propos de ce flic ?

— Tu m’as bien dit que tu avais piqué des documents au roi du carpaccio ?

— Exact. Un livre de comptes et un carnet d’adresses.

— Peut-être bien que ça intéresserait Springman. Tenir Moro n’est pas suffisant, il lui faudra des preuves.

— Je croyais qu’il ne fallait surtout pas faire de remous ? sourit Bolan.

— Si la police locale mène une opération contre la racaille de moyenne importance, ça n’aura pas d’incidence sur les risques encourus. Mais ça freinera le coup pourri.

— C’est ce qui a été objectivement calculé ou ce que vous croyez, toi et Hal ?

Le fédé haussa les épaules, grimaça.

— C’est ce que nous souhaitons, en tout cas.

— Tu connais ce flic ?

— Je ne l’ai jamais vu, je sais seulement qu’il a récemment demandé chez nous des renseignements au département 127. Vu les circonstances, on lui a répondu qu’on ne pouvait rien pour lui. Mais si on lui donnait un coup de pouce par la bande...

— Je verrai. Combien y a-t-il d’agents fédéraux sur cette opération ?

— Beaucoup. Mais la règle générale est de rester en stand-by. Ils doivent tous se contenter d’observer et d’attendre.

— Attendre quoi ?

— Qu’une information incidente fasse pencher la balance et permette une action rapide. Une cellule spéciale a été montée dans l’immeuble de E Street[7], en collaboration avec la CIA. Plus de trente techniciens travaillent jour et nuit en liaison avec toutes les banques de données informatiques du pays. En termes plus clairs, ils cherchent une faille dans le système. Ils s’activent évidemment aussi sur Hoffman mais ce type est devenu pratiquement intouchable. Il fait partie du détonateur sensible.

Bolan questionna subitement :

— Quelle est la plaque tournante de Castellano à Washington ? Il a nécessairement un support logistique ici.

— Bien sûr, et même plusieurs. J’en connais au moins deux, des sociétés parfaitement en règle avec la législation et contre lesquelles

on ne peut rien tenter.

— Le Bureau fédéral, peut-être...

— Je vois où tu veux en venir, mais de ton côté aussi les risques sont énormes. Je te l'ai dit, c'est comme si nous étions assis sur une bombe.

— On ne réussit rien sans risques, Frank. Quelles sont ces boîtes ?

— Tu veux que je te dise ? T'es complètement givré. Et moi aussi je suis un abruti de t'écouter. J'ai déjà l'impression d'entendre ton oraison funèbre.

— Tu feras une prière pour moi.

— J'en ferais même un millier si ça pouvait changer quelque chose. Bon, l'une de ces sociétés s'appelle Universal Business Machines. C'est une filiale de l'entreprise d'installations téléphoniques rachetée par Castellano dont je t'ai déjà parlé. L'autre est beaucoup plus importante, elle s'occupe de financements pour des marchés internationaux et possède des ramifications dans une douzaine de pays dont certains en Europe de l'Est. Sa raison sociale est Bénéficiai Columbia Inc. Ce qui est intéressant, c'est qu'elle est en relation occulte avec le groupe Nordex de Berlin.

Bolan s'était brusquement tendu. La Nordex, malgré son existence légale, n'était pas autre chose que le siège de la mafia russe en Europe. L'entreprise constituait un paravent derrière lequel se dissimulaient des criminels dont certains étaient connus d'Interpol. Mais la police restait impuissante contre eux. Il n'existait pas de preuves réelles et les crapules bénéficiaient de protections politiques.

— C'est le département 127 qui t'a informé de ça ?

— Tu parles ! J'ai attrapé une suée en fouillant dans les documents de Castellano et j'ai failli me faire piquer à une dizaine de secondes près.

— Où est Hoffman en ce moment ?

— Vraisemblablement ici, à Washington, mais ce n'est pas une certitude. Hoffman se déplace fréquemment, surtout en ce moment. Et il vaut mieux pas que tu t'approches pas de lui, Mack, tout pourrait nous éclater en pleine gueule.

— Et les chasseurs de scalps, sais-tu où ils doivent débarquer ?

Vitali hocha négativement la tête, ajouta :

— Leur envoi a été décidé il y a moins de deux heures. Il a été question d'expédier ici d'abord des troupes disponibles, une vingtaine

de pros qui sont toujours tenus en attente d'une alerte. Ceux-là sont sûrement en route ou déjà arrivés. Ensuite, ils recruteront des petites frappes pour faire le compte, des types prêts à descendre père et mère pour deux ou trois mille dollars. Ça prendra un peu plus de temps, peut-être jusqu'à l'aube. Ce que je peux te dire encore, c'est que Johnny Cortiglione est descendu comme moi au Hilton. Marcus Siegman et Stevie Kansas doivent l'y rejoindre séparément.

— Us ne voyagent pas avec la troupe ?

— Non, ils étaient à Boston quand on leur a demandé de venir.

— A quoi ressemble Siegman ?

— Un grand type blond, plus d'un mètre quatre-vingt, mince, les yeux bleus très pâles et des manières affectées. Quand il parle, on a toujours l'impression qu'il a une patate brûlante dans la bouche. Paraît que c'est une tapette, mais personne n'en est sûr, c'est Castellano qui m'a raconté ça en se marrant.

Quant à Stevie Kansas, l'Exécuteur connaissait son signalement. Il resta silencieux. Il réfléchissait à toute vitesse, intégrant ce qu'il savait déjà du contexte local aux renseignements qui venaient de lui être fournis. Au terme d'un assez long moment de silence, il grogna quelques mots indistincts et mit le contact au tableau de bord. Le moteur ronronna paisiblement.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda Vitali.

— D'abord changer cette caisse. Elle commence à être un peu trop connue.

— Et ensuite ?

Bolan lui sourit amicalement mais le G'man eut subitement l'impression qu'un courant d'air glacé traversait l'habitacle.

— Planque tes os et ne mets pas le nez dehors.

Vitali poussa un gros soupir.

— Bon... Je vais me terrorer au Hilton. Si tu as besoin de me contacter, demande Frankie Valone, c'est mon nom pour quelque temps. Si j'ai Hal en ligne, qu'est-ce que je lui dis ?

— Qu'il allume autant de cierges qu'il le pourra.

— Si tu crois que c'est ça qui va le rassurer...

— Je ferai attention où je mets les pieds.

— J'ai pas envie de voir ta tête déballée sur la table de la *Commissione*, Mack.

— Moi non plus.

— Tous ces mecs qu'on envoie de New York n'ont qu'une idée dans la cervelle : te faire la peau et toucher la grosse prime. Mais tout ce que je pourrais te raconter ne servira à rien, n'est-ce pas ?

Bolan consulta sa montre, donna un tout petit coup d'accélérateur.

— Merci, en tout cas.

— De quoi donc ?

— De te faire du souci pour moi.

— Arrête tes conneries, fit l'agent fédéral en ouvrant sa portière.

Il lui adressa une grimace avant de disparaître dans la nuit. L'Exécuteur observa sa silhouette qui se diluait sous la pluie crépitante, attendit qu'il ait fait démarrer son véhicule et embraya.

La conversation qu'il venait d'avoir donnait une tournure dramatique à sa propre situation. S'il se retirait, c'était évidemment tout bénéfice pour la mafia qui pourrait alors poursuivre tranquillement la vicelarde combine. A moins d'un miracle, ce n'était pas la cellule spéciale créée par le FBI qui changerait quoi que ce soit dans la partie truquée. Mais si l'Exécuteur s'en prenait à certaines pourritures haut placées, il risquait par contrecoup d'accélérer les événements dans le mauvais sens.

Il se sentait mal à l'aise dans ce genre de situation marécageuse où même ceux qui ont la charge et la responsabilité d'un pays se sont déjà embourbés jusqu'au cou.

Ange Castellano avait-il réussi le grand chelem ? Pas certain, surtout avec des cartes truquées. Ces cartes, Bolan les connaissait à présent. En d'autres temps et avec d'autres fripouilles aussi dangereusement perverses, il avait su retourner la situation à son avantage, même si la victoire n'était survenue qu'à l'ultime instant, alors que ses chances de survie se révélaient nulles.

Le tout était de jouer très serré la fin de la partie entamée par les maîtres de la magouille et de l'infamie.

Un bluff mortel. Mais, pour Bolan, ce n'était pas nouveau.

CHAPITRE IX

Il était un peu plus de 4 heures du matin. Bolan se dirigeait vers un studio qu'il avait loué dans Silver Spring. Il conduisait une Ford grise achetée d'occasion la veille, un véhicule parfaitement anonyme équipé d'un moteur gonflé.

La pluie crépitait toujours avec autant de force, poussée maintenant par un vent d'est. Il franchit le pont qui enjambe le fleuve Potomac à la hauteur de l'université Georgetown et décrocha son radiotéléphone tout en conduisant. Le numéro qu'il appela était celui du commissariat où il avait largué Salvatore Moro. Il demanda à parler au lieutenant Spring-man, espérant que ce dernier ne soit pas encore parti se coucher. On le lui passa au bout de quelques secondes.

— Springman à l'appareil.

— Etes-vous seul sur cette ligne ? demanda Bolan.

— Oui, qui êtes-vous ?

— Cari Denver.

Il y eut une exclamation suivie d'un silence prolongé. Puis le policier demanda sèchement :

— Que voulez-vous ? Il n'y a pas de Cari Denver au Bureau Fédéral.

— Evidemment. Nous nous sommes rencontrés dans des conditions très spéciales, je ne pouvais pas faire autrement. Vous avez

trouvé le paquet-cadeau ?

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Je vous parle de Salvatore Moro. Vous étiez en train d'essayer de l'arrêter quand je vous ai vu.

— Et vous lui avez permis de s'échapper !

— Mais je vous l'ai renvoyé. Je ne peux pas perdre de temps à parler de ces détails. Vous l'avez interrogé ?

— Mais qui êtes-vous exactement ? s'emporta le policier. Je vais raccrocher si...

— Vous ne le ferez pas. C'est dans votre intérêt que je vous appelle, vous avez bien réclamé des renseignements au département 127, n'est-ce pas ? Et on vous a envoyé gentiment sur la touche.

Deux petits déclics se firent entendre dans l'appareil.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— J'ai mes sources d'informations. Vous venez de brancher un magnétophone ?

— Possible. Cela vous gêne ?

— Pas le moins du monde. J'espère seulement que vous n'ébruiteriez pas notre conversation, vous risqueriez de donner l'alerte aux copains de Moro.

— Qu'êtes-vous en train d'insinuer ?

— Tout simplement que la corruption est partout, peut-être même chez vous, et que des tas d'oreilles se tendent démesurément. Vous ne vous en doutez pas ?

— Bon, si vous me disiez qui vous êtes, ce serait plus pratique pour continuer la discussion.

— Je ne peux pas, Springman. Pas pour l'instant, il y a trop de gros intérêts pourris en jeu.

— Bon Dieu ! s'emporta le flic. Avez-vous oui ou non un rapport avec ce qui s'est passé dans l'établissement de Moro ?

— Oui, bien sûr, admit franchement Bolan. Et aussi avec les événements de Franklin Park. Vous y êtes ?

— Je crois... Je crois bien, oui.

Il y eut une pause durant laquelle Bolan entendit dans l'appareil le claquement d'un briquet ainsi qu'un bruit de souffle, puis la voix du lieutenant de police reprit posément :

— O.K. Si je ne me trompe pas, votre intention est de vous en prendre au Milieu de cette ville ?

— Exact. Moro et Joe Malavia ne sont qu'un début, ils font partie d'une sacrée sarabande organisée depuis New York. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Assez bien. Donc, vous envisagez de vous en prendre à leurs complices.

— Je n'envisage pas seulement, je vais le faire.

— Admettons. Pourquoi me faites-vous ces confidences ?

— Parce que je voudrais que vous donniez un grand coup de filet, Springman.

— Vous voudriez ? s'exclama le flic.

— Vous m'avez parfaitement entendu. Dans quelques heures, un régiment de malfrats va déferler sur Washington, des crapules qui se sentiront comme chez eux et vous foutront une merde pas possible. Coupez l'herbe sous leurs pieds et vous éviterez peut-être le pire.

— Pourquoi des malfrats viendraient-ils à Washington foutre la pagaille ?

— Trouvez vous-même la réponse, mon vieux. Demandez-vous ce que peut représenter la capitale fédérale pour les grosses têtes du Crime Organisé.

Une exclamation passa dans l'écouteur.

— Les seules déclarations de la personne que je détiens en garde à vue ne sont pas suffisantes pour permettre une arrestation globale. C'est de l'utopie.

— L'ami Sal vous a-t-il parlé des VEPs dont il faisait filmer les frasques dans son lupanar ?

— Oui, admit spontanément Springman dont le ton devenait impatient C'est vous qui avez ces enregistrements ?

— Oui, et je vais les détruire. Questionnez-le à fond, exigez qu'il vous donne les noms et les coordonnées de tous ces gens, puis placez-les hors circuit.

— Boucler ces personnalités ? Vous n'y pensez pas.

— J'ai bien dit : placez-les hors circuit. Si vous le faites, les ordures qui se planquent derrière eux ne pourront plus les contrôler. Je croyais que vous étiez un flic efficace, David ?

— Dya une marge entre l'efficacité et ce que permet la loi. Sous quel prétexte voulez-vous que je les embarque ? Pour s'être envoyés en l'air avec des prostituées ? Dans ce cas, il me faudrait faire arrêter plus de la moitié de la ville !

Bolan soupira. La conversation durait trop longtemps.

— Provisoirement, embarquez-les sous l'accusation de complicité avec le Milieu. Pensez-vous qu'un juge vous suivra ?

— Si la charge tient le coup, oui. Contrairement à ce que vous croyez, il n'y a pas que des gens corrompus dans cette ville. Seulement, je ne pourrai pas les garder longtemps à l'ombre.

— Ça vous laissera le temps d'épingler les *amici*. Si vous vous y prenez correctement, les VEPs s'effondreront vite, ces types n'ont pas l'habitude de ce genre de situation. Ainsi, vous aurez toutes les charges voulues pour coffrer les potes de Salvatore Moro. Je vais aussi vous faire parvenir des documents qui constitueront des preuves et étayeront votre dossier.

— Quel genre de preuves ?

— Un livre de comptes et un carnet d'adresses. Vous y trouverez tout ce qu'il vous faut. Vous pouvez maintenant arrêter votre magnétophone, je raccroche.

— Attendez !... Jusqu'où va cette saloperie ?

— Bien plus loin que vous pouvez l'imaginer. C'est l'eau des égouts qui va remonter par torrents à la surface. Ne traînez pas, c'est une affaire qui galope. Mais faites gaffe, vous aurez affaire à des tueurs de métier, pas des petits voyous.

— Je veux bien vous croire, Bo... Heu, ce que je ne comprends pas, c'est la raison pour laquelle vous m'avez appelé. Habituellement, vous faites ce genre de travail vous-même.

— Quoi ? Mettre les suspects sous clé ? ricana Bolan. Sûrement pas.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Pourquoi me donnez-vous toutes ces informations ?

— Je vais tenter de débayer votre terrain des principales ordures qui l'empoisonnent. Vous devrez faire le reste, David.

— Dites... Qu'est-ce qui vous pousse à marcher comme ça ?...

— La saloperie que je rencontre à chaque pas en avant dans le monde de la mafia.

— Comment pourrai-je éventuellement vous joindre ?

— Je vous recontacterai si je le peux, termina l'Exécuteur en coupant la communication.

A travers le pare-brise de la Ford, il ne voyait pas à plus de vingt mètres à cause de la pluie, il avait dû ralentir considérablement la vitesse. Il roulait maintenant dans Georgia Avenue et en avait encore pour au moins vingt minutes avant de rejoindre Silver Spring.

Il avait le temps d'appeler Harold Brognola. Il le trouva chez lui à la première sonnerie.

— Tu ne dormais pas ? s'enquit-il.

— Dormir ? Et puis quoi encore ! Attends deux secondes, je branche mon scrambler...

L'Exécuteur entendit un déclic ainsi que quelques couacs dans le téléphone tandis que Brognola mettait un codeur-décodeur en fonction. Bolan connecta un appareil identique sur le combiné de son radiotéléphone. Ainsi, même en cas d'interception, la conversation des deux hommes serait incompréhensible.

— J'espère que personne n'a encore trouvé une parade à ce bidule, grogna le G'man.

— Où en es-tu, Hal ?

— Je suis en train de potasser des tas de rapports.

— Tu as trouvé la faille ?

— De quelque côté qu'on prenne le problème, on aboutit à une impasse. Hé, dis !... De quelle faille parles-tu ?

Bolan eut un rire clair.

— De celle qui préoccupe tellement la cellule de crise, à E Street.

— Ah !

— Ouais.

— Heu... Tu as rencontré Scratcher ?

— Je l'ai quitté il y a moins d'une demi-heure. Pourquoi ne m'as-tu pas mis au parfum dès le départ ?

— O.K., il t'a mis au courant de tout, n'est-ce pas ?

La voix de Brognola était tendue, fatiguée.

— J'espère qu'il n'a rien omis, ce serait désastreux.

— Pour qui ?

— Pour tout le monde.

— Tu as donc l'intention de poursuivre...

— Et comment !

— Tu veux que je te dise, Striker ?

— Je t'écoute.

— Tu deviens de plus en plus dingue. On marche tous ici comme sur des œufs et toi tu t'apprêtes à déclencher l'orage. Tu sais où tout ça peut nous amener...

— Au point où en sont les choses, on ne risque pas plus en attaquant de front qu'en laissant pourrir la situation. D'un côté comme d'un autre, ça fera vilain. C'est simplement une question de délai.

— Ouais, c'est de plus en plus mon sentiment. Mais ce n'est pas ainsi que l'on considère le problème en haut lieu.

— Ils préfèrent la politique de l'édredon.

— Non, plein de gens sont attelés à résoudre l'équation merdique, des experts en criminologie et en renseignements, des psychologues, des spécialistes du département d'Etat et même des graphologues. On ne peut pas...

Bolan l'interrompt :

— Depuis combien de temps tous ces gens savants travaillent-ils sur la question ?

— Ça fait... Ça fait maintenant près de trois semaines. La cellule d'analyse a été créée dès que Scratcher nous a alertés.

— Et ils n'ont encore rien trouvé d'efficace pour neutraliser le coup pourri ?

— Pas encore, admit le super-flic du FBI. Mais...

— Tu perds ton énergie. Et pendant ce temps les *amici* mettent au point tous les détails qui pourraient encore clocher. Ils bétonnent tranquillement tous les orifices de la Maison-Blanche. Sois sûr qu'ils ne laisseront aucune faille.

— J'en ai bien peur. A moins d'un miracle...

— C'est aussi ce que je me suis dit, Hal. Tu crois au Père Noël, toi ?

— Je voudrais bien...

— Les *amici* y croient, eux. Ils croient à un père Noël fait spécialement pour eux et qui va faire ses emplettes dans les caisses de

l'Oncle Sam pour leur distribuer ensuite de merveilleux cadeaux. Ils y pensent tellement fort que ce vieux bonhomme aux doigts crochus est en train de prendre consistance.

— Ta comparaison n'est pas amusante.

— Non, hélas. Elle est même franchement hideuse. Au fait, Noël, c'est quand ? fit Bolan.

— Comme tous les ans, le vingt-cinq décembre.

— Je voulais dire, dans combien de temps ?

— Tu ne sais plus où tu en es, à ce point ?

— Réponds-moi.

— Dans un mois environ.

— Alors tu as un mois au maximum pour remuer les fesses de tous tes collaborateurs et espérer qu'ils aient une idée de génie. Après ça, il n'y aura plus qu'à baisser les bras.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Une rumeur que j'ai entendue au Colorado il n'y a pas si longtemps. Les *amici* prévoient l'aboutissement du grand projet pour Noël. Sur le moment, je ne voyais pas le rapport avec ce qui se déroule ici. Maintenant si.

Un silence s'installa. Brognola toussota, souffla, puis lâcha :

— J'en ai ma claque, Striker.

— Change de job. La mafia recrute en ce moment plein de VIPs dans ton genre.

Brognola s'esclaffa et ils se mirent à rire tous les deux. L'atmosphère se détendit un peu.

— Quelle est ton idée, exactement ?

— Liquider les têtes de pont des *amici* sur le terrain, d'abord, désorganiser leur système, les amener sur la défensive et les encercler avant de les pilonner. Le tout est d'opérer très vite sans leur laisser le temps de mettre au point une technique de réaction.

— Si quelqu'un d'autre que toi me tenait un pareil discours, je lui rirais au nez. Mais tu as peut-être une chance de réussir. En combien de temps comptes-tu réaliser tout ça ?

— Je ne sais pas exactement, peut-être une journée ou deux, il y a du boulot à faire.

— Ouais, je vois. La bonne vieille méthode : localisation de

l'objectif, identification, destruction.

— L'objectif est déjà largement identifié, dit froidement Bolan. Il est également localisé mais l'ennui c'est qu'il y a trop de civils dans son environnement.

— Je vais demander à ma femme de prier, dit Brognola avec un petit rire lugubre.

— Comment va-t-elle ?

— Elle se repose dans la chambre.

— Elle doit maudire ton travail...

— Pas du tout, elle a l'habitude. Quand nous nous sommes mariés, j'étais déjà flic.

— Embrasse-la pour moi. Dis-lui qu'elle a de la chance d'avoir un flic comme toi.

— Elle le sait déjà, plaisanta Brognola.

— Ciao, Hal.

— Essaie de rester entier, Striker. Et bonne chance aussi.

— Je crois que je vais en avoir besoin, grinça Bolan en raccrochant.

Mais il savait qu'il lui faudrait bien plus que de la chance pour réussir à renverser la situation à Washington. L'Exécuteur ne désirait pas jouer une partie aléatoire en misant même partiellement sur la chance. Il ne voulait pas d'un banco, il était avant tout un stratège et un tacticien entraîné à analyser une situation après l'avoir méticuleusement appréciée. Pour lui, le sort d'une bataille dépendait avant tout de l'attention qu'on apporte à étudier le terrain et à évaluer les forces adverses.

Ici, hélas, le terrain était truffé de mines. Les forces adverses s'étaient mélangées au contexte normal et les civils se confondaient souvent avec l'ennemi. Depuis qu'il était arrivé dans la capitale fédérale, Bolan sentait que l'engagement qu'il aurait à y assumer serait d'un genre très spécial.

Mais une guerre est toujours une guerre, songeait-il, avec ses ruses, ses affrontements, ses contre-attaques et ses possibilités techniques. Depuis longtemps, Mack Bolan était rompu à la guerre. Les mafiosi avaient leurs *soldati* ; des équipes d'hommes entraînés au combat de rue, mais la plupart des autres flingueurs n'étaient que de petits truands prétentieux qui roulaient les mécaniques parce qu'ils portaient un calibre sous leur veste.

Mis à part la complexité des imbrications politiques, ce nouveau théâtre opérationnel était semblable à tous ceux que l'Exécuteur avait déjà connus. Et, en somme, il n'y avait rien ici qui pût constituer un danger supplémentaire.

Enfin presque rien.

CHAPITRE X

Sa planque était semblable aux deux autres qu'il avait louées à son arrivée à Washington : banale et discrète. L'Exécuteur y avait déposé plusieurs armes individuelles, des munitions, quelques vêtements de rechange et un petit ordinateur portable équipé d'un modem. Il disposait également d'un système vidéo compact qu'il avait acheté sur place, ainsi que d'un scanner radio multi-fréquences.

En arrivant au studio de Silver Spring, il déposa sur une table le butin dérobé à Salvatore Moro, puis téléphona à l'aéroport de Washington. On lui répondit qu'il n'y avait aucun vol en provenance de New York avant 8 h 30 du matin. Cela lui laissait le temps d'opérer quelques blitz nocturnes. Mais auparavant il fit le point.

Il ouvrit la valise et l'attaché-case de Moro, il en fit l'examen. L'argent d'abord, trois cent mille dollars en grosses coupures entassés dans le double fond de l'attaché-case.

Feuilletant ensuite le carnet d'adresses et le livre de comptes, il eut un mince sourire de contentement. Le petit roi du carpaccio savait se faire des relations. Mis à part de nombreux noms à consonance latine, il y avait ceux – encore plus nombreux – de personnalités connues dans le monde de la politique, de la haute finance et aussi du cinéma.

Bolan en nota quelques-uns puis emballa les deux documents dans une grosse enveloppe en papier kraft sur laquelle il écrivit : Lt D. Springman. Ensuite, il ouvrit la valise contenant les vidéo-cassettes. Il

en choisit une au hasard parmi la trentaine d'autres qu'il avait sous les yeux et l'inséra dans le magnétoscope.

Une minute d'examen sur l'écran lui suffit pour être édifié. C'était carrément scabreux. Le contenu des cinq autres enregistrements témoignait tout autant des mœurs dissolus de certaines personnalités a priori morales. Plusieurs scènes étaient classiques dans le genre, d'autres plus hard suscitèrent chez l'Exécuteur de l'écoëurement Le début d'un enregistrement montrait un homme politique, dont le visage apparaissait souvent à la télévision, en train de sniffer de la coke entouré de deux prostituées qui se livraient à des manipulations obscènes.

Les cassettes que Moro avait tenté d'emporter dans sa fuite constituaient pour lui un sacré atout. Il s'agissait indubitablement du dernier stade permettant aux *amici* d'exercer des pressions très convaincantes sur les pigeons désignés. On commençait sans doute par les mettre gentiment en condition pour les piéger ensuite graduellement étape par étape, jusqu'à ce qu'ils deviennent des marionnettes contraintes de réaliser tout ce qu'on leur demanderait.

Cette méthode de persuasion débouchait inévitablement sur des coercitions à tous niveaux dans l'administration américaine. Le noyautage par le sexe n'était que la partie visible de l'iceberg. Pourtant, Salvatore Moro n'était qu'un petit pion sur l'échiquier dégueulasse. Combien d'autres individus aussi abjects que lui poursuivaient-ils encore dans l'ombre leurs ignobles machinations et en tiraient-ils du gros fric ?

L'Exécuteur l'avait utilisé pour donner le coup d'envoi à la guerre de Washington, afin d'obliger les gros requins à venir en surface renifler l'odeur du sang. Ce n'était qu'un début.

Au fur et à mesure de sa croisade contre le Crime Organisé, Bolan devenait de plus en plus implacable contre la vermine capable de telles abjections. Il aurait pu s'habituer aux méthodes de la mafia, se blinder pour ne pas voir toute l'horreur qui se dégageait des actes sans cesse répétés par ce cancer criminel. Mais il ne le pouvait pas. Chaque fois qu'il était confronté à une nouvelle situation créée par les *amici*, son cœur se soulevait et il éprouvait alors une colère glaciale qui rayonnait en lui comme la poussée d'un volcan. C'était toujours ainsi que Mack Bolan redevenait l'Exécuteur. Il n'avait rien d'un robot ni d'une machine programmée pour tuer.

Cette fois encore, il était décidé à frapper le plus fort qu'il pouvait, avec lucidité et détermination. Combien de morts y aurait-il cette nuit ? Beaucoup, certainement Depuis longtemps, il avait cessé

de compter, cela n'avait pas de sens. Dans une guerre d'usure comme la sienne, on compte les vivants, pas les morts. Mais il avait abandonné même cette comp-tabilité-là. L'ennemi était innombrable, la perspective de le combattre presque décourageante. Ce qui le poussait à continuer, c'était son sens du devoir, la certitude que chaque fois qu'il abattait une ordure mafieuse des innocents étaient épargnés.

Il se fit un café très fort, mangea un fruit et une tablette de chocolat vitaminé, puis il s'équipa pour le blitz. Dix minutes plus tard, il prit le volant de la Ford grise, trouva plus loin un terrain vague où il déposa les vidéo-cassettes dégueulasses et jeta dessus une grenade incendiaire.

La pluie tombait un peu moins fort mais le vent d'est s'était renforcé. C'était une nuit froide, poisseuse et lugubre, propice à l'action qu'il allait mener.

Son premier blitz fut dirigé contre une propriété située à Hyattsville, au nord-est de Washington. Son occupant était un comparse de Salvatore Moro, un certain Dany Bonate dont le nom figurait sur le carnet d'adresses. D'après les annotations en marge, Bonate s'occupait de relations mondaines, mais Bolan avait une tout autre idée quant à ses occupations réelles. Il avait entendu parler de lui à New York comme étant l'un des principaux organisateurs de trafic de Blanches sur la côte Est Inculpé plusieurs fois pour meurtre, proxénétisme et détournement de mineurs, il avait été relaxé, les témoins s'étant rétractés à la suite de menaces de mort.

L'Exécuteur ne s'encombra pas de manœuvres compliquées. Contournant la maison dont toutes les lumières étaient éteintes, il projeta une grenade à fragmentation à travers le soupirail de la cave, puis s'élança vers la façade avant A l'instant où l'engin explosa, il était déjà posté au milieu du jardin, dans l'attente de la sortie des cloportes.

Tout de suite après la déflagration, il y eut des braillements, des vociférations, et une cavalcade étouffée précéda l'ouverture brutale d'une porte en façade. Deux hommes vêtus seulement de slips en jaillirent, l'arme au poing et essayant d'examiner le jardin obscur. L'Exécuteur leur fit cadeau d'une rafale de mini-Uzi qui les faucha sans qu'ils puissent comprendre d'où venaient les coups, puis il balança une autre grenade dans le hall d'entrée. Tout de suite après l'explosion, il fonça dans les lieux dévastés et envahis par la poussière, entendit un type qui hurlait stupidement :

— C'est une attaque ! C'est une attaque !

La voix venait du premier étage. Bolan escalada les marches qui

l'en séparaient et eut juste le temps d'aligner avec le P-M un cerbère lancé vers lui au pas de course et brandissant un fusil à pompe. La poitrine du mafioso fut criblée d'impacts sanglants et il s'effondra lourdement dans le couloir.

Des hurlements stridents jaillirent d'une pièce dont la porte venait de s'entrebâiller pour se refermer immédiatement. D'un coup d'épaule, Bolan l'enfonça, débouchant sur une chambre éclairée. Une fille nue et toute jeune s'était recroquevillée sur un immense lit aux draps de satin et se tenait la tête entre les mains. A quelques mètres de là, un homme également nu se jeta précipitamment vers une chaise pour y saisir un revolver.

Bolan ne lui laissa pas la moindre chance. Il avait laissé tomber le mini-Uzi pour saisir son AutoMag qui cracha immédiatement une énorme ogive de .44 magnum. Le coup de feu fit l'effet d'un grondement de tonnerre tandis que la boîte crânienne de l'orang-outang se disloquait, projetant autour de lui d'immondes giclées rougeâtres.

La fille, une blonde plantureuse, ouvrit la bouche avec la volonté de pousser un nouveau hurlement. Celui-ci resta coincé dans sa gorge.

— C'était Dany Bonate ? lui demanda Bolan d'une voix très calme.

Elle le regardait avec stupeur et incompréhension. La tenue noire et sinistre de Bolan la terrorisait visiblement.

— Je... Ou....oui, bredouilla-t-elle, les yeux démesurément ouverts.

Bolan lui sourit brièvement.

— Habillez-vous et partez.

Hochant vivement la tête, elle glissa hors du lit et se précipita sur ses vêtements éparpillés tandis que l'Exécuteur tournait les talons.

Selon le compte à rebours qu'il avait fait mentalement, il s'était écoulé quarante secondes depuis l'instant où sa première grenade avait explosé. Son timing était correct. Il rejoignit la Ford garée dans une allée voisine et s'éloigna doucement dans la nuit alors que des fenêtres s'ouvraient dans les façades des maisons voisines, libérant des interpellations angoissées.

L'étape suivante de sa guerre de harcèlement visait un centre-serveur télématique, dans Chapel Oaks. En réalité, il s'agissait d'une officine de prostitution par ordinateurs que Joe Malavia avait montée pour élargir son champ d'action et augmenter ses bénéfices illégaux.

La boîte fonctionnait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. E suffisait de pianoter un numéro et un code d'accès sur le clavier d'un ordinateur pour voir se dérouler des clips vidéo particulièrement suggestif. Si l'une des « actrices » remarquée dans le clip était libre, on pouvait prendre un rendez-vous en tapant son prénom et en fixant le lieu de la rencontre. Les cartes bancaires étaient acceptées. La recette était garantie et très lucrative.

En lui-même, ce trafic ne comportait rien de particulièrement criminel, sauf que la mafia en était l'instigatrice. Le motif était suffisant pour Bolan.

Il fit irruption dans les locaux minables après avoir détruit une serrure. Il menaça avec son Beretta cinq opérateurs installés devant autant d'ordinateurs équipés en centres-serveurs télématiques. Trois d'entre eux n'étaient visiblement que de pauvres types recrutés par les *amici* et formés à la hâte pour ce genre de travail. Ds levèrent les mains au-dessus de leurs têtes et restèrent tranquilles, mais deux autres eurent une réaction qui leur coûta la vie. Ils pensaient sans doute qu'ils pouvaient être plus rapides qu'une balle et dégainèrent l'un un énorme revolver, l'autre un automatique nickelé, qu'ils tentèrent de braquer sur l'apparition. Ils moururent sans avoir pu tirer un seul coup de feu.

— Dégagez ! cracha-t-il à ceux qu'il avait épargnés.

Le trio terrorisé le contourna pour gagner la sortie et Bolan arrêta le dernier :

— Qu'est-ce que vous foutiez ici ?

— Ben... on s'occupait de la messagerie, répondit le type d'une voix misérable.

— En direct ?

— Ouais. Quand y avait un micheton intéressé, on prévenait les filles.

— Des Russes ?

— Heu... la plupart, oui... Elles sont très recherchées.

— Tu les connais personnellement ?

— Oh non ! A part ce que j'en ai vu sur les clips. Je pourrais même pas me payer une seule de ces nanas...

— Qui dirige l'opération ?

Le type haussa les épaules :

— Moi, je connais que Bud, c'est lui qui nous paye pour ce boulot.

— Et il te paye combien ?

— Trois cents billets la semaine.

Un salaire de misère.

— O.K. Va raconter à Bud ce que tu as vu ici. Dis-lui également que je vais démolir toutes les combines de ses potes. Maintenant, casse-toi.

Sans demander son reste, le type s'éclipsa Bolan largua tout un chargeur du mini-Uzi dans les ordinateurs, provoquant un jaillissement de morceaux de verre et de composants électroniques. Il alla ensuite déposer une médaille de tireur d'élite sur la poitrine d'un des deux mafiosi abattus puis quitta le local ravagé, certain qu'il n'y avait rien d'intéressant dans cette officine de prostitution informatisée. L'action qu'il venait de mener était beaucoup plus psychologique que rentable, mais cadrait avec l'effet escompté.

Quinze minutes plus tard, Bolan atteignit un quartier proche d'Anacostia Park et s'engagea dans F Street, à une relative proximité de l'immeuble du FBI. La nouvelle cible était un homme dont le nom figurait sur le carnet d'adresses de Moro et qui occupait de hautes fonctions à la préfecture de police : Patrick Reeder. Une annotation avait été portée à côté de son nom, laissant entendre qu'il collaborait avec les *amici* en échange de gros pots-de-vin.

L'Exécuteur n'avait pas l'intention de l'éliminer mais de l'exposer pour que la mafia ne puisse plus l'utiliser.

Le quartier était désert, la circulation quasiment inexistante. Sous la pluie et les rafales de vent, Bolan trouva sans encombre le bel immeuble où logeait Patrick Reeder.

Toutes les fenêtres étaient sombres, à l'exception de celles du troisième étage. Une nouvelle fois, il se servit du Beretta pour détruire la serrure de la porte principale, monta jusqu'au palier du troisième où il avisa une plaque portant le nom du fonctionnaire. Reeder éprouvait-il des insomnies ou tenait-il une conférence nocturne ? Une brève observation s'imposait avant de tirer la sonnette.

Une fenêtre sur le palier permettait d'atteindre un escalier de secours. L'Exécuteur l'ouvrit, la referma derrière lui et se glissa le long de la façade arrière sur une étroite passerelle métallique. Il n'eut qu'une quinzaine de mètres à parcourir pour atteindre une fenêtre donnant sur un living modestement éclairé par deux lampes de table. Deux hommes s'y tenaient. A travers un rideau léger, Bolan put

distinguer leurs visages. Celui qui se tenait de face n'était autre que Johnny Cortiglione, l'envoyé de la *Commissione* de New York. L'autre était sans doute Reeder.

Les deux personnages étaient lancés dans une discussion animée dont Bolan ne pouvait entendre les propos. Il quitta donc son poste d'observation, longea la passerelle et découvrit une fenêtre à guillotine dont la sécurité n'était pas verrouillée. Il en souleva doucement le cadre, s'introduisit dans une chambre éclairée par une lampe de chevet. Un lit défait et vide indiquait visiblement que Reeder avait été réveillé en pleine nuit par son visiteur.

Il n'eut ensuite qu'à franchir un petit couloir donnant sur une porte entrouverte pour écouter ce qui se disait dans le living contigu, d'abord une voix aux intonations empreintes de nervosité :

— C'est délicat... Si je réclame de telles mesures, il faudra que je fournisse une justification précise et nous ne sommes pas sûrs qu'il s'agit réellement de cet individu. C'est de la démente.

La voix grave, un peu précieuse de Cortiglione, donna une réplique cinglante :

— Du calme ! Paniquez pas, nous sommes certains qu'il s'agit de lui. Il y a un mandat d'amener fédéral contre Bolan, vous le savez bien.

— Mais je... Bon Dieu, je ne contrôle pas toutes les forces de police de Washington !

— Démerdez-vous, Reeder, on vous paye pour ça. Et dites-vous bien que vous n'êtes pas irremplaçable.

— Ah oui ! Des menaces ?...

— Simplement une mise en garde. Habillez-vous en vitesse et allez donner des ordres à la Préfecture.

Un silence s'installa. Bolan en avait assez entendu. Poussant doucement la porte, il s'encadra dans le chambranle, son Beretta prêt à cracher sa hargne.

CHAPITRE XI

La voix de l'Exécuteur claqua avec un écho lugubre :

— Tu me cherches, Johnny ?

Johnny Cortiglione tourna vivement la tête vers l'apparition toute de noir vêtue et la stupéfaction se peignit sur son visage. Mais il avait du sang-froid et des réflexes foudroyants.

— Jack ! cracha-t-il.

Une fraction de seconde plus tard, il se jeta au sol tout en dégainant un automatique. Son geste fut rapide et à peine perceptible, et il n'avait pas encore touché le plancher recouvert de moquette que son arme aboyait. Bolan avait anticipé la réaction de Cortiglione et s'était déplacé sur le côté tout en faisant feu tandis qu'il sentit le souffle de la balle à quelques centimètres de son visage. Un flot de sang jaillit de la gorge du hit-man dont le corps s'agita de violents spasmes et il émit un râle affreux.

L'instant suivant, un type aux épaules énormes et au visage de sanglier fit irruption dans la pièce, un Colt .45 au poing. L'Exécuteur s'y était attendu. Une crapule importante telle que Cortiglione ne se déplace jamais sans un garde du corps. Tout de suite après la première détonation, le Beretta s'était braqué sur une porte opposée d'où pouvait venir le danger. L'Exécuteur n'eut qu'à exercer une infime pression sur la détente, libérant une ogive Parabellum qui cueillit le nouvel arrivant dans son élan brutal. Le corps massif parcourut encore quelques mètres à travers le living, porté par des jambes qui se

dérobèrent sous lui. Il s'effondra avec fracas sur une table au plateau de verre.

Cortiglione, lui, semblait avoir du mal à rendre son âme au diable. Ses jambes s'agitaient frénétiquement et un gargouillis horrible fusait de la plaie sanglante ouverte dans sa gorge. Bolan lui fit cadeau d'une nouvelle ogive chuintante entre les yeux, mettant aussitôt fin à son agonie.

Le fonctionnaire marron était resté immobile, comme tétanisé. En quelques secondes, son visage avait pris un teint cireux.

— A quelles mesures votre copain Johnny faisait-il allusion ? questionna Bolan d'un ton glacé.

— La... la... la...

L'arme sinistre se pointa sur son estomac.

— Je n'ai pas envie d'entendre une chanson, Reeder. La quoi ?

— La... section spéciale TX.

— La Force Tactical-X ?

Le fonctionnaire de la Préfecture hocha nerveusement la tête. L'Exécuteur savait de quoi il retournait. Il s'agissait d'une section effectivement très spéciale chargée de lutter contre le terrorisme international. Plusieurs équipes de cette section étaient maintenues en permanence dans la capitale fédérale, toujours prêtes à intervenir. Ceux qui la constituaient n'étaient pas des flics mais des spécialistes du combat rapproché, recrutés pour la plupart parmi d'anciens commandos de l'armée.

— Tout ça pour moi ! ricana Bolan.

L'autre se redressa, reprenant un peu de mordant :

— Ce gangster me menaçait, siffla-t-il. Mais je ne lui aurais certainement pas cédé.

— Il vous menaçait de quoi, de crier sur tous les toits que vous touchez de grosses enveloppes de la mafia ? Vous fatiguez pas, j'ai entendu votre conversation.

— J'essayais de le persuader de...

— Ça va ! Décrochez votre téléphone et appelez les flics.

— Vous voulez que...

— Ouais.

Reeder toussota. Une lueur de ruse passa brièvement dans son

regard et il tendit la main vers un téléphone posé sur une console en marbre.

— Pas n'importe quel flic, gronda Bolan. Pas ceux qui sont vendus comme vous. Demandez le lieutenant David Springman au commissariat de Georgetown.

— Ce quartier ne dépend pas de Georgetown...

— Appelez-le quand même et dites-lui que j'ai tué Cortiglione et son gorille.

— Vous êtes fou !

— Peut-être. Vous avez le choix, Reeder. Les flics ou une balle dans la tête, tout de suite.

Les dents du fonctionnaire se mirent à grincer puis à claquer. D'un pas chancelant, il marcha jusqu'au poste téléphonique qu'il décrocha. Bolan le suivit, lui égrenant sèchement le numéro à composer. Après un regard de chien battu vers la silhouette sinistre, il tapota le clavier numérique et lança son appel tandis que Bolan prenait l'écouteur.

— Ici Patrick Reeder, annonça-t-il d'une voix morne. J'ai un double homicide à vous déclarer.

— Je vous écoute, fit la voix calme du jeune lieutenant. Vous êtes bien le Patrick Reeder de la préfecture de police ?

— Oui, c'est exact.

— Pourquoi m'appellez-vous personnellement ?

— Je... C'est une question dont je parlerai plus tard.

— Bien, pouvez-vous me citer les noms des victimes ?

— L'un d'eux s'appelle Cortiglione, je... je ne connais pas l'autre.

— Avez-vous vu le meurtrier ?

Le fonctionnaire de police tourna un visage exsangue vers l'Exécuteur. Sa pomme d'Adam monta et descendit désespérément.

— C'est... C'est un individu qui...

Bolan lui arracha le combiné de la main.

— C'est moi. Denver.

Il y eut une petite exclamation suivie d'un silence que l'Exécuteur rompit :

— Vous trouverez les deux macchabées dans l'appartement privé

de Reeder.

— Un instant Pouvez-vous me dire qui sont ces gens et ce qu'ils faisaient dans cet appartement ?

— Je n'ai pas beaucoup de temps, David. Je ne me répéterai pas. Vous enregistrez ?

— Depuis le début. Tout ce qui a déjà été dit est dans la cassette, y compris ses déclarations.

— Reeder bouffe dans la main des *amici*, le cadavre de Cortiglione et de son gorille dans sa maison constituent une preuve suffisante. Vous trouverez sûrement chez lui des documents impliquant d'autres personnages officiels. La pourriture est ancrée partout.

— Je ne le sais que trop !... Où êtes-vous ?

— Chez lui. Dans F Street.

— Ouais ! Ce n'est pas si facile, grogna Springman, F Street n'est pas dans ma zone d'intervention. Je vais devoir faire appel à...

— Trouvez un prétexte ou laissez tomber tout de suite. Le Bureau fédéral n'est qu'à quelques pas d'ici.

— Attendez ! D'accord, je fais le nécessaire. Quel numéro ?

— 867. Bougez-vous.

— J'espère ne pas vous trouver sur ma route.

— Je ne vous demande aucune faveur, faites votre boulot de flic et rien d'autre.

Bolan entendit un petit rire désabusé, puis :

— Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire. Je ne suis pas le seul flic de la ville, vous savez. Faites attention.

— Attention à quoi ? ricana Bolan.

— Vous le savez sûrement.

— Serait-ce de la compassion ?

— Prenez ça comme vous voulez.

— Et l'ami Salvatore ?

— Je n'ai pas le droit de vous donner d'information à ce sujet.

— Vous effacerez ce qui est en trop dans l'enregistrement.

— Vous me prenez pour un flic marron ?

— Non, pour quelqu'un qui a du bon sens.

— Si j'avais une once de bon sens, je ne serais pas flic. Bon, depuis qu'il a compris qu'il est dans le pétrin complet, il est devenu intarissable. Je vais pouvoir réclamer des tas de mandats d'amener au juge. Dites, nous devrions nous rencontrer pour parler un peu plus en détail et faire le point...

— Vous avez l'intention de vous compromettre avec moi ?

— Pourquoi me compromettre ? Vous pouvez me donner des informations susceptibles de...

— Pas question, je n'ai plus du tout de temps. Je vais vous laisser un paquet par ici, vous le trouverez sur la boîte à lettres de mon hôte. Tâchez d'être le premier du peloton.

Bolan raccrocha sans laisser au lieutenant le temps d'ajouter un mot.

Le dos voûté, la mine résignée, Reeder s'éloigna du téléphone pour s'approcher d'un buffet dont il commença à ouvrir un tiroir.

— Je vais vous montrer quelque chose, déclara-t-il d'un ton soumis.

— Ah oui ? répliqua Bolan en s'avançant à sa rencontre.

L'attrapant par l'épaule, il le fit brusquement pivoter et lui décocha à la mâchoire un atemi qui le projeta à la renverse. L'automatique que Reeder avait empoigné tomba au sol avec un bruit mat. Il le lui confisqua, alla arracher un pan de rideau dont il se servit pour lui lier les pieds et les poignets, puis l'attacha solidement à un radiateur.

Une large tache de sang était en train de se répandre autour du cadavre de Cortiglione. L'Exécuteur déposa une médaille Marksman sur sa poitrine. Après un regard circulaire sur la pièce, il sortit sur le palier à l'instant où une porte en vis-à-vis se refermait comme le couvercle d'une huître.

Sur le palier inférieur, un homme âgé en pyjama poussa une exclamation effrayée en voyant déboucher la haute silhouette noire bardée d'armes et demeura pétrifié, la mâchoire pendante. Bolan esquissa un sourire. Malgré l'épaisseur des murs cossus, le coup de feu tiré par Castiglione avait été entendu. Ça n'avait aucune importance, il serait loin quand le quartier deviendrait chaud pour de bon.

Il prit encore le temps de sortir de la Ford la grosse enveloppe en papier kraft adressée à Springman pour aller la déposer sur la boîte à lettres du fonctionnaire dévoyé. Enfin, il fit ronronner le moteur en

sourdine, accomplit une manœuvre pour repartir dans l'axe de son arrivée et prit la direction de Rock Creek Park, au nord de la ville.

A la hauteur de Trinity College, il croisa une voiture de patrouille de police et s'apprêta à enfoncer brusquement l'accélérateur, mais les flics ne lui accordèrent aucune attention particulière. On ne recherchait pas une Ford grise, mais une Corvette noire que l'Exécuteur avait abandonnée dans la banlieue, à Chevy Chase.

« Faites attention », lui avait conseillé le jeune lieutenant de police. Alors que la nuit n'était pas terminée, et qu'il avait encore du sang à répandre dans les rangs mafieux, de quoi donner à réfléchir aux grosses ordures venues à Washington pour lui faire la peau. Le blitz continuait.

CHAPITRE XII

Tout au long de la nuit, Bolan poursuivit son action de pilonnage, se déplaçant rapidement d'un point à un autre à bord de la Ford anonyme. Ses cibles correspondaient à des noms contenus dans le carnet d'adresses de Salvatore Moro. Certains de ces mafiosi jouissaient d'une position importante dans la hiérarchie locale des *amici* mais l'Exécuteur n'avait pas le temps de s'occuper d'eux dans le détail.

Il mitrilla deux immeubles privés appartenant, l'un à un ancien grossiste en came reconverti dans le trafic d'influence, l'autre au propriétaire d'une agence immobilière spécialisée dans la spoliation de biens. Ses attaques furent rapides, dévastatrices, et menées comme des opérations militaires.

Trois autres résidences furent également visées par les blitz nocturnes de l'Exécuteur. Là encore, il s'agissait de fiefs de moyenne importance occupés par des mobsters de *Cosa Nostra* qui subirent d'importants dégâts matériels et corporels. Pour deux de ces planques, Bolan utilisa de l'explosif C-4 à fort pouvoir brisant qu'il se contenta de disposer contre ses objectifs avec un détonateur à retardement. La troisième fut saccagée par la projection de plusieurs grenades à fragmentation à travers les fenêtres, suivie d'une pénétration en force avec un armement automatique.

C'était un bungalow en construction légère, à Pimmit Hills, qui servait de repaire pour les tueurs de passage. Bolan dut éliminer une sentinelle et liquida ensuite onze mafiosi qu'il surprit en plein

sommeil avant de mettre le feu à la construction légère.

Au total, cela portait le nombre des victimes à une trentaine de malfrats directement impliqués dans la nouvelle combine au sommet.

En ville et dans la banlieue proche, des véhicules de police patrouillaient par dizaines dans les quartiers chauds, des messages radio parcouraient la nuit en tous sens, relayés par un central en pleine effervescence. Des flics fatigués buvaient café sur café en essayant de coordonner les opérations menées conjointement avec le FBI ; plusieurs cellules de crise avaient été montées à la hâte dans le but de faire le point sur les violentes agressions que subissait une certaine catégorie de citoyens américains, et de déterminer une tactique de neutralisation.

Mais les policiers n'étaient pas seuls à vouloir trouver l'auteur de ces attentats multiples. Des soldats aux visages brutaux – armés jusqu'aux dents – sillonnaient eux aussi Washington, en quête d'une silhouette noire qu'ils s'étaient juré de truffer de plomb. Des lieutenants aux noms à consonance latine ou affublés de surnoms barbares dirigeaient les manœuvres des *soldati* à l'aide de moyens techniques équivalents à ceux de la police.

Pourtant, aucune de ces forces, officielles ou illégales, ne parvenait suffisamment vite sur les lieux des attentats ; ni même à délimiter logiquement les zones sensibles où pouvaient se dérouler les offensives ultérieures. Mack Bolan se déplaçait trop vite et d'une façon trop aléatoire pour qu'il soit possible d'établir un plan d'action cohérent pour l'attraper.

Le moral des troupes se désagrégeait rapidement, remplacé par la hargne, le dépit et la nervosité, d'autant plus que les responsables des services d'ordre subissaient occultement des pressions de plus en plus contraignantes de la part de certains membres influents de l'administration.

Un capitaine de police des brigades de recherches avait même été jusqu'à dire que Mack Bolan se confondait avec la nuit, qu'il en faisait partie intégrante, et que ce serait un véritable coup de chance si on l'appréhendait avant l'aube. L'ennui, avait-il ajouté d'une voix lasse, c'est que ce type ne reste jamais longtemps sur place, il fait ses coups de préférence entre le crépuscule et l'aube puis disparaît comme une ombre sans laisser la moindre trace.

A 6 heures du matin, un ordre officiel arriva de la préfecture de police. Il n'était plus question d'appréhender Mack Bolan mais de le tirer à vue.

Washington vivait un cauchemar sans précédent tandis que le

responsable de l'ahurissante pagaille qui s'installait courait toujours, encore plus dévastateur et implacable qu'au début de ses blitz.

Dans une suite au sixième étage de l'hôtel Hilton, trois hommes aux visages durs discutaient âprement sur le sujet scabreux des décisions à prendre d'urgence pour éliminer celui que tous les mafiosi appelaient Bolan la Pute ou Bolan le Fumier.

Il y avait là Marcus Siegman, Stevie Kansas Lavangetta et un *consigliere* nommé Mortimer Cupidi qui les avait accompagnés depuis New York. Ce dernier était un homme d'une cinquantaine d'années au visage flasque, à l'apparence lymphatique, mais au regard brillant d'une intelligence rapide. Il avait pris place dans un profond fauteuil et fumait un cigare. Stevie Lavangetta déambulait dans la pièce moquettée, une canette de bière à la main et le mufler renfrogné tandis que Siegman affichait un masque froid et imperturbable, appuyé du bout des fesses contre une table.

Les deux hit-men avaient étalé sur la table une carte routière de Washington et ses environs, sur laquelle figuraient déjà de nombreuses croix portées au marqueur rouge. Ils disposaient d'un scanner leur permettant d'écouter les fréquences de la police ainsi que de transceivers radio à fréquence codée capables de rayonner à travers toute la ville et les banlieues proches. L'un de ces appareils venait de retransmettre l'appel d'une équipe de tueurs qui s'était rendue à Pimmit Hills tout de suite après qu'ils eurent capté un message des flics signalant l'attaque. Arrivés sur place quelques instants avant la voiture de patrouille, les gars n'avaient pu que constater le carnage puis ils s'étaient empressés de sillonner le secteur.

Lavangetta les avait encouragés par des hurlements dans sa radio et avait commandé à toutes les autres équipes de boucler un périmètre incluant largement la zone d'alerte. Mais, depuis, les appels qu'il recevait ne faisaient mention d'aucun contact visuel avec la combinaison noire.

Lavangetta était gagné par une fureur difficilement contenable et donnait de plus en plus souvent des signes de nervosité. Les hommes aussi affichaient des manifestations de hargne et devenaient nerveux comme des puces en chaleur. Une voiture bourrée de flingueurs qui s'étaient trop empressés d'accourir sur les lieux d'un attentat avait percuté un véhicule de flics avant de prendre la fuite. Naturellement, la caisse avait été signalée et il avait fallu s'en débarrasser rapidement.

Un autre groupe mafieux s'était égaré en revenant bride abattue vers le centre-ville et les minables s'étaient fait remarquer à plusieurs reprises en arrêtant des automobilistes pour leur demander leur

chemin.

Pire encore, deux équipes avaient failli s'entretuer en se croisant, s'imaginant mutuellement confrontées à un danger. Quelques coups de feu avaient été lâchés et un homme était blessé. Tous avaient le doigt crispé sur la détente de leurs armes, aussi excités qu'imprévisibles.

Quant aux huit hommes parqués dans des chambres, sur le même palier, et constituant une troupe de renfort et de protection, c'était tout le contraire. Il avait fallu virer les pouffes qu'ils avaient entraînées dans leurs plumards. Comme si on avait fait venir ces gars ici pour qu'ils prennent du bon temps !

Depuis un moment, un silence poisseux planait entre les trois envoyés de New York. Ce fut Lavangetta qui, après avoir grogné comme un fauve, lança à Siegman :

— J'en ai ma claque de rester les bras croisés à attendre comme un con. C'est pas possible, merde !

Marcus Siegman le fixa avec un petit sourire ironique sur ses lèvres minces.

— Qu'est-ce que tu suggères, Stevie ?

— Depuis des heures que nos gars se démènent, on n'aboutit à rien. Ce sale con se déplace comme un dingue sans qu'on puisse jamais savoir où il traîne ses fesses. Faudrait monter quelque chose...

— Je suppose que tu as une idée en tête, répliqua Siegman, sarcastique.

— Un piège. Un putain de piège dans lequel on le ferait tomber comme un gland. Ce mec n'est quand même pas un fantôme. Quand j'étais au Viêt-nam, j'ai appris une chose vachement importante. Quand on est affamé, personne ne peut résister à l'odeur d'un steak bien saignant sur un feu de bois. Ça, ce sont les Jaunes qui me l'ont fait comprendre.

— Parce que tu crois que Bolan est affamé ?

Le tueur de New York avait affiché un petit rictus.

— Oui, Marcus, reprit Lavangetta. Vachement affamé. Il a l'odeur du sang dans les narines et il cavale partout où il pense pouvoir trouver des mecs à occire. Alors je pense que si on lui faisait passer un message comme quoi on est ici, il ne tarderait pas à radiner plein pot.

— On jouerait la chèvre ?

— Ouais, mais il est évident qu'on aurait dégagé le terrain sur la pointe des pieds et planqué des soldats tout autour du coin, y compris

dans l'hôtel. Il n'y aurait plus qu'à fermer toutes les portes et à lui larguer tout le potage qu'on peut dans la gueule.

— Je ne crois pas que ça pourrait marcher. Il ne se laissera pas prendre au jeu, il est beaucoup plus malin que tu le crois. Qu'en penses-tu, Mort ?

Mortimer Cupidi ôta le cigare de sa bouche et haussa les épaules.

— Ça me paraît évident.

Cupidi avait accumulé sur l'Exécuteur un dossier constitué de coupures de presse, d'enregistrements d'émissions télévisées, et aussi de confidences recueillies auprès de mafiosi ayant subi les assauts de Mack Bolan et qui avaient eu la chance de survivre. Il était en quelque sorte devenu un expert pour tout ce qui avait trait à la combinaison noire.

— Avant de tenter un coup, il vient toujours renifler ce à quoi il va s'attaquer, poursuivit-il. Tu oublies qu'il a lui aussi fait le Viêt-nam, Stevie. Et d'après les rapports militaires que j'ai lus sur lui, c'est un type drôlement coriace et qui connaît par cœur toutes les ruses de guerre.

— Tu as lu ces rapports ? s'étonna Lavangetta.

— Bien sûr. C'est pas trop difficile, il suffit de graisser les pattes qu'il faut Bolan ne se laissera jamais prendre à ce genre d'artifice. Et puis sois certain qu'il nous a étudiés, lui aussi.

— Peut-être. Alors, il faut trouver une autre tactique, le chercher dans toute la ville ne sert à rien, on ne peut pas miser sur le pot. Il est en train de tout bousiller !

— C'est vrai, admit Siegman. Nous avons déjà beaucoup trop de morts, sans compter les dégâts matériels. Mais jusqu'ici, si on fait abstraction des pertes, il ne s'en est pris qu'à des cibles de moyenne importance. On se fout de ce que ça va nous coûter si on réussit à le liquider finalement, surtout quand on sait ce que représentent les affaires en cours.

Stevie ricana hargneusement.

— Toi, tu as sans doute un plan imparable ?

— Ce n'est pas un plan, mais une certitude. Sois persuadé qu'il ne va pas tarder à s'en prendre à des objectifs plus importants. Il a commencé par saper nos bases pour nous tester, nous priver de nos moyens et en même temps essayer de nous flanquer la panique. Maintenant il va aller plus loin.

— Autrement dit, intervint Cupidi, si on le cherche, on ne le trouvera pas. Laissons-le venir jusqu'à ce qui est véritablement important pour l'Organisation.

— Tu veux parler de...

— Oui. Il faudra prendre des précautions, placer toutes les équipes disponibles là-bas, s'arranger pour...

Il fut interrompu par l'arrivée dans la pièce d'un homme d'assez grande taille, blond, au visage agréable mais empreint d'un air soucieux.

— Il y a du nouveau de ton côté, Frank ? lui demanda Stevie Lavangetta.

Frank Vitali haussa les épaules.

— Non, rien de neuf, c'est ça qui me bouffe les nerfs. Ça fait trois fois que j'essaie d'appeler Ange et ça ne répond pas. J'espère qu'il n'a pas d'emmerde de son côté.

— Rappelle-le plus tard et tranquillise-toi, il se tient au courant de ce qui se passe ici. Prends-toi un verre.

— Non merci, j'ai besoin d'avoir la tête claire.

Siegman soupira :

— Stevie était en train de nous proposer un appât pour attraper la grande pute. Avec quelqu'un d'autre, ça aurait une chance de fonctionner mais lui... Tu veux que je te dise, entre autres, pourquoi ton idée n'est pas valable, Stevie ? Parce qu'il sait déjà presque à coup sûr que nous sommes ici. Et ce n'est pas ce qui l'intéresse, il veut frapper au sommet.

— Comment l'aurait-il appris ?

— D'un tas de façons. D'abord en mettant la main sur Sal Moro et en lui faisant cracher le morceau.

— Moro n'était pas au courant.

— Si. Tu ne réfléchis pas plus loin que le bout de tes pompes. Cortiglione était avec lui près de son lupanar quand il a appelé Ange pour lui demander notre intervention. Ensuite, la combinaison noire a facilement pu obliger d'autres hommes à nous à lui filer des informations avant de les liquider. Ne me parle surtout pas de l'Omerta, quand un mec a un flingue entre les dents, il ne pense plus au serment du silence.

— Tu as peut-être raison. Quand je pense à tous ces pauvres mecs

qu'il a butés...

— Il n'y a pas de pauvres mecs, seulement des crétins qui se sont laissé avoir parce qu'ils n'étaient pas sur leurs gardes, parce qu'ils croyaient que Bolan n'est qu'une connerie de légende.

Lavangetta resta silencieux. Il regarda sa canette de bière, la vida d'un coup avant d'enchaîner :

— Dis-moi, je pense à une chose... Et si ce n'était pas vraiment lui ?

Siegman eut un ricanement sec et sa voix prit des intonations précieuses :

— Tu veux dire qu'il pourrait se faire passer pour quelqu'un d'autre ?

— Je veux dire, si quelqu'un, par exemple les flics du FBI, essayaient de nous faire croire que c'est bien la grande pute qui nous fout la merde, tout ça pour maquiller une opération de nettoyage. On sait qu'ils se cassent la tronche pour enrayer l'opération en cours... Et personne ici ne l'a encore vu vraiment en face, ce fumier.

Frank Vitali ricana à son tour.

— Je vois ce que tu veux dire. Mais ne te fais pas d'illusions. C'est bien Bolan qui est en train de s'en prendre à toutes nos entreprises locales. J'ai eu affaire à lui à Seattle, je connais ses méthodes. Et ce qui se passe ici correspond exactement. Te trompe pas, Stevie, ou tu risques de te faire péter les fusibles.

— Frank a raison, fit Siegman. Si on s'y prend intelligemment, en oubliant de réfléchir avec nos pieds, Bolan va lui-même fabriquer le piège dans lequel il tombera.

— Peut-être. L'emmerde, c'est qu'on n'a plus beaucoup d'effectifs.

— Et les nouveaux qu'on attend ? s'enquit Vitali.

— Ds débarqueront à l'aéroport à 8 h 30. Faudra les réceptionner. Tu t'occupes de leur envoyer quelqu'un, Frank ?

— O.K., mais faudrait que je sache à quoi ils ressemblent, ce serait con qu'on ramène ici un séminaire de plombiers.

Lavangetta rigola.

— Il y aura Bertie Mingo avec eux, précisa Siegman. C'est lui qui mène l'équipe. Tu connais Bertie, Frank ?

— Bien sûr.

— Alors fais le nécessaire.

Vitali bâilla, passa deux doigts sur ses yeux rougis par l'insomnie et souffla :

— J'en ai ma claque de cette nuit. Je voudrais déjà que la tête de cette salope soit emballée dans un paquet-cadeau et qu'on la ramène à Manhattan.

— On est tous crevés, Frank, mais faut tenir le coup.

— Bon, j'veais rappeler New York. Ensuite, j'irai me dégourdir les pieds dehors. Vous n'avez besoin de rien ?

— Non, c'est bon.

— Fais pas de mauvaises rencontres ! lui lança Kansas en se marrant. Dès fois que l'enfoiré serait en train de nous mater.

CHAPITRE XIII

Il y avait plus de soixante policiers dans la salle de conférence de la préfecture. On avait apporté des chaises d'un peu partout mais c'était insuffisant pour faire asseoir tout le monde. Certains s'étaient adossés contre les murs, d'autres étaient assis à même le carrelage, fumant, échangeant des propos à voix basse tout en écoutant l'exposé du chef de la police. La plupart avaient les traits tirés par la fatigue et montraient des visages désabusés. D'autres, qui faisaient partie de la relève, affichaient des mines curieuses, impatientes.

— Et pour ceux qui n'ont pas pu arriver au début, déclara l'orateur, je résume brièvement la situation. Ce n'est un secret pour personne que notre ville est devenue le siège d'une série d'attentats sanglants commis par un individu nommé Mack Bolan. Ceci est une certitude. La tactique employée est bien la sienne et, de plus, il a laissé des traces tangibles de son passage. On a relevé à plusieurs occasions ses empreintes et il y a aussi ces fameuses médailles qu'il sème un peu partout. Une première conclusion s'impose : celui qu'on surnomme l'Exécuteur ne cherche pas à se cacher. Bien au contraire, il veut que tout le monde sache qu'il est ici. Et pourquoi ?... Attaché à sa technique habituelle, il veut provoquer un mouvement de panique parmi ceux qu'il appelle lui-même ses ennemis. Je ne discuterai pas de la moralité de ces gens, nous savons tous qui ils sont, mais nous ne pouvons pas tolérer qu'un criminel recherché dans tout le pays continue de semer la mort et la destruction à Washington. La seconde conclusion a trait au caractère de la riposte que vous devrez faire intervenir.

Le chef de la police s'interrompt pour tremper ses lèvres dans un verre d'eau posé devant lui, reprit en détachant bien ses mots :

— Le Président a lui-même téléphoné cette nuit au Préfet pour lui demander de régler cette affaire de toute urgence et avec le maximum d'efficacité. Il con vient donc de neutraliser ce terroriste au plus vite en portant tous les effectifs disponibles sur les points chauds ou potentiellement à risque. Par potentiellement à risque, j'entends les objectifs auxquels il est susceptible de s'en prendre, et de les renforcer. Mes adjoints vous donneront des précisions sur la façon dont nous comptons traiter désormais l'action. Ils vous communiqueront aussi les nouvelles fréquences à utiliser exclusivement dans le cadre de cette opération. Mais auparavant, quelqu'un a-t-il des questions à poser ?

— Oui, moi ! fit un policier dont les vêtements étaient froissés par une nuit d'insomnie. Pourquoi sommes-nous obligés de protéger tous ces gens dont on sait très bien qu'ils sont des gangsters ?

— Référez-vous à la constitution, renvoya sèchement le chef de la police. Nous avons le devoir de protéger chaque citoyen américain et de faire respecter la loi. Mais je n'ai pas parlé spécialement de protéger ces objectifs, plutôt de les renforcer. Le but à atteindre est de laisser Bolan entrer dans le système que nous aurons mis en place, puis de l'y fixer avant de le neutraliser. Bien sûr, il est évident que s'il se rendait, vous n'auriez pas à aller jusque-là.

— Monsieur Hillfeld, pourquoi l'armée ne se charge-t-elle pas de Bolan ? Après tout, il est toujours considéré comme déserteur.

— Vous suggérez que la capitale devienne le théâtre d'une bataille rangée entre les forces armées et Mack Bolan ? Nous ne voulons pas non plus d'un règlement de comptes, à quelque niveau qu'il se situe. Il nous faut donc des résultats rapides. Et n'oubliez pas que la consigne est de l'abattre à vue.

— Sans sommations ? intervint un jeune lieutenant aux traits marqués par la fatigue.

— Sans sommations, oui, Springman. A condition toutefois de l'avoir formellement identifié. Mack Bolan n'est pas Robin des Bois mais un individu extrêmement dangereux qui a reçu une formation de combat très poussée. Que chacun de vous en soit bien persuadé. Le Ministère de la Guerre a dépensé plusieurs millions de dollars pour former des soldats comme lui. Ne prenez pas cette considération à la légère, il est plus que redoutable et l'action que vous aurez à mener pour le neutraliser doit répondre exactement à la tactique qu'il utilise. Ne cherchez pas le contact avec lui tant que vous ne serez pas certains de lui avoir coupé toute retraite.

Un capitaine des Brigades d'interventions leva la main.

— Pourquoi le Bureau fédéral n'intervient-il pas ?

— Qui vous a dit qu'il n'intervient pas, Kelly ? Le FBI a délégué un certain nombre de ses agents sur cette affaire et ils ont un rôle très actif.

— Il paraît qu'il s'agit d'une opération confidentielle concernant le Crime Organisé. Qu'en est-il exactement ?

— Je ne suis pas en mesure de répondre à cette demande. Autre question ?

— Que s'est-il passé pour l'adjoint au Préfet ? lança un grand gaillard au fond de la salle.

— Eh bien, les premières constatations font état d'un double meurtre commis à son domicile. Patrick Reeder a été découvert par des agents de Georgetown, attaché à un radiateur et portant la trace d'un coup à la mâchoire. A ce sujet, le lieutenant David Springman aura à s'expliquer sur la façon dont il a été alerté.

— C'est un renseignement anonyme qui m'a permis de découvrir cet homicide, monsieur. Je dois ajouter que mon informateur prétend que Reeder touchait des pots-de-vin de la mafia et...

— Je ne vous demandais pas une explication verbale, Springman, coupa avec raideur le chef de la police. Nous attendons votre rapport. Le briefing est terminé, puisqu'il n'y a plus rien d'important à débattre. Que les chefs de sections se rendent auprès de mes adjoints pour la mise au point des détails techniques.

Un brouhaha emplit les lieux. Il y eut des grognements mécontents, des imprécations et quelques coups de sifflets.

— Moi, ce qui me paraît important, dit haut et fort le grand flic au fond de la salle, c'est de savoir qui nous paye, le gouvernement ou la mafia ?

D'un geste sec, Hillfeld replia le dossier étalé devant lui et descendit de son pupitre pour quitter la salle d'une démarche raide.

Le policier qui se tenait à côté du lieutenant Springman lui jeta un coup d'œil pointu.

— A ta place, j'aurais fermé ma grande gueule. Hillfeld va s'accrocher à ta peau pour violation du secret de l'enquête.

— Oui, je sais, j'aurais dû me retenir, mais ça m'a échappé. Tout le monde se doutait plus ou moins que Reeder faisait copain-copain avec les *amici*. Il manquait seulement une preuve.

— Ces deux macchabées ne constituent pas une preuve contre lui.

David Springman se tut. Il adressa un petit sourire ambigu à son confrère et s'éloigna. Des preuves ? Il y en avait plein les documents saisis chez Patrick Reeder, largement assez pour faire arrêter et condamner également des dizaines de personnalités apparemment très honorables qui se croyaient jusque-là à l'abri de tout soupçon.

A 6 h 45, Bolan déboucha dans Jefferson Village, observa soigneusement les locaux d'une société sous contrôle de la mafia et les détruisit de fond en comble. Il s'agissait d'une filiale de la Bénéficiai Columbia Incorporated, à Hillcrest Heights, dont les activités étaient essentiellement basées sur le blanchiment d'argent destiné à la corruption d'agents gouvernementaux. Les lieux n'étaient occupés que par un veilleur de nuit qu'il menaça avec son AutoMag, ficela solidement et transporta à distance avant de faire tout sauter au C-4.

A 7 h 30, il s'arrêta dans une petite rue sombre de Sleepy Hollow et se servit de son radiotéléphone pour réveiller quatre VIPs appartenant au monde de la politique et de l'administration. L'Exécuteur avait l'absolue certitude que ces quatre hommes aux statuts élevés collaboraient volontairement ou par la contrainte avec la mafia.

Le premier sur sa liste était Irvin Kenna, l'un des représentants de l'Exécutif à l'ONU, dont John Cramer lui avait parlé.

— Les grosses magouilles et les petites sauteries sont terminées pour vous, lui annonça-t-il froidement. Décrochez.

— Quoi... Que... Que me racontez-vous ? fit la voix ensommeillée mais déjà pleine d'angoisse.

— Le roi du carpaccio est en taule, il a craché le morceau à votre sujet. Ses amis vont bientôt le rejoindre. Constituez-vous prisonnier auprès du Bureau fédéral, c'est votre seule chance.

— Vous êtes fou ! Tout cela est complètement absurde...

— Confessez aux agents du FBI ce que vous faisiez pour la mafia.

— Mais je suis innocent !

— Si vous l'êtes réellement, vous n'avez rien à craindre. Mais je ne crois pas à votre innocence.

— Bon Dieu ! Mais qui êtes-vous ?

— Mack Bolan, fit l'Exécuteur en raccrochant aussitôt.

Il tint à peu près le même langage aux trois autres, puis décida d'aller jeter un regard du côté d'une des entreprises servant de plate-

forme aux lieutenants d'Ange Castellano. A peine avait-il parcouru trois cents mètres que le beeper de son radiotéléphone se mit à couiner. C'était Frank Vitali. Bolan arrêta de nouveau la Ford sur un terre-plein sombre.

— J'essaie de te joindre depuis plus d'une heure, dit le G'man camouflé en mafioso. D'abord ton bidule ne répondait pas et ensuite il était occupé. Je t'appelle d'une cabine, je leur ai dit que j'allais prendre l'air mais je ne peux pas leur faire le coup plus longtemps.

Il sembla à Bolan que sa voix tremblait un peu.

— Tu parais crevé, lui fit-il remarquer.

— Oui, mais c'est pas seulement le manque de sommeil. La situation ici est nerveusement très difficile à assumer. Toi, par contre, tu as la voix de quelqu'un en pleine forme. C'est scandaleux.

— Qu'est-ce qui se passe, Frank ?

— La tension est en train d'atteindre son paroxysme, surtout depuis qu'ils savent que tu as dessoudé Cortiglione. Lavangetta grogne et renâcle comme un sanglier, même Marcus donne des signes d'excitation. Il commence à avoir des tics et marmonne tout seul. Mais c'est pas pour ça que je t'appelle. Ils vont recevoir un renfort.

— Quand ?

— C'est imminent. L'avion qui les amène doit se poser à 8 h 30 à l'aéroport d'Arlington. Quatorze gus que l'ami Ange nous fait envoyer de New York. C'est moi qui les récupère.

— Ces types, c'est quoi ?

— De petites crapules qui se prennent au sérieux et font joujou avec leurs flingues devant les nanas, mais on leur a promis la grosse prime et ils sont prêts à bouffer du lion.

— Et tu as envoyé quelqu'un pour les réceptionner ?

— Pas pu faire autrement.

— Donne-moi la description du véhicule, Frank.

— Pourquoi, tu... Bon sang ! Tu ne vas quand même pas...

— Réponds-moi.

— Une Econoline bleue carrossée en minibus.

— Le conducteur ?

Vitali soupira.

— Une petite frappe vicieuse du New Jersey qui se prend pour

Joss Randal. Son prénom est Willy. Visage en lame de couteau, crâne rasé.

— Comment pourrai-je identifier les *amici* de New York ?

— Le chef d'équipe s'appelle Bertie Mingo, c'est un type grand et maigre avec une tête de cauchemar. Il a une cicatrice en croix sur le menton, au moins huit dents en or sur le devant et des sourcils comme des balayettes, tu ne peux pas te tromper. Tu as vraiment envie de tenter le coup ?

— Moins j'en aurai sur les talons...

— Bon... Je ne voudrais pas être dans ta peau, Striker. Les deux caïds descendus au Hilton ont eu tout à l'heure une conversation avec un conseiller de qui tu sais, un type super-renseigné sur ton compte.

— Cupidi ?

— Tu le connais ? s'exclama l'agent fédéral.

— Je sais du moins qui il est. Un ancien conseiller de Marinello junior qui a su changer de camp au bon moment. C'est logique qu'il soit là.

— Il collectionne tout ce qui a trait à toi.

— Que me disais-tu au sujet des deux caïds ?

— Je n'ai malheureusement pas pu entendre le début de leur conversation mais quand je suis arrivé dans la pièce, ils finissaient de parler d'un plan pour t'avoir. Il paraît que tu vas toi-même fabriquer le piège dans lequel tu tomberas. Fais gaffe. Stevie Lavangetta est peut-être un mec brutal et pas trop futé, mais Siegman et Cupidi sont des ordures intelligentes. Dis-moi, j'ai entendu dire que tu t'es occupé de l'adjoint au préfet ?

— Exact.

— J'ai aussi comme la vague impression que d'autres personnages encore plus importants sont en train de paniquer. On en a eu des échos ici.

— Toujours exact.

— Ça va foutre une merde invraisemblable. Si Hal était à ma place, il te conseillerait de lever le pied sur ce plan.

— Ces gens n'avaient qu'à se tenir tranquilles, répliqua froidement Bolan. Je n'ai aucun cadeau à leur faire, ceux qui ont bouffé au râtelier dégueulasse devront payer. Ce n'est pas à moi de leur donner l'absolution.

— Et Dieu reconnaîtra les siens ! ironisa Vitali.

— On peut l'entendre de cette façon.

— Ouais, c'est une manière de voir les choses... Bon, je vais remonter au sixième, ils pourraient se méfier. Si tu ne traînes pas, tu seras à l'aéroport avant l'arrivée de l'avion de New York.

— Je ne traînerai pas, dit Bolan.

CHAPITRE XIV

La voie express qui relie l'autoroute N°595 à l'aéroport national d'Arlington était déjà le siège d'une circulation relativement dense. Depuis Sleepy Hollow, l'Exécuteur n'avait mis que dix-huit minutes pour y aboutir en roulant plein pot sur le Highway de Columbia Pike. Il bénéficiait donc d'une avance relativement confortable sur l'arrivée du vol en provenance de New York. Sa montre indiquait 7 h 50 et il faisait jour.

Il était vraisemblable que le minibus envoyé pour récupérer les mobsters n'avait pas encore franchi la voie express, aussi choisit-il de s'arrêter sur un accotement, un kilomètre avant le parking de l'aérogare. Dans le cas contraire, il aviserait.

Bolan avait enfilé un jean et un blouson de cuir par-dessus sa combinaison noire. Il portait aux pieds des mocassins souples. Son Beretta 93— R était logé sous son aisselle gauche et il disposait d'un poignard de combat ainsi que d'un garrot en nylon dissimulés sous son blouson.

La pluie avait complètement cessé mais l'atmosphère était saturée d'humidité et le vent continuait de souffler. Tout en surveillant le flot de véhicules, Bolan tenta de joindre Harold Brognola à l'aide de son radiotéléphone, mais la sonnerie retentit dans le vide. Justice Deux n'était ni chez lui ni à son bureau. Il voulait lui demander une précision quant à la répartition des forces fédérales qui ne manquaient sûrement pas de surveiller l'aérogare.

A 8 h 05, une Econoline bleue vitrée se signala dans son rétroviseur, roulant sur la file de droite. Il tourna la tête au moment où elle arrivait à sa hauteur, observa la silhouette du conducteur au crâne rasé. Il embraya, attendit qu'un créneau se fasse dans la circulation pour se lancer sur la voie express.

Il y avait une dizaine de véhicules entre la Ford et l'Econoline dont la carrosserie était bien visible. Le type ne cherchait pas à dépasser les autres voitures, restait sagement dans sa file. Bolan fit de même jusqu'à l'entrée de l'aire de l'aéroport, ne la perdit pas de vue jusqu'à ce que le chauffeur trouve une place sur le parking aérien. L'*amiei* aux cheveux ras manifestait de la prudence, il n'avait pas cherché à se garer devant le bâtiment de l'aérogare où des policiers faisaient dégager la plupart des véhicules qui cherchaient à s'arrêter.

Bolan inséra la Ford dans un emplacement libre, pas loin du minibus. Il mit pied à terre, se ficha une cigarette aux lèvres et, mains dans les poches, se dirigea tout naturellement vers le mafioso qui refermait sa portière.

— T'as du feu, Willy ? lui demanda-t-il quand il n'en fut plus qu'à deux mètres.

L'autre le considéra d'un œil surpris et méfiant, eut un mauvais rictus.

— Qu'est-ce que tu veux, mec, tu m'espionnes ? grogna-t-il.

Bolan vérifia que personne n'était visible dans les environs, répondit avec un sourire :

— Stevie veut s'assurer que tout se passe bien. C'est juste une couverture.

— Stevie, hein ? Qu'est-ce que c'est que c'te connerie ? C'est pas lui qui m'a envoyé.

— Je sais. T'as du feu ?

— J'vais te donner du feu, cracha la petite frappe en plongeant la main droite dans l'échancrure de son blouson.

La crosse d'un automatique apparut mais Bolan ne lui laissa pas le temps d'extraire l'arme. D'un atémi fulgurant il lui brisa le poignet, le fit pivoter et lui passa un garrot autour du cou. D'un brusque fauchage de jambes, il le fit tomber au sol puis serra la mince lanière de nylon. La gouape cessa de gigoter quinze secondes plus tard. L'Exécuteur ne relâcha la tension du garrot que lorsqu'il fut sûr que la mort avait fait son œuvre, traîna le corps une dizaine de mètres plus loin et le dissimula sous un véhicule.

Un nouveau regard circulaire rassura Bolan. Il n'y avait pas un seul quidam à proximité. Transborder son armement individuel du coffre de la Ford dans le minibus ne lui prit que deux minutes. Il plaça le mini-Uzi et l'AutoMag sous le siège-conducteur ainsi que des chargeurs de rechange, recouvrit le tout avec un sac en toile, se dirigea ensuite vers l'aérogare après avoir chaussé ses lunettes polaroid.

A l'intérieur, les policiers grouillaient. La plupart étaient en uniforme mais l'Exécuteur repéra aussi des flics en costards qui feignaient de consulter les panneaux d'affichage ou lisaient des journaux. Pour Bolan, les regards professionnels qu'ils promenaient régulièrement à la ronde ne permettaient pas d'équivoque.

Entrant dans une boutique qui venait d'ouvrir, il fit l'acquisition d'une valise en cuir, ressortit par la seconde entrée de la boutique, tenant son bagage à la main et feignant lui aussi de s'intéresser aux panneaux d'affichage. Pour donner le change, il demanda à une hôtesse d'accueil des renseignements sur le prochain vol pour Atlanta, tourna ensuite en rond comme pour tromper son impatience et acheta un paquet de cigarettes.

Le vol de 8 h 30 en provenance de New York arriva ponctuellement alors qu'il jetait son mégot dans un cendrier. C'était un vol privé, un Jet Lear affrété pour la circonstance et qui avait dû décoller d'un aérodrome secondaire avec un plan de vol spécial.

Les tueurs envoyés par la *Commissione* en débarquèrent rapidement, quatorze hommes tout frais qui devaient assurer un renfort aux lieutenants de Cas-tellano. Frank Vitali ne s'était pas trompé, ils avaient un peu trop la tête de l'emploi : des rouisseurs de mécanique aux faciès arrogants et exagérément brutaux. La détente de leurs flingues devait sûrement leur tenir lieu de cervelle.

Bolan repéra Bertie Mingo qui marchait en tête du peloton, précédé par un poids lourd aux yeux sans cesse en va-et-vient. Il les laissa arriver jusqu'au centre du hall, notant que plusieurs flics les observaient en douce, attendit encore de les voir s'arrêter contre le comptoir d'un bar, puis vint tout naturellement s'accouder à côté de Mingo.

— Tu as fait bon voyage, Bertie ? demanda-t-il à voix contenue.

— On se connaît ? renvoya l'autre sur le même ton.

— C'est moi qui dois te trimballer avec tes hommes.

— Ah !... Je craignais qu'on nous ait laissés tomber. Pourquoi tu t'es pas pointé à la porte de débarquement ?

Bolan jeta à peine un coup d'œil sur le visage affreux de Mingo.

— Y des poulets partout, faut éviter de leur donner trop à réfléchir.

— Ouais, je les ai repérés. C'est quoi, ton blaze ?

— Frankie.

— Frankie comment ?

— Frankie, tout simplement. Tu devrais dire à tes gars qu'il est trop tôt pour picoler. Et y a quelqu'un qui est impatient de vous voir radiner. Je me casse, suis-moi à distance avec tes boy-scouts.

— Merde ! Faut faire gaffe à ce point ?

— Je croyais que tu avais repéré tous ces flics ? railla Frankie-Bolan en s'éloignant.

Sa valise à la main, il fit semblant de flâner devant une rangée de boutiques, jeta un coup d'œil à sa montre et gagna la sortie. Après avoir traversé le parking, il s'assura que la troupe de flingueurs lui avait emboîté le pas, alla déverrouiller la portière latérale du minibus. Il les fit monter dans l'habitacle où ils s'entassèrent bruyamment, prit le volant et démarra aussitôt.

Dès qu'il eut franchi les limites du parking, il lança sans se retourner :

— Bon, ça va, maintenant on est pénards. Mais faut pas croire que ça va être une partie de plaisir. Je suppose qu'on vous a mis au courant ?

Quelqu'un lança dans son dos d'un ton gouailleur :

— Dis donc, Bertie, j'pensais qu'on nous aurait envoyé une Rolls ! Putain de tacot !

— Je t'ai posé une question, Bertie, fit Bolan en fixant durement le chef d'équipe installé à sa droite.

Mingo essayait de distinguer ses yeux à travers les verres polaroid.

— Ouais, ouais. On est au parfum. Tout ce que je demande, c'est qu'on me dise où est la grande pute et on lui fera son affaire, j'te dis pas...

— Tu rigoles.

— Sûrement pas.

— Je crois que t'as pas très bien compris la situation, Bertie.

Bolan nous a déjà coûté la peau de plus de trente pauvres gars et peut-être qu'à l'heure qu'il est, il a encore augmenté son score.

Mingo ricana.

— Mes gars ne sont pas des manches, chacun d'eux est capable de foutre tout un chargeur dans la tronche d'un connard à plus de vingt-cinq mètres.

Bolan haussa les épaules. Ils roulaient à présent sur la voie express.

— J'espère qu'on n'aura pas à vous fournir en calibres.

— T'inquiète, repartit Bertie, on a tout ce qu'il faut bien au chaud.

— Vous avez des permis de port d'armes ?

— Ouais, tout ce qu'il y a de plus en règle.

Un mafioso s'esclaffa, au fond du minibus :

— On a aussi tout ce qu'il faut dans le pantalon ! J'espère qu'on a prévu des pouffes et du champagne pour fêter ça quand on aura coupé les couilles de l'enfoiré !

Frankie-Bolan s'esclaffa lui aussi. Il pouvait sentir derrière lui toute la tension qui animait ces malfrats pleins de morgue et à la cervelle tordue.

Il s'engagea bientôt sur le Highway 595, conduisit en silence pendant quelques minutes tandis que la troupe de tueurs continuait de plaisanter joyeusement dans son dos, engagea ensuite le minibus sur une bretelle routière. Débouchant ensuite sur une route départementale, il maintint la vitesse à une allure raisonnable, cherchant un coin discret pour mettre fin à l'odieuse comédie.

Derrière Mingo, une gouape avait sorti une flasque de whisky et buvait goulûment avec des bruits appréciateurs. Un autre chantait une rengaine obscène et deux de ses copains s'amusaient à faire rouler les barilletts de leurs revolvers.

— Y en a encore pour longtemps ? demanda le chef d'équipe.

— On va bientôt arriver, répliqua Bolan qui examinait le terrain devant lui, autour de la route.

Ils longeaient un grand terrain vague s'étendant à perte de vue et planté çà et là de maisons abandonnées et de hangars rouillés.

Mingo fit un sourire hideux qui découvrit ses dents en or et allongea la cicatrice en croix sur son menton.

— J'avais encore jamais mis les pieds dans c'te putain de capitale.

— On n'est pas encore en ville.

— Je vois bien. Et j'me doute que c'est pas très jouissif, et puis on se caille les meules. C'est toujours comme ça, le temps ici ?

— Non. Il risque même de faire très chaud dans pas très longtemps.

— Ouais, je vois ce que tu veux dire. Dis donc, Stevie et Marcus sont descendus où ? Quand même pas dans ce coin merdique ?

Le ton de Mingo était devenu brusquement méfiant.

— Tu les verras quand ils le jugeront utile, Bertie. On vous a trouvé une bonne planque en attendant.

Bolan braqua le volant pour engager l'Econoline dans un chemin de terre, la fit rouler sur environ cinq cents mètres et l'arrêta doucement à proximité d'une maison basse aux vitres brisées et la façade délabrée. Sautant à terre, il ouvrit la portière latérale, annonça :

— Terminus ! Bougez-vous les fesses, tas de feignants !

Sans s'occuper de Mingo dont le visage ingrat se contractait, il les fit descendre un à un, distribuant des claques dans le dos à certains, les fit se rassembler à côté du véhicule. Mingo, à son tour, avait mis pied à terre.

— Vachement chouette, le quartier ! maugréa le chef d'équipe. C'est dans cette baraque que tu as l'intention de nous foutre ? Ça va pas, la tête !

Bolan fit un pas en arrière pour s'appuyer contre la portière du véhicule, tendit naturellement le bras sous le siège-conducteur et saisit le mini-Uzi qu'il braqua sur le groupe indécis.

Mingo écarquilla les yeux en sursautant.

— Qu'est-ce qu'il y a, Frankie, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ne m'appelle pas Frankie, lui dit l'Exécuteur en retirant ses lunettes polaroid.

— Ah ouais ? Alors comment faut-il te...

Une expression horrifiée convulsa le visage de cauchemar.

— Putain !... Alors on s'est fait posséder, hein ?

— Oui. Jusqu'au bout, c'est ici qu'on se quitte définitivement. Désolé, il n'y a pas de champagne et pas de pouffes.

— Putain ! Attends, Bolan, merde ! Tu vas pas nous canarder comme ça ! On m'ajuste demandé de faire un boulot... Moi aussi j'ai fait le Viêt-nam, c'qu'il y a, c'est qu'on n'est pas du même bord, c'est tout. A part ça, j'ai vraiment rien contre toi !

— Moi non plus je n'ai rien contre toi, Bertie, dit Bolan en appuyant sur la détente du mini-Uzi.

Une giclée infernale de plomb brûlant se déversa sur les crapules ahuries, fauchant tout de suite les premiers rangs. Plusieurs hommes tentèrent de dégainer leurs armes en se tortillant ou en plongeant au sol. Deux d'entre eux réussirent et un coup de feu partit la balle frôlant de son mortel sifflement Bolan qui fit aussitôt dévier son tir crépitant vers les flin-gueurs.

En moins de deux secondes, l'enfer s'était appesanti sur le triste terrain vague. Le sang giclaait de partout il y avait des hurlements de douleur et d'hystérie, des râles, des plaintes syncopées et des corps lancés dans une danse macabre qui paraissait interminable.

La culasse claqua à vide dans le petit P-M que Bolan laissa tomber pour saisir en un éclair le Beretta qui se mit à parachever l'œuvre de mort à une cadence ahurissante.

Un jeune truand était encore en vie. Il s'était laissé tomber à genoux, suppliant, avait lâché son flingue et levé les bras au-dessus de sa tête. L'Exécuteur lui fit signe de se relever, cracha :

— Avance !

Le petit mafioso s'avança, trébuchant sur les cadavres de ses copains.

— Tu veux vivre ? lui dit Bolan.

L'autre hochait vigoureusement la tête, la gorge dans un étau, incapable de prononcer le moindre mot. Le vent balayait l'odeur de la poudre brûlée mais celle de la mort restait affreusement présente. Le silence qui suivait la fusillade avait une densité incroyable.

— Ramasse les ordures.

— Que... que..., réussit à ânonner le malfrat.

— Ramasse tes potes et entasse-les dans la caisse. Tu as une minute.

Les yeux remplis de terreur, le jeune mafioso s'exécuta, commençant par saisir un corps pantelant sous les bras pour le traîner dans l'habitable. Au bout de six chargements, il chancela, s'épongea le front, eut un regard implorant. Mais son regard ne rencontra qu'une

détermination glaciale dans les yeux de l'Exécuteur, s'abaissa un quart de seconde sur le canon du Beretta, et il poursuivit sa tâche macabre. Quand il eut fini de charger le dernier cadavre, il s'adossa contre le minibus, complètement épuisé et la respiration sifflante.

— Tu as quel âge ? lui demanda l'Exécuteur.

— D...dix-neuf...

Un petit muscle tressauta sur la joue de Bolan. Il considéra le visage maigre crispé par l'effroi, les yeux exorbités, les lèvres minces, le teint blême. Il eut un instant de pitié pour ce gosse qui avait mal tourné et qui s'était trouvé au milieu d'une clique d'ordures. Pourtant, s'il avait eu la possibilité d'avoir Bolan dans sa ligne de mire, il ne faisait nul doute que le « gosse » n'aurait pas hésité un instant à appuyer sur la détente de son arme, pour ensuite fêter sa victoire avec les *amici*.

— Change de route, lui dit-il.

— Je... Vous...

— Si je te revois encore, je ne regarderai pas si tu as dix-neuf ans. Casse-toi.

Le petit mafioso lui jeta un regard incrédule, partit à reculons puis se retourna pour détalier d'un coup. Bolan ferma la portière et se servit du sac en toile pour essuyer les traces de sang sur le bas de la carrosserie.

Il trouva à l'arrière du minibus une couverture qu'il déplia et étala sur les cadavres entassés. Le moteur émit un bruit lugubre quand il chatouilla l'accélérateur pour relancer le véhicule sur le chemin de terre.

Le jeune truand qu'il venait d'épargner avait disparu dans un bosquet proche. Il devait courir à perdre haleine, se demandant sans doute s'il n'allait pas entendre à nouveau crépiter le P-M et les balles miauler à ses oreilles.

L'Exécuteur conduisait le regard vide, la nausée aux lèvres. Ce qu'il venait de faire était bien loin de son combat habituel et ressemblait beaucoup plus à une exécution collective. La guerre est sale, définitivement sale. Et, certains matins, Mack Bolan se sentait sale, lui aussi.

CHAPITRE XV

Stevie Lavangetta jeta rageusement son talkie-walkie sur le lit et débita un chapelet d'injures. Un chef d'équipe venait de lui annoncer le plastiquage d'une officine de prêtres sur gages, dans Jefferson Village. Evidemment, ils avaient fait chou blanc en parvenant sur place.

Quelques instants auparavant, c'était Mort Cupidi qui avait été alerté par un indic de la préfecture de police. Des huiles paniquaient à tout-va et vociféraient dans leurs téléphones pour réclamer la protection des flics. Il ne manquait plus que ça !

Ange Castellano avait pourtant bien recommandé d'éviter de semer la merde auprès de ces VDPs qui étayaient les affaires en cours. Tu parles que c'était facile ! Bolan n'en avait que foutre. Mieux que ça, il s'ingéniait à remuer le couteau dans la plaie, cavalcadé comme un dément et semait la dévastation partout. Il faudrait quand même qu'il s'arrête, ce dingue ! Comment pouvait-il mener un tel train sans jamais dormir, ni boire ni manger ? Ce n'était rien qu'un humain, un enfoiré d'humain.

Et pendant ce temps, Stevie et ses amis étaient cloîtrés dans cet hôtel de merde à attendre qu'une équipe ait enfin accroché l'ordure tant haïe, ou qu'il s'en prenne aux objectifs piégés...

Mais le coup le plus dur avait été l'annonce de la mort de Castiglione que le grand fumier avait abattu chez Patrick Reeder. Johnny n'était pourtant pas un manche, il avait à son actif bon nombre d'opérations au cours desquels il avait su prouver son sang-

froid et son efficacité.

Marcus s'était réfugié dans sa piaule et ne trouvait rien de mieux à faire que de rester allongé, tandis que Cupidi avait bloqué une ligne téléphonique pour discuter avec New York.

Il souffla, cracha sur la moquette et saisit son automatique pour en vérifier une nouvelle fois le chargement. A cet instant, deux coups brefs furent frappés à la porte et Bob Ripert, un chef d'équipe de protection, entra. Il affichait une mine atterrée.

— Qu'est-ce qui te retourne la tête, Bob ? fit Lavangetta d'un ton teigneux.

— On a une merde, m'sieur Stevie.

— Ah oui ?

— Le minibus est de retour.

— Et alors ? Les gars sont arrivés ?

— Oui, mais...

Le type avait l'air de plus en plus tourmenté.

— Mais quoi ? Tu vas me dire ce qu'il y a, putain de bon Dieu ?

— Les gars sont bien dans le minibus, ça oui. Tous morts. Et y a une saloperie de médaille sur le tableau de bord.

— Hein ? hurla le tueur en chef. Qu'est-ce que tu me racontes ?

— C'est la vérité, monsieur. C'est d'abord Vince qui a vérifié. Il était dans le hall de l'hôtel quand il l'a vu de loin entrer dans le parking. Trois, quatre minutes après, comme personne ne se pointait, il a été voir ce qui se passait et c'est comme ça qu'il s'est aperçu de la saloperie. Moi aussi, j'ai vu, m'sieur Stevie. J'ai failli dégueuler. Tous ces pauvres gars entassés les uns sur les autres comme des bestiaux, pleins de sang et tout déchiquetés... Comment est-ce qu'on peut faire ça à des hommes ?

Le visage de Lavangetta s'était figé en entendant le rapport du chef d'équipe. Un grognement sourd s'échappa de sa gorge.

— Descends, ordonna-t-il d'une voix grinçante. Descends rejoindre les autres dans le hall et dis-leur qu'ils se déploient sur le parking. Ce salaud est dans le coin, je le veux. Je le veux, t'entends ?

— Oui, m'sieur.

— Tu as mis Marcus au courant ?

— Pas encore. J'avais d'abord...

— Bon, fous le camp.

La porte claqua avec force quand il quitta la chambre pour rejoindre celle de Siegman. Ce dernier était allongé sur son lit, un transceiver radio posé à côté de lui et les mains croisées derrière la tête.

— Ça va, les cogitations ? lui lança-t-il d'un ton aigre.

Siegman ne bougea pas d'un centimètre, se contentant de l'observer d'un regard perçant.

— Tu devrais passer tes nerfs ailleurs, Stevie. Va prendre l'air.

— Mes nerfs ? Mon cul !

Il lui fit rapidement part de ce que Bob Ripert lui avait rapporté, conclut :

— Voilà où ta politique d'attente nous mène, Marcus. Maintenant on a sur les bras un renfort de quatorze macchabées. Ça fait combien avec tous ceux que Bolan a déjà bousillés cette nuit, hein, j'te le demande ?

Siegman se leva lentement, alla se camper devant la fenêtre et contempla le parking.

— On a encore huit types ici, dit-il d'une voix calme. Et cinq équipes de six hommes en ville, dans les bagnoles.

— Vaut mieux être sourd que d'entendre ça ! Tu crois que c'est avec ces effectifs qu'on va réussir à faire la peau à Bolan ?

— Et il y a aussi la main-d'œuvre locale. Tu peux utiliser autant de mecs que tu veux pour les patrouilles mobiles, moi je conserve nos hommes de base.

— Tiens ! Et qu'est-ce que tu veux en faire ?

— Je vais les utiliser pour boucler les zones à risques. C'est beaucoup plus important que de courir après les fesses de Bolan. En attendant, faut pas laisser l'Econoline comme ça. Charge quelqu'un de l'emmener dans un coin tranquille.

Stevie Lavangetta faillit envoyer une réplique cinglante, mais le regard acéré de Siegman l'en dissuada.

— Bon, tu as peut-être raison, après tout. Je...

Le téléphone sonna. Marcus décrocha et se contenta d'écouter sans s'annoncer.

— Marcus Siegman ? fit une voix grave et bien timbrée.

— Qui le demande ?

— Oui, c'est bien toi, Marcus. Je ne me trompe pas. Tu sucés un bonbon ?

— Que voulez-vous ?

— Simplement te demander si tu apprécies mon cadeau.

Un petit tic crispa sporadiquement la joue du tueur new-yorkais qui fit un signe à Lavangetta puis brancha l'amplificateur.

— Vous pourriez préciser ?

Il reçut un rire lugubre dans l'oreille.

— Tu sais bien de quoi je veux parler.

— Peut-être. Tu cherches à te suicider ?

— Tu as de l'humour, Marcus, mais ça ne te servira à rien.

— On peut aussi mourir sans humour.

— Oui, dis-le à Stevie Kansas et aux bras cassés qui te restent Ecoute-moi bien, maintenant Je vais vous éliminer tous, les uns après les autres, comme j'ai liquidé Cortiglione, Joe Raspoutine, Emie le Bègue et les autres.

— Tu n'y arriveras pas, assura Siegman dont les dents crissèrent.

— Qu'est-ce que tu paries ? En ce moment je te vois, je pourrais te tirer comme je veux. C'est facile.

Instinctivement, le pourri se déplaça pour éviter la proximité de la fenêtre, son regard s'était aiguisé. Plaquant une main sur le combiné, il souffla à Lavangetta :

— Fais cerner le quartier ! Appelle toutes les équipes et fais-les rappliquer en vitesse, il est tout près !

Puis il ôta sa main :

— Alors comme ça, tu me vois ?

— Affirmatif. Tu essaies de te planquer mais tu es toujours visible.

— Qu'est-ce que tu attends ?

— Le moment n'est pas encore venu.

— C'est gentil de ta part. Si on se rencontrait ? On pourrait discuter tranquillement au lieu de s'insulter. Il n'y a que les crétins qui n'arrivent pas à s'entendre.

Un nouveau rire retentit dans l'appareil.

— Peut-être qu'on se rencontrera en enfer, Marcus. Mais même là je doute qu'on puisse s'entendre.

Siegman renvoya un rire grinçant.

— Au fait, c'est vrai que tu as envoyé Sal chez les poulets ?

— Tout ce qu'il y a de vrai. Il leur a sûrement craché tout le morceau. Il est même probable que tu es sur écoute en ce moment.

— Je n'ai rien à me reprocher. Tu marches avec eux ?

— Pas question. Ça m'amuse seulement de te foutre dans l'embarras.

— T'es vraiment un beau fumier.

— Ouais. Encore plus que tu le crois, débita l'appareil juste avant un clic de coupure.

Siegman se raidit considéra le combiné avec un œil d'oiseau de proie avant de le reposer doucement Lavangetta reposa lui aussi le transeiver radio dans lequel il avait donné des ordres.

Le tueur israélien eut un ricanement de hyène.

— Ce mec a quand même de la classe !

— Tu appelles ça de la classe ? Moi je dis que c'est un dingue. Ce qu'il vient de faire ne correspond à rien, sinon à une bravade à la con. D'où pouvait-il appeler ?

— De sûrement pas loin d'ici, mais sois certain qu'on ne le trouvera pas. Tu peux rappeler les hommes, Stevie, il est temps de fortifier les points sensibles. Dis à Frank Vitali qu'il se ramène, on va mettre ça tout de suite au point.

De nouveau, le téléphone sonna et Lavangetta fixa l'appareil d'un regard mauvais.

— J'écoute, fit Siegman.

— C'est moi, annonça la voix pointue de Cupidi. Je viens d'avoir un appel relayé par Billy. Un mec de Georgetown a...

— Attends ! Ne dis rien, monte me voir tout de suite.

Trente secondes plus tard, le gros *consigliere* arriva en soufflant comme un bœuf.

— Fais gaffe à ce que tu racontes dans le téléphone, Mort, les fédéraux ont de grandes oreilles. Même avec les lignes intérieures on n'est sûr de rien. Bon, vas-y, tu me parlais d'un mec qui a passé un

coup de tube.

— C'est un flic du commissariat de Georgetown qui marche avec Billy Krack. D'après ce qu'il dit, un connard de lieutenant vient de partir en voiture avec des mandats d'amener en poche pour un ramassage chez les VIPs. Le premier visé serait Abie Kleeman, les autres sont du même calibre.

— Qui est-ce ?

— Un congressiste, et aussi un associé de Benjamin Hoffman. Il connaît beaucoup de choses qui ne devraient jamais être prononcées.

Siegman demeura deux secondes silencieux.

— O.K., on va faire ce qu'il faut. Ce poulet a donné le signallement de la bagnole ?

— Une Ford banalisée avec un gyrophare sur le toit. Il y aura aussi un véhicule de patrouille en accompagnement Abie Kleeman habite dans Nebraska Avenue, tout près de Rock Creek Park, au 514.

— Ça va être à toi d'agir, Stevie, faut empêcher ça. Les hommes peuvent arriver là-bas avant la bleusaille.

.

— Qu'est-ce que tu envisages ? de liquider ce flic ?

— On essaye d'abord de le prendre de vitesse en planquant les huiles et on avisera plus tard. Si c'est pas possible, on raye le poulet, et au cas où il serait arrivé avant nos gars il faudra dessouder tout le monde. On peut pas faire de détail.

Un rire silencieux secoua Lavangetta. L'œil dans le vague, il paraissait remuer une idée particulièrement excitante.

— Qu'est-ce que t'attends pour balancer les ordres ?

— Je vais y aller moi-même, Marcus. J'emmène deux *soldati* et j'appelle une bagnole en renfort.

Mack Bolan abaissa ses jumelles de poche et rangea le radiotéléphone. Il était au volant d'une nouvelle voiture, une Buick à la carrosserie marron. Il l'avait louée dans une agence Budget peu avant de conduire la cargaison macabre sur le parking du Hilton et y avait transporté son équipement dans la valise achetée à l'aéroport.

Sa voiture était en stationnement le long d'un trottoir, à un peu plus de trois cents mètres de l'hôtel, il eut un froid sourire en revoyant mentalement le visage subitement contracté de Siegman quand il lui avait annoncé qu'il était à portée de vue.

L'Exécuteur s'était donné un peu de temps pour observer les réactions des mafiosi après la découverte de la cargaison macabre. Quelques instants avant qu'il coupe la communication, il avait assisté à la sortie précipitée d'une demi-douzaine de soldats qui s'étaient déployés au-delà du parking, bientôt rejoints par plusieurs autres. Ensuite, un contre-ordre avait sans doute été donné par radio et il les avait vus refluer.

A présent, deux mouvements quasi simultanés intervenaient sur le parking de l'hôtel. Tandis que le minibus s'ébranlait pour rejoindre la sortie, quatre hommes prenaient place dans une grosse Pontiac noire qui démarrait sur les chapeaux de roues.

La 16^e Rue le long de laquelle Bolan était garé s'alignait dans l'axe du parking. Aussi put-il suivre tout à loisir la progression de la Pontiac arrivant dans sa direction. Dans l'optique de ses jumelles, un visage connu lui apparut à côté de celui du chauffeur : Ste-fano Kansas Lavangetta, et il se demanda quel motif important pouvait inciter l'un des lieutenants des cannibales à quitter leur Q.G.

Prise dans le flot des autres véhicules, la Pontiac passa à moins de cinq mètres de l'Exécuteur qui examina les trognes tendues des quatre *amici* aux regards braqués droit devant eux. A n'en point douter, c'était un contrat qui se préparait. Bolan avait souvent eu l'occasion de voir cette expression bestiale sur les visages des mafiosi. Et cela pouvait être intéressant à examiner de près.

Il décolla la Buick du trottoir, profita d'un feu qui passait au rouge pour effectuer un rapide demi-tour et se lancer dans le sillage de la Pontiac. Celle-ci était équipée d'une courte antenne radio HF. Bolan ouvrit le vide-poches du tableau de bord pour allumer un scanner multifréquence, estimant qu'il avait une chance de capter une conversation de la mafia. Mais il n'intercepta que des appels de routine provenant d'ambulances ou de voitures de patrouille. Les *amici* étaient prudents. Un peu plus tard, pourtant, alors qu'il franchissait Rhode Island Avenue, un échange radio clair et net se fit entendre sur une fréquence policière :

— Georgetown Sept pour central de coordination !

— Central, je vous écoute.

— Ici Springman. Je suis dans le périmètre de Rock Creek Park. Un véhicule Dodge de couleur bleue derrière nous depuis quatre minutes. Avez-vous une unité identique dans ce secteur ?

— Négatif, la Sept. Pas de Dodge bleue.

— Vous êtes certain ?

— Affirmatif.

— Je suis en mission de mode Alpha. Elargissez l'information.

— O.K., je relaie la demande d'information mais voyez du côté de chez vous.

Ce fut tout. Bolan laissa le scanner branché et surveilla la Pontiac qui se faufilait rapidement entre les files de véhicules.

Le mode « Alpha », dans le jargon des policiers, signifiait qu'une arrestation de suspect était en train de s'opérer. Ainsi, David Springman avait reçu le feu vert pour un coup de filet Une excellente chose que des policiers intègres puissent faire leur métier. Ce qui inquiétait pourtant l'Exécuteur, c'était la localisation de « Georgetown Sept » : Rock Creek Park.

La Pontiac emmenant Langetta et ses trois tueurs s'y dirigeait tout droit.

S'il ne se trompait pas dans ses déductions, « le flic intègre » de Georgetown allait se retrouver avec un gros problème sur les bras.

CHAPITRE XVI

Sans être vraiment inquiet, David Springman se posait de sérieuses questions au sujet de la grosse Dodge qu'il avait vue apparaître dans son sillage au croisement de Connecticut Avenue. Derrière eux, la voiture d'assistance noire et blanche les serrait à moins de vingt mètres.

L'homme d'une quarantaine d'années assis sur la banquette arrière et qui affectait une raideur arrogante s'appelait Abie Kleeman. Un peu plus tôt, le lieutenant lui avait montré le mandat d'amener rédigé à son nom, lui avait déclaré ses droits constitutionnels, puis l'avait fait monter dans son véhicule. Il ne portait pas de menottes aux poignets, mais les portières arrière étaient verrouillées électriquement depuis le poste de conduite.

Springman demanda à son chauffeur :

— Est-ce que vous voyez toujours la Dodge, Jack ?

— Non, ça fait près d'une minute qu'elle n'apparaît plus dans le rétroviseur.

Il saisit le micro de la radio et appela la voiture d'assistance, posa la même question à ses deux occupants, des policiers en uniforme. La réponse fut négative.

Derrière lui, Kleeman s'agita soudain et dit d'une voix mal assurée :

— Vous devriez alerter vos chefs, lieutenant, tout ceci n'est pas

normal.

— Qu'est-ce qui n'est pas normal ?

— Je parle de cette voiture qui nous a suivis.

— Sauriez-vous quelque chose à ce sujet ? ironisa Springman.

— Pour qui me prenez-vous ? Je sais par contre que vous devez assurer ma sécurité. Cette arrestation est arbitraire, je bénéficie de l'immunité parlementaire et vous êtes tenu de respecter cet état de fait. Je vous garantis que vous entendrez parler de...

— Fermez-la ! Avec le respect que je vous dois.

Kleeman faillit s'étrangler. Il se tut d'un coup, le visage congestionné, et reprit sa position de sphinx.

Ils roulaient dans Nebraska Avenue et le chauffeur s'apprêtait à virer dans une rue à angle droit quand la masse de la Dodge en jaillit brusquement, freinant et dérapant sur la chaussée. Des portières s'ouvrirent à la volée avant même l'immobilisation du véhicule et cinq hommes en jaillirent, pistolets aux poings, commençant déjà à tirer sur la Ford.

— Foncez ! hurla Springman à son chauffeur.

Ce dernier écrasa l'accélérateur pour tenter de franchir l'embuscade, mais la voiture fit une brutale embardée lorsqu'un pneu éclata, touché par un projectile. Une grêle de plomb s'écrasa contre la carrosserie alors que Springman sortait son arme tout en criant dans le micro :

— Alerte à Central ! Springman sur Nebraska 18.

Attaque à main armée à hauteur du secteur 3 ! Envoyez renforts immédiats !

Il n'eut pas le temps d'ajouter autre chose. La Ford heurta le trottoir et bascula sur le côté pour retomber l'instant d'après sur le toit. Tandis que la voiture d'assistance freinait derrière dans un hurlement de pneus, il sentit une vive douleur dans son bras gauche, une autre dans l'épaule droite et comprit qu'il avait été touché à deux reprises. La tête à l'envers et bourdonnante, il vit à quelques centimètres de lui le front de son chauffeur rougi de sang et orné d'un trou par où s'échappait un peu de cervelle. Il entendit encore des coups de feu tirés à faible distance, provenant des deux policiers d'escorte, puis sombra dans l'inconscience.

Pas un instant depuis le début de la filature Bolan n'avait pu capter un appel radio des mafiosi déployés en ville. Et pourtant, ils ne

devaient pas manquer d'échanger périodiquement des informations, de transmettre des rapports. Parfois son scanner lui retransmettait pendant plusieurs secondes des bourdonnements syncopés provenant d'une fréquence particulière. Sans doute les *amici* étaient-ils équipés de matériel permettant des émissions codées électroniquement, mais, en l'occurrence, l'Exécuteur n'était pas équipé pour un décodage simultané.

Le gros char de guerre bardé de matériel technique qu'il utilisait parfois pour ses blitz stationnait en ce moment en Virginie de l'Ouest dans l'attente d'une révision générale. Et puis, l'engin tactique déguisé en mobil-home était beaucoup trop lourd et trop voyant pour participer à une opération en pleine ville.

Bien qu'étant dans l'impossibilité d'épier l'ennemi à travers ses communications radio, il était convaincu qu'une action imminente allait se produire. Son instinct de guerrier hurlait si fort dans sa tête qu'il avait la sensation physique d'un étau se resserrant implacablement.

Devant lui, la Pontiac noire emmenait Lavangetta et ses *soldati*. Elle roulait de plus en plus vite, dépassant régulièrement d'autres véhicules en roulant au milieu de la chaussée. Il la vit griller un feu rouge et se retrouva bloqué derrière trois voitures qui avaient freiné sèchement avant le carrefour. Le temps que le feu passe au vert et que Bolan dépasse les véhicules qui le gênaient, la Pontiac fut hors de vue.

Il jura intérieurement, écrasa l'accélérateur pour faire bondir la Buick et la poussa jusqu'au croisement où il avait perdu son gibier de vue. Mais arrivé à ce niveau il n'en découvrit nulle trace, pas plus que dans les deux rues coupant son axe à angle droit. Lavangetta et ses tueurs avaient changé au moins deux fois de direction, c'était sûr, mais ils ne pouvaient être loin.

Bolan fila vers l'ouest en se laissant guider par son instinct. Il était rempli d'inquiétude au sujet d'un jeune officier de police un peu trop confiant dans la loyauté de ses collaborateurs. Si ce que l'Exécuteur soupçonnait se vérifiait il y avait forcément une fuite au niveau du commissariat de Georgetown. La corruption était partout, lui avait dit Harold Brognola au cours de la nuit écoulée. Une évidence écoeurante mais qu'il fallait admettre une fois encore.

Ce fut en parvenant à la hauteur de l'université que son scanner lui retransmit l'appel de détresse du policier :

— « Alerte à Central ! Springman sur Nebraska 18. Attaque à main armée à hauteur du secteur 3 ! Envoyez renforts immédiats ! »

Ses craintes étaient fondées, hélas. Mais, à présent, il savait où

retrouver les prédateurs de la mafia. Rétrogradant, Bolan lança la Buick dans une rue coupant l'axe nord-sud, la franchit au maximum des possibilités de son véhicule et déboucha dans Nebraska Avenue en effectuant un dérapage contrôlé. Et il découvrit tout de suite la scène.

Le contact entre les véhicules des mobsters et ceux des flics avait eu lieu quatre cents mètres plus loin sur la large avenue. Quelques voitures civiles s'étaient arrêtées en amont et en aval de l'engagement, certains chauffeurs effectuant de rapides marches arrière pour s'éloigner de la zone du conflit. Quelques passants couraient pour se mettre à l'abri. Malgré l'éloignement, il était visible que les policiers se trouvaient en très fâcheuse position.

C'était une embuscade réalisée dans le plus pure style de la mafia des années trente, avec un culot et une maîtrise technique remarquables. La reconstitution de l'attaque était aisée à faire : un véhicule – l'imposante Dodge bleue – roulant dans une rue parallèle avait dépassé les deux voitures de police pour ensuite revenir dans l'axe inverse, afin de couper la route aux policiers. Simultanément, la Pontiac de Lavangetta était survenue par l'arrière, interdisant la retraite.

Des coups de feu claquaient régulièrement et des silhouettes se mouvaient par à-coups, pointant des armes.

Ramassant le petit P-M mini-Uzi posé à ses pieds, Bolan le plaça en travers de ses cuisses puis accéléra au maximum. Son énorme AutoMag était déjà en place dans un étui fixé à sa ceinture.

A moins de deux cents mètres de l'embuscade, il dut donner un coup de volant pour éviter une petite voiture de sport dont le conducteur affolé essayait de se soustraire à la mitraille tonnante et sifflante. Il fut obligé de rouler à tombeau ouvert sur un trottoir afin de contourner les véhicules arrêtés, fit retomber ses roues sur la chaussée.

Poursuivant sa course folle, il dépassa la Pontiac noire sur laquelle il lâcha une rafale avec le mini-Uzi et provoqua volontairement une embardée de son véhicule pour dérégler un tir de riposte. Tout de suite après, il écrasa brutalement la pédale de frein. Sa voiture dérapa sur une dizaine de mètres en plein travers de l'avenue, s'arrêta dans un spasme grinçant.

Bolan était déjà à terre. Il expédia sur les flin-gueurs de la Dodge une rafale qui coucha trois d'entre eux sur la chaussée, pantins ensanglantés agités de secousses nerveuses. Deux autres tiraillaient à jet continu, planqués derrière leur véhicule. L'Exécuteur visa une tête *d'amici* brièvement apparue, la fit disparaître de quelques balles

Parabellum et se débarrassa de son comparse en tirant trois autres ogives blindées à travers la carrosserie.

La fulgurante diversion qu'il avait provoquée en mitraillant les occupants de la Pontiac, dès son entrée en scène, lui avait permis un répit de trois ou quatre secondes sur ses arrières. Deux d'entre eux avaient spontanément plongé leur nez contre le plancher du véhicule, les deux autres s'étaient allongés sur l'asphalte.

Près de la voiture d'assistance, un policier en uniforme gisait dans une flaque de sang. Son collègue était agenouillé derrière le coffre du véhicule et tirait sur la Pontiac avec un fusil à pompe. Il avait compris très vite l'intervention de ce nouvel allié et tentait de tenir la position sur le front arrière.

— Couchez-vous ! lui cria Bolan.

Il lâcha sur les tueurs embusqués ce qui lui restait dans le mini-Uzi et eut la satisfaction d'apercevoir un corps massif qui se redressait en poussant des cris de goret, le torse criblé d'impacts. Mais le chargeur était vide. Alors le fantastique AutoMag entra en action, succédant au crachotement syncopé du P-M par de monstrueux aboiements. La tête d'un tueur explosa littéralement, répandant sa cervelle autour de lui.

Un court instant, l'Exécuteur entrevit Stefano Lavangetta qui se précipitait au volant de la Pontiac pendant que le dernier de ses hommes n'en finissait pas de tirer des charges de chevrotines à l'aide d'un fusil de chasse à canon scié.

Bolan ressentit une brûlure sur sa hanche gauche, aligna le flingue obstiné et pressa la détente du gros automatique argenté. La balle de .44 magnum cueillit le type à la mâchoire, lui disloqua la boîte crânienne et le projeta à la renverse.

Trois autres énormes pastilles blindées atteignirent l'arrière de la Pontiac en fuite, l'une d'elles fit éclater la vitre arrière, mais Stefano Lavangetta n'était pas visible. L'Exécuteur cessa de tirer. Il retrouverait sûrement Stevie Kansas plus tard.

Malgré sa densité, l'affrontement avait été d'une durée très courte, quasiment impossible à déterminer, mais Bolan s'aperçut qu'une des roues avant de la Ford couchée sur le toit tournait encore lentement en couinant. Une main toujours accrochée à son volant, le chauffeur était mort, le crâne ouvert. Contre lui, David Springman gisait inconscient dans une position contorsionnée, et un troisième homme en costume de ville sombre essayait vainement de se dégager de l'arrière. Une portière à l'avant était à moitié arrachée et se dressait comme un aileron.

Saisissant le policier sous les aisselles, Bolan le tira avec précaution hors de l'habitacle, l'étendit sur la chaussée. Il ouvrit les yeux et le regarda d'un œil trouble. Le policier battit des paupières, inspira profondément et grimaça de douleur.

— C'est bien vous ? bredouilla-t-il.

Bolan lui sourit.

— Vous ne m'avez jamais vu qu'un instant et c'était dans l'ombre, lieutenant.

— Je suis... physionomiste... Comment sont mes blessures ?

L'Exécuteur les examina hâtivement. Elles saignaient très peu.

— Pas très graves, vous n'en mourrez pas. Qui est ce type au fond de la voiture ?

Springman essaya un petit rire qui lui arracha un gémissement.

— Pas très graves, hein ? J'ai au moins deux balles dans les poumons, je ne peux même plus respirer.

— Dans le bras gauche et l'épaule droite, c'est tout. Qui est ce type ?

— Ah oui... Kleeman. Abie Kleeman. J'avais commencé à suivre vos conseils, Bolan, mais je me suis fait avoir comme un bleu. Il a sûrement des choses à raconter. Et moi, j'en ai déjà appris de sérieuses en épluchant des papiers ramassés chez Reeder. Vous aviez raison, ça va loin, très loin... Et ça pue salement.

L'agent rescapé venait dans leur direction, son riot-gun pendant au bout de son bras. Son cuir chevelu était légèrement entamé par une balle qui l'avait frôlé de trop près, mais il n'avait pas d'autres blessures. Il observa Bolan d'un œil incisif, hocha légèrement la tête et dit :

— Vous êtes arrivé à temps.

A son regard, l'Exécuteur sut que le flic avait compris qui il était.

— Un sacré travail, hein ! Vous tirez comme on le dit.

— Sergent ! intervint Springman.

— Oui, lieutenant ?

— Remontez dans votre voiture et attendez. Vous escorterez ensuite Cari Denver pour le dégager d'ici, c'est un fédéral.

— Un fédéral, hein ? grimaça l'agent.

— Faites ce que je vous demande.

— Entendu, lieutenant, comptez sur moi.

Springman attendit que le sergent se soit éloigné, commenta :

— Ce sergent est un type bien. Dites... Kleeman est toujours là ?

— Oui, dans votre panier à salade et a priori pas trop amoché.

Des sirènes se firent entendre quelque part, venant de l'est et relativement proches. Dans une crispation douloureuse, le lieutenant reprit :

— Bon, je suis sur la touche. Et pour l'instant, tout est mal parti. Vous entendez ces sirènes, Bolan ?

Bolan hocha la tête.

— Faut pas que vous vous fassiez prendre...

Le regard du policier se voila. Il était au bord d'un nouvel évanouissement mais il fit un effort pour garder sa lucidité :

— J'ai compris beaucoup de choses depuis... que vous m'avez appelé.

Il leva son bras valide, crispa sa main sur celle de Bolan.

— Foutez ces ordures en l'air... Ils sont en train de réussir leur gros coup. Ici, tout se passe dans cette société, la...

Sa respiration se faisait courte et de grosses gouttes de transpiration perlaient à son front.

— La Bénéficiai Col...

— Bénéficiai Columbia ?

L'écho des sirènes de police se fit plus puissant.

— Oui. Ils ont tout manigancé à partir... de là. Trouvez... Hoffman. Trouvez-le et vous aurez gagné. Ne l'épargnez pas, c'est lui le pivot de tout... Il est à la Columbia...

— O.K. On se reverra peut-être une prochaine fois.

— J'espère qu'il n'y... aura pas de prochaine fois comme celle-ci... Faites parler son secrétaire, il est au courant.

— Le secrétaire de Hoffman ?

— Affirmatif. Il s'appelle Stanley Herrel. Bon Dieu, ça tourne... Vous m'entendez toujours ?

— Oui. Je vais partir.

— Attendez. Justice Deux...

— Quoi, Justice Deux ?

— Je l'ai appelé, il n'a pas voulu me répondre.

— Il m'a parlé de vous, David.

— O.K... Compris. Dans cette saloperie d'histoire, rien n'est franc du collier, n'est-ce pas ?

A moins de cinq cents mètres, une voiture blanche et noire surgit d'une rue perpendiculaire, gyrophare flashant et sirène en pleine action. Une seconde apparut presque aussitôt derrière.

— Non, rien, acquiesça l'Exécuteur.

— Tout se passe par la bande.

— Je ne vais pas les attaquer par la bande, grogna Bolan. Merci, David.

Il se redressa, se dirigea vers son véhicule qu'il mit en route dans le sens opposé à celui des voitures hurlantes. Immédiatement, la voiture d'assistance policière démarra pour le doubler et lui fit un passage à travers les véhicules qui bloquaient l'avenue un peu plus loin.

Le sergent l'escorta sur plus d'un kilomètre, puis l'Exécuteur donna un petit coup de klaxon et lui adressa un signe amical de la main. Le geste fut perçu et compris. Ensuite, les deux véhicules se séparèrent.

Il arrivait parfois à Bolan de faire de pareilles rencontres, ce n'était pas exceptionnel. Tous les flics n'étaient pas corrompus. Il en existait aussi qui détournaient la tête pour ne pas voir l'Exécuteur, et leur initiative n'était pas motivée par la crainte mais par une sympathie spontanée qu'ils éprouvaient à l'égard du criminel le plus recherché du pays.

D'autres, comme David Springman, estimaient subitement que l'Exécuteur était inévitable à la société pour combattre l'ignominie des mafieux, alors que toute leur carrière avait jusque-là été basée sur l'absolu respect de la loi pour tous et en toutes choses.

Mack Bolan n'utilisait jamais cet avantage qu'il considérait comme une grâce infinie que lui faisait la vraie société des hommes – pas celle, cruelle et puante, des cannibales de *Cosa Nostra* – en regard des actes qu'il commettait.

Jamais il n'avait levé son arme contre un flic, même lorsqu'il avait été directement menacé. C'était de beaucoup grâce à cela qu'il devait la considération que certains d'entre eux lui témoignaient.

Le sergent sous les ordres de Springman était de ceux-là. Il l'avait reconnu, ou du moins était-il convaincu qu'il s'agissait bien de l'Exécuteur. Mais il avait accepté de l'aider à sortir d'une situation critique. Un flic anonyme qui faisait son boulot mais qui n'en était pas moins un homme clairvoyant et compréhensif.

Bolan sentit la fatigue l'assommer. Il avait largement dépassé ses propres limites. Il devait dormir une heure ou deux, désinfecter sa blessure à la hanche, bien qu'elle ne fût pas très grave, et manger un morceau avant de finir sa mission.

CHAPITRE XVII

Bolan se réveilla à 10 h 30 du matin, mit une demi-seconde à réaliser qu'il se trouvait dans sa planque numéro 2, dans Bladensburg, quelques kilomètres à l'est de Washington. Un trois pièces modeste inclu dans un ensemble immobilier résidentiel.

Il prit une douche et changea le pansement antiseptique qu'il avait appliqué sur sa hanche en arrivant. Une blessure en béton occasionnée par une chevrotine, cela le gênait mais c'était supportable.

Après avoir expédié rapidement un petit déjeuner, il modifia l'aspect de son visage en se collant une moustache postiche et des favoris. Il coiffa ses cheveux en arrière, les fixa avec une laque, se mit ensuite des lentilles neutres colorées sur les yeux et apporta une touche finale en plaçant sur ses joues deux morceaux de plastique léger qui lui firent saillir légèrement les pommettes.

Il s'habilla d'un costume de ville sombre en fil-à-fil, enfila par-dessus un trench-coat de couleur mastic. Ainsi accoutré, et moyennant une attitude de circonstance, il pouvait aussi bien passer pour un flic ou un mafioso.

Ensuite il plaça le mini-Uzi et l'AutoMag dans un attaché-case en compagnie de chargeurs supplémentaires, puis descendit pour s'installer au volant de la Buick.

Son objectif était la Bénéficiai Columbia, dans le quartier du Watergate.

L'une des qualités de Bolan était cette faculté presque magique d'apparaître aux yeux de ceux qui le rencontraient comme le personnage qu'il désirait leur faire voir. Pour cela, il travaillait beaucoup plus à marquer les esprits que les sens de perception.

La pluie avait repris, une pluie fine et poisseuse d'automne. Le quartier du Watergate était comme à l'accoutumée parcouru par de nombreux passants, la circulation automobile se montrait dense. Bolan fit un premier passage devant l'immeuble de la Bénéficiai Columbia, une façade en pierre de taille à l'aspect terni par le temps, truffée de fenêtres qui ne s'ouvraient pratiquement jamais à cause de la climatisation.

Il régnait dans cette zone une atmosphère tendue. Les forces de police étaient présentes. Des voitures de patrouille ou des véhicules banalisés stationnaient çà et là. Des agents en uniforme et en civil déambulaient sur les trottoirs, d'autres s'affichaient carrément, debout sur les trottoirs et observant les passants.

Les mafiosi avaient demandé une protection officielle.

Parmi ceux qui apparaissaient comme d'honnêtes flics, il se trouvait sûrement des flingueurs de *Cosa Nostra*, à n'en pas douter. Mais il y avait aussi une présence invisible et c'était surtout celle-là qui inquiétait Bolan. Dans le grouillamini de véhicules et de passants auquel était habitué le quartier du Watergate, il était pratiquement impossible de repérer les pions adverses qui se fondaient dans le décor.

Bolan connaissait la technique utilisée pour l'avoir lui-même employée au Viêt-nam. Cela consistait à faire intervenir deux lignes d'intervention, l'une évidente, l'autre soigneusement dissimulée et sur laquelle tombait l'ennemi en voulant éviter le danger visible.

Après un second passage au volant de la Buick, il en fut absolument certain, il s'agissait bien d'une chausse-trappe manigancée par des professionnels de la guerre d'embuscade. Était-ce Stefano Lavangetta ou Marcus Siegman qui avait eu cette idée machiavélique ? Peu importait, en fait Le principal était de le savoir.

«Est-ce bien dans ce chaudron du diable que tu veux pénétrer, Mack ?» n'aurait pas manqué de lui demander Jack Grimaldi, le pilote et ami de l'Exécuteur.

Il ne pouvait en être autrement. Il le fallait pour avoir une chance de détruire la machine infernale lancée par les *amici*. C'était là, au cœur de ce quartier déjà réputé pour un scandale retentissant qu'il devait pénétrer.

La mafia devait s'interroger sur le fait que l'Exécuteur ne s'était plus manifesté depuis son intervention dans Nebraska Avenue. Certains pensaient peut-être qu'il avait abandonné la partie et commençaient à respirer plus librement. Mais d'autres, plus méfiants et plus intelligents, s'attendaient vraisemblablement à un nouveau coup porté sur une cible de grande envergure. Le dispositif mis en place dans ce secteur en était la confirmation.

Les cannibales attendaient l'Exécuteur, c'était une évidence. Et Mack Bolan ne voulait surtout pas les décevoir.

Harold Brognola était en rendez-vous avec deux de ses collaborateurs quand il reçut un appel téléphonique de Frank Vitali. Il s'excusa et se rendit dans un bureau vide où il prit la communication.

— Je ne peux pas rester longtemps en ligne, Scrat-cher, annonça-t-il tout de go.

— Moi non plus. J'ai essayé de te contacter plus tôt, mais je n'ai pas pu m'isoler. As-tu des nouvelles de qui tu sais ?

— Pas la moindre depuis cette nuit

— Merde. J'ai tenté de le joindre, mais il a dû débrancher son baladeur. S'il t'appelle, dis-lui que les *amici* ont balancé la plupart de leurs effectifs à la Bénéficiai Columbia. C'est un piège dans les règles de l'art, il n'a aucune chance de s'en sortir.

— Pourquoi crois-tu qu'il va se rendre là-bas ?

— La logique. Tu le connais mieux que moi, tu sais comment il opère. Sa piste va le conduire tout droit dans le traquenard et c'est ce que pense l'ami Marcus.

Un silence s'installa sur la ligne.

— Tu es toujours là ? fit la taupe fédérale.

— Bien sûr. Je réfléchissais.

— Il y a un autre problème ?

Brognola lâcha un soupir catastrophé.

— Il y a là-bas un autre de nos agents sous couverture. Si Striker déclenche les hostilités, et ça ne manquera pas, tout le plan est foutu. Ce sera un immense bordel.

— Quel autre agent, Hal ? Tu aurais peut-être pu me parler de ça, je suis un peu concerné, non ?

— C'est seulement ce matin que j'ai été mis au courant.

— Tu veux dire qu'on t'avait caché l'information ?

— On a simplement omis de m'en parler, ce sont les responsables de la cellule de crise qui ont pris l'initiative. Ça remonte à un peu plus de trois semaines. Vu le nombre de personnes qui travaillent sur cette opération, je ne peux pas en contrôler tous les détails.

— Quel détail ! Je connais cet agent ?

— Oui.

— Et tu ne peux pas me dire son nom...

— Exact Comprends-moi, nous devons fonctionner avec une extrême prudence et en cloisonnant tout le système. Nous marchons tous sur un terrain miné, Scratcher. Même moi qui suis pour l'instant dans un bureau, je peux en prendre plein la gueule à n'importe quel moment La moindre chose qui pourrait m'arriver serait d'être destitué de mon poste, et on peut aussi m'envoyer en taule en m'accusant d'utiliser des moyens illégaux dans le cadre d'une enquête sur une affaire aussi grave. Tu sais bien qu'ils ont tout noyauté...

— Je vois, répliqua sèchement Vitali.

— Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit Ce qui peut m'arriver n'est rien en regard de ce qui se passera si Striker met le feu aux poudres.

— Moi je ne crois pas que ce soit un mal. Je ne crois pas tellement non plus à une méthode en douceur pour niveler le danger. Si l'immense combine explose, les gros fumiers ne pourront plus se permettre les pressions qu'ils envisagent au sommet Le malheur, c'est que Striker va sans doute y laisser sa peau. Cette fois, ils ont mis le paquet Hal.

— Je m'en doute.

— Bon, je dois retourner auprès de mes potes. Je fais partie de l'équipe de reconnaissance.

— De quoi ?

— Tu m'as bien entendu. Je suis un des rares *amici* à avoir vu Striker en face, ils veulent que je sois là pour l'identifier s'il se pointe.

— Tu ne veux pas dire que tu es déjà sur place ?

— Si.

— Doux Jésus ! Il ne manquait plus que ça.

— Comme tu l'as dit, nous marchons tous dans la merde explosive.

- Essaie de rester les pieds au sec.
- Je fais tout pour ça. *Ciao*.
- *Ciao*, renvoya Brognola d'un ton lugubre.

Et il raccrocha en poussant un nouveau soupir de découragement C'était vraiment la guigne. Il y avait beaucoup trop de gens qui propageaient le cancer à Washington, voilà tout. Trop de salopards, de profiteurs et de citoyens haut placés qui marchaient avec la *Cosa Nostra*, à leur corps défendant ou par consentement intéressé.

Et pendant ce temps, un homme seul se préparait à une opération suicide dirigée en plein dans une embuscade tendue par les charognards du Crime Organisé. Un homme dont le seul tort était de vouloir défendre son pays pour que les honnêtes gens aient une chance de vivre un peu mieux. Peut-être Bolan allait-il mourir à Washington, ou peut-être renoncerait-il au dernier moment ayant flairé le danger. Allait-il seulement comprendre que la seule probabilité qu'il avait de rester en vie consistait en un repli immédiat du champ de bataille ?

CHAPITRE XVIII

Bolan ne voyait évidemment pas du tout l'action qu'il allait entamer comme une opération suicide. Il savait qu'il allait risquer très gros et qu'il lui faudrait agir rapidement en utilisant tous ses atouts de combattant de la jungle. Il lui faudrait aussi du nerf et des tripes, mais il n'en manquait pas.

Il gara sa voiture à bonne distance de l'immeuble de la Bénéficiai Columbia, marcha rapidement jusqu'à une voiture de police en stationnement à proximité de l'entrée de l'immeuble. Sans une hésitation il en ouvrit la portière avant et se laissa tomber à côté du chauffeur.

Le lype, un jeune flic en civil, lui jeta un regard surpris et méfiant Bolan lui montra sa plaque du FBI, la rangea aussitôt puis annonça :

— J'ai repéré le suspect mais il va falloir faire vite. Je suis Cari Denver du département 127.

— Vous... Vous avez repéré le...

— Ecoutez, mon vieux, le temps presse et je crains que ce type fasse des dégâts avant que nous puissions intervenir. Où est votre coéquipier ?

— Il a été appelé dans la voiture-leader.

— Bon, alors passez l'information à leader. Mack Bolan s'est introduit dans un des bâtiments du Kennedy Center, le C-5.

Le policier tourna un instant la tête vers l'immeuble en question, distant d'un peu moins de trois cents mètres.

— Vous l'avez vraiment vu ?

— Comme je vous vois. Je suis sûr que c'est lui, il est entré tranquillement dans cet immeuble avec une valise. Il a certainement une arme avec visée télescopique. N'attendez pas.

Décrochant le micro du tableau de bord, le jeune flic relaya le renseignement tandis que l'Exécuteur examinait les alentours. Il y avait plusieurs regards braqués dans sa direction. Un ou deux policiers mais aussi des chasseurs de scalps aux visages tendus et soupçonneux.

Sa manœuvre n'avait pas pour but de provoquer une diversion – c'était prématuré – mais de mettre en évidence les troupes invisibles de la mafia tout en se fabriquant une couverture.

Moins de trente secondes après l'envoi du message radio, plusieurs véhicules commencèrent en effet à bouger dans le périmètre sensible, changeant de stationnement ou se rapprochant du Centre Kennedy. Il ne s'agissait pas seulement de voitures de police.

L'information destinée aux forces de l'ordre était aussi tombée dans les oreilles des *amici*.

Des silhouettes jusqu'alors cachées ou immobiles se déplacèrent, certaines d'entre elles portant vers leurs visages des talkies-walkies. La troupe se fractionnait. Une partie restait sur place, l'autre se tenait prête à bondir dans la direction indiquée par le message radio.

Bolan localisa et identifia les unités mafieuses. A présent, il avait une idée précise des effectifs ennemis en planque et pouvait se permettre de déclencher la phase décisive.

— Restez en poste, ordonna-t-il au policier, ouvrant ensuite sa portière.

E franchit la quinzaine de mètres qui le séparait de la grande porte vitrée de l'immeuble, la poussa franchement en se composant un air préoccupé. Un flic obèse en uniforme, dans le hall, le regarda passer d'un air imperturbable et il alla droit vers un costaud qui se tenait à proximité du comptoir de la réception. Trois hommes aux faciès brutaux discutaient un peu plus loin.

Le poids lourd portait un transeiver accroché à sa ceinture et sa veste était déformée par une arme sur le côté gauche. Bolan était certain qu'il l'avait épié pendant qu'il se tenait dans la voiture de patrouille.

— Où sont-ils ? lui demanda-t-il à voix contenue, s'immobilisant à

quelques centimètres de lui.

— De qui voulez-vous parler ? rétorqua le gorille en s'efforçant de prendre un ton poli.

— Relax, amico. Je te parle des deux spécialistes, ceux qui mènent la danse.

— Ah ! Je vous avais pris pour un flic.

— Tu déconnes ou quoi ? Regarde-moi bien, grinça l'Exécuteur.

— D'accord, j'me suis trompé, mais en vous voyant dans cette tire...

— Ce poulet marche avec nous. Bon, où sont-ils ?

— Eh ben, là-haut.

— Ça, je m'en doute. Quel étage ?

— Au cinquième, je crois. Enfin, c'est là que l'ascenseur les a déposés tout à l'heure.

— Et les employés, qu'est-ce qu'on a fait de ces connards d'employés ?

— On les a évacués y a plus d'une heure. Tout le sixième est vide, je me demande d'ailleurs pourquoi ils ont décidé ça.

— Cherche pas à comprendre.

Bolan parut hésiter, puis baissa encore la voix pour déclarer sur un ton confidentiel :

— J'ai entendu une information pendant que je discutais avec ce poulet Est-ce que tu as capté quelque chose dans ta radio ?

— Ouais, et je crois que ça risque de péter dans pas longtemps.

— C'est bien mon avis. Dis aux gars qu'ils se tiennent prêts, c'est peut-être une ruse de ce fumier. Je reviens.

Après un petit signe de tête, Bolan s'éloigna et poussa la porte vitrée. Dehors, la pluie redoublait. Il remonta le col de son trench-coat parcourut une trentaine de mètres sur le trottoir pour s'arrêter à la hauteur d'une fourgonnette en stationnement. Le véhicule portait le logo d'une entreprise de dépannage et une courte antenne de toit mais l'Exécuteur savait à qui il avait affaire réellement. Il avait remarqué le manège des deux hommes assis à l'avant peu après l'envoi du message d'alerte. Ceux-là l'avaient regardé venir depuis sa sortie de l'immeuble.

Il mit la main dans la poche de son trench-coat en sortit un

paquet de cigarettes et s'en ficha une entre les lèvres.

— Vous avez entendu le baratin des flics, soldats ? dit-il sans regarder les passagers de la fourgonnette.

Considérant le grognement qu'il perçut comme une réponse, il alluma sa cigarette, ajouta :

— Je me suis renseigné. Il s'agit d'un coup monté, ouvrez bien les yeux.

— Comment ça ? fit le plus proche.

— Les bleus veulent mettre la main sur ce mec avant nous. Vous pigez ?

— Ouais, je vois.

— Alors bougez pas d'un poil et tenez-vous prêts.

— Vous en faites pas, si la combinaison noire radine par ici, on la ratera pas.

— J'espère, répliqua Bolan avant de s'éloigner.

Il jeta sa cigarette déjà trempée par la pluie, marcha rapidement jusqu'à la Buick dont il sortit l'attaché-case, rebroussa chemin et pénétra de nouveau dans le hall.

Passant devant le gorille au talkie-walkie, il lâcha :

— Préviens-les que je monte, ils sont tous un peu trop nerveux.

— Ça oui ! Qui j'annonce ?

— Lambretta.

Sans plus s'occuper de lui, il se dirigea vers l'un des deux ascenseurs dont les portes coulissantes étaient ouvertes, appuya sur le bouton du cinquième étage. Le premier barrage était passé. Ça n'avait pas été très difficile, Bolan avait misé sur le fait que ces crapules rassemblées dans un périmètre restreint ne pouvaient toutes se connaître. D'autant plus que bon nombre venaient de New York et de ses environs alors que d'autres avaient été recrutées sur place.

En plus, certaines questions sont interdites dans la hiérarchie mafieuse. Jamais un soldat ne se serait permis de demander à un chef, un *soto-capo* ou même un simple responsable de secteur la raison de sa présence en un lieu précis. C'était un point faible que Bolan savait exploiter avec talent.

Dès qu'il débarqua sur le palier, il se mit à avancer naturellement dans un large couloir moqueté desservant une enfilade de bureaux. Il

croisa deux types qui discutaient en marchant et qui le regardèrent à peine. Un autre sortit brusquement d'un bureau et faillit le heurter, bredouilla quelques mots indistincts. Il en aperçut encore trois qui palabraient tout au fond du couloir. Tous avaient un point commun : des têtes de truands et des calibres bien au chaud sous leurs vestes.

Revenant sur ses pas, il utilisa l'ascenseur pour monter au sixième étage. Il tomba nez à nez avec un gros bras en costume qui se dressa pour lui barrer le passage.

— Personne ne peut passer ici, vous devriez redescendre avec les autres.

L'Exécuteur planta un regard glacial dans les yeux du mobster et le rabroua durement :

— Je ne t'ai pas demandé un conseil, je suis parfaitement au courant. T'es sûr qu'il n'y a plus personne à cet étage ?

— On l'a visité tout à l'heure, y a plus un chat.

— Je me fous des chats, cracha Bolan. Stevie et Marcus veulent être certains que l'étage est clair. Passe devant et montre-moi.

L'obligeant à pivoter en lui posant une main sur l'épaule, il le poussa dans le couloir. Le truand se résigna en expliquant :

— Je voulais pas vous offenser, vous savez. J'ai reçu des ordres. Mais si c'est les patrons qui le veulent...

— Es le veulent ! Montre-moi les bureaux.

Le porte-flingue le précéda dans une pièce comportant des meubles métalliques et des étagères de classement. Bolan passa devant lui pour aller ouvrir une porte donnant sur une pièce plus petite servant de rangement.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Haussant les épaules, le mafioso s'approcha. L'Exécuteur lui laissa faire un pas dans le réduit puis lui tira une balle chuintante dans la nuque. Tandis que le corps du malabar s'affaissait doucement il le délesta d'un Colt .45 automatique, le repoussa vers le fond du débarras et referma la porte.

Après avoir déposé son attaché-case et le Colt .45 derrière un bureau, près de l'entrée, il visita rapidement tout l'étage dont il nota la disposition, repéra l'issue de secours ainsi que la passerelle d'incendie et le dispositif d'alarme.

L'ascenseur le ramena à l'étage en dessous. Poussant la porte d'un bureau d'où provenait un bruit de conversation, il engloba du regard

cinq porte-flingues décontractés assis à califourchon sur des chaises ou les fesses appuyées sur des bureaux. Il interpella l'un d'eux :

— Où est Marcus ?

L'autre fit quelques pas pour se rapprocher, le regarda en essayant visiblement de mettre un nom sur son visage.

— C'est vous qu'on a annoncé, en bas ? Lam-bretta...

— Qui veux-tu que ce soit Bolan, peut-être ?

— Merde ! Ne rigolez pas avec ça.

— Je n'ai pas envie de rigoler, rétorqua durement Bolan. Nous sommes en pleine alerte et je t'ai posé une question.

— Oui, excusez-moi. Il est monté au septième avec les huiles.

— Kansas est avec lui ?

— Non, je l'ai vu tout à l'heure dans la salle des opérations.

— Où est-ce ?

— Le bureau numéro 17, à droite.

L'Exécuteur le remercia d'un petit hochement de tête, recula dans le couloir et ajouta :

— Tu devrais conseiller à tout le monde d'être un peu moins décontracté. Ça risque de faire vilain dans pas longtemps. Dis-leur aussi de tirer les rideaux devant toutes les fenêtres.

— Pourquoi les rideaux ?

— T'as pas écouté la radio ? grimaça Bolan. Renseigne-toi, il se pourrait que le grand dingue soit embusqué dans un immeuble en face avec un méchant flingue à lunette.

— Bon Dieu ! fit *Vamici* en sortant de la pièce. Non, j'étais pas au courant Vous êtes sûr, Lambretta ?

Les trois hommes qui continuaient de discuter en fumant au fond du couloir cessèrent de parler et tournèrent la tête pour les regarder.

— En tout cas, c'est ce que disent les flics à la radio.

La mâchoire du mafioso se crispa. Il hocha la tête d'un air entendu avant de refluer dans la pièce. L'Exécuteur poursuivit son inspection des lieux, donnant l'impression de chercher quelqu'un. Deux bureaux ouverts étaient vides. Le suivant était occupé par un jeune truand avachi dans un fauteuil à côté d'un bureau supportant des armes. Il y avait plusieurs fusils à pompe, deux AR-15 en version raccourcie, un PM Heckler & Koch, ainsi que des munitions et des

chargeurs en abondance. Un véritable arsenal.

Provenant d'une pièce contiguë, un appel radio arriva un peu atténué jusqu'aux oreilles de l'Exécuteur :

— Red Trois, est-ce que vous avez du nouveau ?

— Négatif ! renvoya une voix calme. J'commence à penser que le mec s'est dégonflé.

— Pas sûr. Nous maintenons l'alerte. Les équipes Red et Green conservent la position, Renfort Blue, tenez-vous prêts. A tous, ayez l'œil.

— Ouais, vous inquiétez pas.

Bolan comprit l'information. Tous ceux qui occupaient le cinquième étage constituaient une troupe de protection et de renfort prête à donner la main en cas d'alerte. Mais apparemment ces types ne croyaient pas à une intrusion de l'Exécuteur dans les lieux. Pour tous ces voyous en costards c'était plus qu'improbable, impensable. On l'attendait dans la rue où le gros du dispositif devait forcément détecter son approche et le broyer.

Ils ne pouvaient se douter que le loup était déjà dans la bergerie. Es n'avaient pas compris, forts de leur présence nombreuse et bien armée, que l'Exécuteur était un fauve infiniment plus redoutable que les loups. B connaissait parfaitement les ruses de la guerre d'embuscade et les appliquait implacablement.

Il grimaça un sourire au petit tueur mafieux qui surveillait le mini-arsenal :

— Fais gaffe qu'ils ne s'envolent pas.

— Quoi ? Qu'est-ce qui...

Bolan haussa les épaules et poursuivit son chemin vers les trois bavards au fond du couloir. S'arrêtant devant eux, il les engloba d'un regard incisif, lâcha sèchement :

— Vous trois, venez avec moi.

Ils hésitèrent et un grand maigre aux yeux délavés rétorqua :

— Qu'est-ce qu'il y a ? On nous a dit de rester ici.

— Est-ce que tu sais comprendre quand on te donne un contrordre ?

— Ouais, je... Bon, O.K.

Les trois mobsters sur les talons, il se dirigea vers l'ascenseur,

souhaitant très fort que Lavangetta n'apparaisse pas inopinément devant lui. Celui-ci ne se serait sûrement pas laissé bluffer aussi facilement et Bolan aurait été obligé d'engager immédiatement l'affrontement. Cela, il ne le voulait surtout pas. Pas dans l'immédiat, car son incursion au cinquième étage ne constituait que la première étape de son action.

Il fit monter les trois porte-flingues dans la cabine d'ascenseur jusqu'au sixième, les précéda dans le hall desservant les couloirs et entra dans le premier bureau.

— Ouvre-moi cette porte, ordonna-t-il au grand maigre, désignant le débarras.

— Il y a quelque chose de spécial là-dedans ?

— C'est ce que je voudrais bien savoir. Ouvre.

Le mafioso obéit, fit deux pas à l'intérieur et poussa une exclamation. Aussitôt, ses comparses s'avancèrent derrière lui. Bolan suivit le mouvement et les supprima en leur faisant éclater la tête.

Mentalement il fit un décompte. Il avait noté la présence d'une dizaine d'*amici* au cinquième étage. Avec Lavangetta qui était sûrement accompagné d'un ou deux hommes, cela en faisait treize au minimum. En décomptant les quatre cadavres entassés dans le débarras, il en restait encore neuf. C'était beaucoup trop pour que Bolan puisse s'assurer une retraite après avoir terminé le travail.

Un instant, il envisagea de les rassembler tous dans une pièce pour déclencher l'enfer avec le mini-Uzi, mais il abandonna immédiatement l'idée. C'était trop risqué et une rafale aurait forcément été entendue depuis le septième étage. Pourtant, il devait se ménager une possibilité de repli.

Un transceiver était accroché à la ceinture d'un des cadavres. Il s'en empara et jeta d'une voix précipitée dans le micro :

— Appel général ! Répondez.

Plusieurs voix claquèrent aussitôt, débitant de courtes phrases anonymes.

— Identifiez-vous ! renvoya-t-il.

— Red Cinq !... Red Trois !... Green Unité Zéro !...

— Leader ? Je viens de le repérer de l'autre côté de l'avenue dans une caisse grise, une Ford.

— Ici Leader ! cracha une voix rauque que l'Exécuteur identifia comme étant celle de Lavangetta. Qui êtes-vous ?

— Eddy, je suis avec l'équipe de Théo.

— Ne cite pas de noms, crétin !

— Nom de Dieu ! j'veous dis que je le vois. C'est la bagnole qui a été signalée par les flics.

— Tu es sûr ?

— Ouais ! confirma Bolan. C'est le moment de se magner le cul. Je le vois qui sort de sa bagnole... Il a une petite valise à la main. Bon Dieu, ouais c'est bien lui !

— *Roger !* Les équipes Red ne bougent pas. Green, observez et transmettez. Renfort bleu, quittez l'étage et descendez, la première au rez-de-chaussée, la seconde en ligne de couverture au premier. Laissez-le entrer dans le dispositif. Prudence, prudence ! Et silence radio jusqu'à ce qu'il se montre à découvert.

Ce fut tout Moins de cinq secondes plus tard, la cabine d'ascenseur qui avait amené Bolan descendit d'un étage où elle stationna brièvement avant de poursuivre sa descente. L'Exécuteur put suivre sa progression d'après les voyants qui s'allumaient rapidement dans le hall. Le second ascenseur fonctionna lui aussi dans le même sens, acheminant les tueurs vers le bas de l'immeuble.

Bolan apprécia la manœuvre en connaisseur. S'il avait effectivement été repéré dans la rue, il n'aurait vraiment eu que peu de chances d'échapper à l'étau qui se resserrait. Seulement Lavangetta ne pouvait savoir que la partie était faussée.

Lorsque les voyants lumineux se furent stabilisés, il laissa écouler quelques secondes, puis rappela simultanément les deux cabines dont il bloqua les portes à son étage.

Jusqu'ici, tout s'était déroulé sans problème. Maintenant le reste devait se jouer très vite. Très vite et sans la moindre fausse note. Car si Bolan ratait son coup, l'ange noir de New York garderait toutes ses chances de réaliser le grand chelem.

CHAPITRE XIX

Son attaché-case à la main, il emprunta l'escalier de service pour se rendre au septième, déboucha dans un hall d'accueil semblable à celui qu'il venait de quitter. Il s'avança vers un cerbère planté devant une baie vitrée et en train d'examiner l'avenue en contrebas.

— Tu laisses entrer n'importe qui ? lui jeta-t-il d'un ton mordant.

Le type se retourna vivement, bégaya quelques mots pour se disculper puis se calma.

— J'ai entendu dans la radio que le putain de mec a été vu.

— Et tu voulais pas rater le spectacle ? C'est par ici que tu dois regarder, compris ?

— Oui, m'sieur.

La voix de Bolan s'adoucit un peu :

— N'oublie pas que personne ne doit mettre les pieds à cet étage.

— Bien sûr, je n'oublie pas.

— Suppose que Bolan se soit pointé à ma place, qu'est-ce qui se serait passé ?

— Mais il a été signalé dans...

— On n'est sûr de rien. Tu sais ce que tu dois faire si tu vois quelqu'un déboucher ici ?

— Eh ben... J'en empêche.

— Putain ! cracha Bolan d'un ton écoeuré. Sers-toi de ta tête et oublie pas que tu portes un calibre !

Le mafioso penaud allait acquiescer quand une porte claqua dans la galerie attenante au hall. Deux gorilles aux mâchoires carrées apparurent, l'un poussant devant lui une jeune femme qu'il tenait par le cou. Bolan dut faire un effort pour rester impassible. La fille avait une ecchymose sur une joue, le regard à la fois furieux et rempli d'angoisse. Elle avait des cheveux noirs alors qu'elle était habituellement rousse, mais il la reconnut d'emblée. Elle s'appelait Eva Swanson et l'Exécuteur la connaissait bien. Elle avait commencé à travailler pour le gouvernement à la DEA[8], puis le FBI l'avait récupérée. La dernière fois qu'il l'avait rencontrée, c'était à Seattle.

Le trio traversa rapidement le hall d'accueil, s'enfonça dans un couloir contigu et disparut de la vue de Bolan. La voilà donc la fausse note qu'il craignait, le dièse grinçant qui pouvait mettre en l'air toute la partition prévue. La présence de la jeune femme dans l'ancre des fauves allait, hélas, l'obliger à modifier ses plans. Il jura intérieurement. Il évoluait déjà sur le fil du rasoir et n'avait nul besoin d'une telle complication.

Mais il ne pouvait poursuivre le travail qu'il était venu faire sans tenir compte de ce nouvel élément. Car, visiblement, Eva Swanson était dans le pétrin le plus complet.

Arrivant de la même direction, un homme d'une quarantaine d'années vêtu d'un costume gris bien coupé hâta le pas sur les traces du trio en lançant un coup d'œil aigu vers Bolan. Celui-ci se composa un masque indifférent tout en mettant un nom sur le personnage : Benjamin Hoffman. Un visage aux traits agréables, bien qu'un peu empâté, avec des yeux de rapace. Il avait à la main un porte-documents qu'il serrait contre lui.

— Garde-moi ça, dit Bolan au mafioso de garde auquel il tendit son attaché-case.

Puis il lui tourna le dos pour s'enfoncer dans la galerie.

Repérant la porte par laquelle était sorti Hoffman, il essaya de l'ouvrir. Fermée à clé, et celle-ci n'était évidemment pas dans la serrure. La suivante s'ouvrit sur une grande pièce inoccupée comportant une rangée d'ordinateurs disposés sur une longue table. Il referma le battant à l'instant où deux hommes sortaient d'un bureau en vis-à-vis. Bolan réprima pour la seconde fois une grimace de contrariété. Les deux mafiosi discutaient âprement, presque au bord de la prise de bec, semblait-il. L'un d'eux, gras et à moitié chauve, se nommait Mortimer Cupidi ; il comptait parmi les conseillers très

proches d'Ange Castellano. Le second n'était autre que Frank Vitali.

Cupidi cessa brusquement de parler en dardant un regard méfiant sur Bolan qui se mit à sourire :

— Salut, Frankie. Il y a quelque chose de cassé ?

Haussant les sourcils, la taupe fédérale le dévisagea, hésitant et perplexe.

— Il n'y a rien de cassé, non.

— Je cherche Marcus, ajouta l'Exécuteur d'un ton aimable. Striker le demande.

Cette fois, Vitali battit deux fois des paupières et ses dents grincèrent.

— Il doit être dans le bureau de Ben, répliqua-t-il avec un timbre de voix un peu altéré.

— Seul ?

— Avec Stan, je crois.

L'Exécuteur fit mine d'hésiter, puis :

— Faut que je lui parle, Frankie.

— De quoi s'agit-il ? fit Cupidi, l'œil toujours soupçonneux.

— Il se pourrait que nous soyons dans une belle merde. Vous pouvez venir aussi, Mort, vous ne serez pas de trop pour entendre ce que j'ai à lui dire.

Vitali regarda machinalement sa montre.

— O.K., se décida-t-il, tournant les talons pour s'acheminer vers l'extrémité du couloir.

Bolan ferma la marche derrière le *consigliere*. Le fédé camouflé appuya sur un bouton de sonnette à côté d'une porte capitonnée, patienta quelques instants puis poussa carrément le battant.

— Ils ne sont plus là, constata-t-il en promenant un regard circulaire dans le vaste bureau au luxe criard.

— Ça m'étonnerait, fit Bolan.

Il poussa doucement les deux hommes dans la pièce et referma la porte derrière lui. Il dégaina son Beretta. Cupidi lui jeta un regard latéral et sursauta.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

L'Exécuteur avait senti une odeur qu'il ne connaissait que trop

bien. Une odeur douceâtre qui n'avait pour lui qu'une signification. Il contourna un bureau massif en acajou et découvrit le spectacle macabre. Marcus Siegman était allongé de tout son long sur la moquette, la gorge ouverte d'une oreille à l'autre, son sang s'écoulant encore par la plaie béante. A côté de lui, un autre homme avait subi le même sort.

— Nom de Dieu ! gémit Cupidi, les yeux exorbités.

Vitali recula de deux pas, le teint blême.

— Qui est celui-là ? questionna l'Exécuteur en désignant le second cadavre.

— Herrel. Stan Herrel.

Le secrétaire de Ben Hoffman, donc.

— Mais, qui a pu faire une telle saloperie ? couina le *consigliere*.

— Tu le demandes, Mort ? cracha Bolan d'une voix cinglante.

— Merde ! Vous n'allez quand même pas prétendre que c'est moi, je suis avec Frankie Vitali depuis plus d'une demi-heure.

— Je ne prétends rien, je constate.

— Mais qui êtes-vous ?

— Bolan.

— Et vous ne... Quoi ?

Une horreur indiscible se peignit brusquement sur son visage qui s'orna ensuite d'un trou sanglant juste à la racine du nez. Bolan rangea le Beretta dans son holster, observant d'un air neutre le corps gras qui s'affaissait.

Un silence de trois, quatre secondes, plana dans la pièce.

— Merde ! laissa enfin tomber Frank Vitali d'une voix rauque.

L'Exécuteur alla verrouiller la porte, refit face à la taupe fédérale qui le dévisageait avec ahurissement.

— Combien sont-ils en tout à cet étage, Frank ?

— Putain !... J'en crois pas mes yeux, c'est seulement quand tu m'as adressé la parole que j'ai compris que c'était toi. Comment as-tu fait ça ?

— Ce n'est pas moi qui ai rectifié ces deux-là, rétorqua-t-il avec un petit mouvement vers les cadavres de Siegman et Herrel.

— Je voulais dire, comment as-tu fait pour entrer dans cet

immeuble ?

— La routine. J'ai besoin de savoir, Frank. Quelle est exactement la situation ? Le temps presse.

— Attends ! Laisse-moi faire le point, ça va trop vite. Tu dis que c'est pas toi qui as rectifié ces gus, mais alors qui... Bon Dieu ! Hoffman... Ce sont ses chiens de sang qui ont fait le coup. Ouais, je comprends maintenant pourquoi il a demandé à son chauffeur de se tenir prêt. Il avait sans doute découvert que Herrel l'espionnait pour le compte de Cas-tellano. Ce salaud va se faire la malle. Depuis ce matin, il traîne avec lui un porte-documents qu'il ne lâche plus, même pour aller pisser.

Le front plissé, Vitali enchaîna :

— Tu ne croyais pas si bien dire, Striker. Nous sommes dans une belle merde. Je ne suis pas le seul agent sous couverture dans cette foutue baraque. Le département 127 a eu une idée géniale, devine qui ils ont choisi ?

— Eva Swanson. Je suis au courant.

— Mais...

— Je l'ai vue passer il y a moins de deux minutes, elle était encadrée par deux molosses et ça n'avait pas l'air de lui plaire.

— Merde ! lâcha Vitali pour la seconde fois. Tout est complètement tordu, Hal n'était même pas au courant avant ce matin...

Malgré son sang-froid habituel, il avait subitement les traits tirés, la mine catastrophée. Cela se comprenait : Eva Swanson était sa demi-sœur...

— C'est foutu, Striker. Tout est foutu. Ils vont la passer sur le gril. Comment a-t-elle pu se faire piéger, nom de Dieu ?

— Tu ne m'as toujours pas répondu, combien sont-ils ici ?

— Huit, sans compter Hoffman et ses deux moujiks.

— Des Russes ?

— Ouais, des tueurs importés de Moscou qu'il a engagés comme gardes du corps.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais ici ?

Vitali déglutit avec peine.

— Je suis censé t'identifier quand on t'aura descendu.

Puis, avec un pâle sourire :

— Oublie pas que nous nous sommes déjà trouvés face à face. Ils le savent.

Bolan réfléchit deux secondes.

— Castellano est au courant que tu es ici ?

— Bien sûr, c'est lui qui en a eu l'idée.

— Bon, ça marche comme ça. Tu vas me reconnaître, Frank.

— Quoi ?

— Tu vas rameuter tout le monde et leur balancer que je suis dans le bureau d'Hoffman.

— Et ensuite ?

L'Exécuteur haussa les épaules, précisa :

— Je vais essayer de sortir Eva d'ici.

— Tu sais quoi ? T'es pas un mec culotté, Striker. T'es tout simplement dément.

— Crois-tu que j'aie le choix ?

L'agent fédéral lui envoya une bourrade dans l'épaule. Ses yeux étaient un peu humides et sa bouche amère. Il eut brusquement un petit rire :

— Peut-être que ça peut marcher comme ça. Mais je devrai ensuite expliquer au big boss comment ça se fait que je suis toujours en vie après ton passage. Un sacré casse-tête.

— Je laisserai derrière moi un ou deux *amici* suffisamment valides pour que tu aies un alibi. Ils t'auront entendu sonner le tocsin, faudra te planquer tout de suite après.

— Bon, soupira Vitali. Quand veux-tu que je commence mon numéro ?

— Je te ferai signe. Ne t'éloigne pas de l'étage.

— M'éloigner ? Tu veux rire.

— Pas tellement, non. Tu as dit huit *soldati* ?

— Des mecs de New York, pas des demi-sel... Il y a autre chose que je voudrais te dire au sujet de Ben Hoffman. Ici, il est chez lui. Il dispose d'un passage secret donnant dans l'immeuble voisin, c'est à l'opposé d'ici, tout au fond du second couloir... Et je suis à peu près sûr que ce qu'il a dans son porte-documents est super important Peut-

être bien un moyen de pression sur Castellano.

Bolan hochâ la tête. Il alla ouvrir la porte, jeta un coup d'œil dans l'entrebâillement, puis :

— J'y vais. Compte dix secondes et sors à ton tour.

Il rejoignit le hall d'accueil, grimaça à l'attention du cerbère :

— Ça va comme tu veux, Sitting-Bull ?

— Heu, ouais... Pourquoi Sitting-Bull ?

— Il scrutait les collines pour voir venir l'ennemi. Tu n'as rien vu ?

L'autre ricana, dévoilant des dents camées.

— Y a pas de risque.

— Passe-moi mon bidule.

Le type attrapa l'attaché-case derrière le comptoir et le tendit. L'Exécuteur s'en empara, alla s'isoler dans le bureau aux ordinateurs et s'équipa. Il glissa le gros AutoMag dans l'étui fixé sur sa hanche, passa la bretelle du mini-Uzi à son épaule droite, sous le trench-coat dont il laissa les pans libres, et ressortit sur le pas de la porte.

L'agent fédéral marchait silencieusement dans le couloir, l'air nerveux. Bolan espéra qu'il n'allait pas flancher à la dernière seconde. Il lui fit un signe de la main, comme pour donner le départ d'une course, puis recula dans la pièce. Cinq secondes plus tard, Vitali se mit à hurler hystériquement. Il y eut un court instant de flottement précédant des claquements de portes s'ouvrant à la volée, puis des imprécations et des interpellations angoissées :

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

— Il est ici, l'enfoiré ! Il a égorgé Marcus et deux autres mecs. Magnez-vous, putain de bordel !

— Merde ! Où ça ?

— J'crois qu'il s'est enfermé dans le bureau d'Hoffman !

— C'est Frankie ! Foncez, bon Dieu !

Au bruit des cavalcades qui s'ensuivirent, Bolan sut que le gros de la troupe s'était lancé à la curée. Il fit de même, déboucha derrière les silhouettes qui se précipitaient en se bousculant dans la galerie, démasqua le mini-Uzi qui se mit à cracher aussi sec.

La rafale en continu faucha l'arrière de la cohorte, découpant trois porte-flingues qui se contorsionnèrent sous les impacts, martelant

ensuite la poitrine d'un mastodonte qui s'était brusquement retourné pour riposter. Un autre se jeta au sol et tira au jugé tandis que trois autres se mettaient à courir frénétiquement pour échapper aux frelons meurtriers. Ils ne firent que quelques mètres sur leurs jambes, effectuant ensuite un vol plané qui se termina au bout du couloir dans un jaillissement de sang. Le flingueur couché tira encore involontairement une balle dans le plafond après avoir reçu deux ogives Parabellum dans l'épaule et le bras, s'évanouit pour le compte.

Il y avait du sang partout sur la moquette et les murs, des crânes éclatés, de la chair déchiquetée. C'était sale mais efficace.

L'Exécuteur entrevit la silhouette de Frank Vitali dans l'encadrement d'une porte et lui fit un signe rapide. C'était terminé de ce côté-là, mais le principal restait à jouer et le chargeur du P-M était vide.

Il pivota sur ses talons en entendant marcher derrière lui, dégaina son AutoMag à l'instant précis où Sitting-Bull débouchait du hall d'accueil, un revolver au poing. Le gros mafioso eut un hoquet de stupéfaction en l'apercevant, réalisa avec une demi-seconde de retard et fit feu. L'Exécuteur se plaqua contre le mur, répliquant par une balle de .44 magnum qui s'enfonça dans l'épaule droite de *Vamici* dont le corps devint tout de suite flasque. Il lâcha son revolver, ses yeux se révulsèrent et il se tassa au sol.

Bolan savait par expérience qu'un projectile de ce calibre provoque immanquablement une perte de conscience immédiate, quelle que soit la partie du corps touchée. Le type s'en sortirait et pourrait ensuite raconter aux grosses têtes mafieuses comment Frankie Vitali avait donné l'alerte.

Dans sa vision périphérique, Bolan aperçut une silhouette qui se dégageait d'une porte, puis une autre. Ben Hoffman se faufilait hors de son trou vers le fond du couloir opposé, suivi à quelques mètres par ses deux Russes qui traînaient Eva Swanson derrière eux. Il s'élança dans cette direction, eut subitement conscience que deux actions différentes se déroulaient simultanément.

Poussant un cri strident, la jeune femme réussit à échapper aux énormes pognes de ses garde-chiourmes et se mit à courir vers le hall d'accueil tandis que la porte de l'escalier de service s'ouvrait brutalement.

La mort a plusieurs visages, dit-on. En la circonstance, elle prenait celui d'un hit-man au faciès convulsé par la rage et la soif de sang.

CHAPITRE XX

Bolan réagit d'instinct. L'AutoMag tonna, libérant un projectile en furie qui laboura la poitrine du tueur brusquement surgi de l'escalier. Il plongea au tapis en apercevant derrière lui une seconde silhouette massive armée d'un pistolet-mitrailleur qui se mit immédiatement à crachoter son chant funèbre.

Tournant plusieurs fois sur lui-même, l'Exécuteur ressentit une douleur cuisante dans le côté, fit un bond en arrière et lâcha trois coups de tonnerre sur son adversaire. Stevie Kansas Lavangetta reçut la première balle dans l'épaule droite, la seconde sous la clavicule gauche et la dernière dans le nez. Son visage se fissura, ressembla pendant une infime fraction de seconde à un masque de carnaval et implosa.

Le staccato du P-M dura encore le temps d'un battement de cœur, arrachant des éclats aux murs et pulvérisant des vitres, puis ce fut un silence d'une incroyable densité. Bolan se redressa d'un bond, grimaçant sous l'effet d'une douleur qui lui vrilla la poitrine.

A quelques mètres de lui, les corps de Lavangetta et de son flingueur gisaient pêle-mêle. A moins de trente mètres, tout au fond du couloir, une porte s'ouvrit et se referma sur trois chacals qui venaient de refermer leurs griffes sur la jeune femme.

Le cœur de Bolan battait à tout rompre et il sentait la pulsion accélérée de son sang dans ses artères. A chaud, il n'avait plus conscience de la douleur qui lui avait arraché un gémissement

quelques secondes auparavant. Il n'avait d'ailleurs ni le temps ni le loisir de se préoccuper de sa blessure.

Rassemblant toute son énergie, il se lança sur les traces des fuyards, et atteignit l'endroit où il les avait vus disparaître. C'était une porte à peine visible, délimitée par une mince rainure rectangulaire, avec un petit bouton en saillie qu'il manipula sans succès. Sans perdre de temps à essayer de comprendre le mécanisme de déverrouillage, Bolan tira deux balles dans ce qui tenait lieu de serrure, obtint immédiatement l'ouverture d'un battant épais qu'il entrebâilla.

Hoffner avait vraiment tout prévu, même une fuite précipitée en employant une astuce vieille de plusieurs siècles. L'Exécuteur le repéra à travers le faible interstice qu'il s'était ménagé. La crapule de haut rang se tenait à une trentaine de mètres de là, devant un double accès aux ascenseurs, serrant contre lui son porte-documents. Ses hommes de main tenaient fermement Eva Swanson qui avait cessé de se débattre.

Deux employés passèrent à proximité du petit groupe en fuite sans même remarquer l'anomalie de la scène. Ça n'avait rien d'étonnant. Dans une société individualiste, personne ne faisait plus attention à rien à moins d'être directement concerné.

Bolan attendit qu'ils se soient engouffrés dans une cabine d'ascenseur pour se découvrir. L'immeuble mitoyen présentait une disposition semblable à celui qu'il venait de quitter et il repéra facilement l'escalier de service qu'il dévala en serrant les dents, tiraillé par son côté meurtri.

Il déboucha au rez-de-chaussée peu de temps après la cabine d'ascenseur, eut tout juste le temps de voir Hoffman et ses sbires franchir la sortie de l'immeuble dont le hall n'était occupé que par deux réceptionnistes derrière leur comptoir. Il y régnait un calme qui lui parut étrange après l'effroyable tintamarre qui lui meurtrissait encore les tympans. Un univers complètement à part, ignorant ce qui se déroulait juste à côté. C'était comme si le carnage que Bolan venait de vivre n'avait jamais eu lieu.

Il éprouva subitement une bouffée de chaleur, eut la sensation que son cœur avait des ratés et dut ralentir l'allure dès qu'il fut dehors. L'avenue était le siège d'un tumulte grandissant. Il ne faisait nul doute que la fusillade avait été perçue et qu'une alerte générale avait été lancée. Des piétons s'étaient massés sur le trottoir de l'autre côté de la chaussée encombrée par des véhicules en désordre, des policiers accouraient de partout et des silhouettes douteuses se glissaient rapidement vers l'immeuble de la mafia.

La pluie lui fit l'effet d'un coup de fouet et il retrouva sa pleine lucidité. Hoffman n'avait qu'une avance réduite. Forçant l'allure, Bolan le rejoignit à l'instant où il montait à l'arrière d'une Cadillac avec un chauffeur au volant, eut un bref regard vers les deux gardes du corps qui poussaient Eva Swanson dans une Ford, un peu plus loin. Les molosses ne s'intéressaient qu'à leur proie, n'avaient même sûrement pas remarqué un mafioso nommé Lambretta.

Tout naturellement, il ouvrit la portière du côté opposé et se glissa sur le siège à côté de Benjamin Hoffman, lui montra son Beretta.

— Ne vous pressez pas trop, conseiller.

Le politicien vendu se raidit et ouvrit des yeux effarés. Bolan ajouta d'une voix arctique :

— Une seule erreur de manœuvre et vous partez pour l'enfer. Pigé ?

Puis, s'adressant au chauffeur :

— Détends-toi et démarre.

Sans un mot, le type embraya pour dégager son véhicule du trottoir, le fit glisser doucement sur la chaussée. Derrière, la Ford quitta également son créneau et leur fila le train en conservant une distance d'une cinquantaine de mètres.

— Où voulez-vous aller ? demanda très doucement Hoffman dont le visage s'était glacé.

— Là où nous pourrions négocier, il vous reste encore une chance de survivre.

— C'est, heu... Castellano qui vous envoie ?

L'Exécuteur eut un rictus.

— Non, ce n'est pas Castellano.

— Ah !... oui, je comprends, fit Hoffman d'une voix rauque.

Il se tut ensuite et demeura dans une immobilité de statue.

— Prends à gauche, indiqua Bolan au chauffeur qui braqua aussitôt pour engager la Cadillac à angle droit dans un carrefour.

Il lui ordonna encore trois changements de direction et le véhicule roula bientôt dans une rue peu passante, parcourut plus d'un kilomètre à vitesse tranquille.

— Tu es chargé ? demanda Bolan au chauffeur.

— Oui. Sous ma veste.

— Passe-moi ton calibre de la main gauche et du bout des doigts.

Le type s'exécuta en prenant garde à ne pas faire le moindre faux mouvement. La Ford suivait toujours, silhouette sombre déformée par la pluie qui cascadaît sur la vitre de la lunette arrière.

— Arrête-toi, enjoignit soudain Bolan. Contre le trottoir.

Sagement, la Caddy ralentit puis se gara sans heurt. La Ford fit de même, s'arrêtant dix mètres en amont.

— Dites à vos chiens de sang de venir, Hoffman. Faites-leur un signe.

— Ça ne marchera pas, Bolan. Ils ont sûrement déjà compris ce qui se passe.

Le Beretta se redressa, dardant son mufle sinistre sur la face contractée du conseiller.

— Tu as intérêt à ce que ça marche, Ben. Vas-y.

Hoffman fit descendre la vitre électrique de son côté, passa le bras à l'extérieur et l'agita. Il y eut un instant de tension pendant lequel Bolan craignit que le politicien dévoyé eût raison. Puis une portière s'ouvrit dans le véhicule sombre, une silhouette épaisse s'en détacha et s'approcha sous la pluie. Sa tête de bouledogue apparut dans le cadre de la vitre et l'Exécuteur y logea froidement une balle de 9 mm.

Repoussant sa portière, il sauta au sol et courut vers la Ford tandis que le corps du Russe s'affaissait sur la chaussée. Son comparse mit une seconde de trop à comprendre la situation. Un automatique jaillit de la carrosserie, tirant un projectile que Bolan évita en faisant un bond de côté. Les deux balles crachées par son Beretta ne manquèrent pas leur cible. Elles touchèrent le tueur malchanceux en plein front, en ressortirent par la nuque après avoir tracé un double sillon dans sa cervelle et pulvérisèrent ensuite la lunette arrière.

Une silhouette mince s'élança aussitôt hors du véhicule, criant un avertissement que Bolan accompagna en se retournant d'un coup, à temps pour apercevoir la silhouette en costume qui tendait un petit automatique nickelé dans sa direction. La riposte fut immédiate et définitive. Une vilaine fleur pourpre parut se coller subitement au front de Benjamin Hoffman qui décrivit quelques moulinets disgracieux avec ses bras et piqua du nez dans le caniveau.

Chancelante, Eva Swanson se laissa entraîner à l'arrière de la Cadillac dont le moteur ronronnait doucement. Ses lèvres tremblaient et elle marmonna une question inaudible quand Bolan arracha sa

fausse moustache et ses favoris, ôta les morceaux de plastique de ses joues. Incrédule, elle le fixa un instant et se détendit enfin.

— Mack...

— Ça va mieux comme ça ?

— C'est incroyable. Tu...

Puis le beau visage d'Eva Swanson se crispa de nouveau.

— Qu'est-ce que tu as fait à tes yeux ? s'exclama-t-elle soudain dans un sanglot nerveux.

Bolan saisit avec deux doigts les lentilles colorantes qu'il jeta à ses pieds. Il ramassa sur la banquette le porte-documents de Benjamin Hoffman, le glissa sous son trench-coat puis annonça au chauffeur :

— Conduis-nous à Arlington, mon vieux. Et ne te trompe pas de chemin.

Le type hocha la tête et accéléra doucement. Il n'avait nullement envie de se tromper.

ÉPILOGUE

— C'est un échec et mat, déclara Harold Brognola. On ne pouvait pas espérer mieux.

Debout à côté de lui et observant la capsule Mercury exposée sur un socle, Bolan répondit d'un ton préoccupé :

— Seulement un statu quo, Hal. Ces documents ne sont pas utilisables sans provoquer le contrecoup que tu craignais.

Ils s'étaient donné rendez-vous au musée de l'Air et de l'Espace. Le chef fédéral avait les yeux cernés et le teint gris. Eva Swanson se tenait à côté d'eux, silencieuse et distante. Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis le blitz du Watergate. La pluie avait complètement cessé, la météo prévoyait du beau temps pour les jours suivants.

— Moi, je ne vois pas de différence, rétorqua Brognola. Ce qui est important, c'est d'être en mesure de museler Castellano. C'est chose faite, on lui a balancé le message par la bande.

— Tu as analysé le contenu des papiers ?

— J'y ai passé une nouvelle nuit blanche. Hoffman avait accumulé des tas de renseignements sur les magouilles du *capo*. Certains documents sont authentiques et constituent des preuves formelles d'investissements illégaux capables d'expédier Castellano en taule pour plus de quinze ans.

— J'ai du mal à imaginer qu'on n'ait jamais pu l'épingler pour

des crimes plus graves, intervint la jeune femme. Il a une infinité de meurtres sur la conscience et des tonnes d'escroqueries.

Brognola ricana :

— Mais aussi des alibis en béton. C'était pareil pour Al Capone à son époque. Il a fini par tomber à cause des impôts.

— Mais supposez qu'il lance quand même son opération de chantage...

— Il ne le fera pas. Il sait que, s'il déconne, on l'enverra immédiatement au trou. D'un autre côté, si on l'enfermait maintenant, ce serait déclencher la bombe. Grâce à ces papiers, Mack, on le tient par les cheveux. Menace, contre-menace, c'est aussi simple que ça. Il n'est pas fou. En revanche, je n'arrive pas à comprendre Hoffman. Celui-là n'avait rien d'un idiot et pourtant il a cru pouvoir baiser la mafia.

Bolan hocha la tête :

— Ce n'est sans doute pas de cette façon qu'il voyait les choses. Il a dû comprendre sur le tard que son association avec Castellano finirait mal, qu'il se ferait liquider quand le big boss n'aurait plus besoin de lui. Alors il s'est constitué un système de défense pour le cas où.

— Les événements se sont précipités et il a senti que les carottes étaient cuites, enchaîna le G'man.

— Ouais. Il y avait un billet d'avion pour Paris dans son porte-documents. Il pensait pouvoir ensuite brouiller les pistes et se mettre tranquillement à pieds secs dans un pays comme la Hongrie ou la Roumanie. Un coin idéal pour un type comme lui bourré de pognon et des idées de magouilles plein la cervelle.

— Il a fait rectifier Marcus Siegman par ses tueurs moscovites afin de pouvoir s'éclipser sans trop de risques. Son secrétaire y est passé aussi dans la foulée. Hoffman s'était aperçu qu'il l'espionnait pour le compte de Castellano.

Eva Swanson avait renseigné l'Exécuteur à ce sujet. Peu avant l'entrée en scène de ce dernier, elle avait voulu profiter de la confusion qui régnait pour fouiller le bureau du conseiller de la mafia. Par manque de chance, elle s'était fait prendre la main dans le sac.

— Je n'ai pas encore eu le rapport concernant votre prise de contact avec Hoffman, lui dit Brognola. Comment vous êtes-vous débrouillée ?

— Assez facilement. Je possède une licence de psychologie

appliquée et deux autres de sciences économiques. Ça l'a intéressé tout de suite quand Doug Sullivan m'a présentée à lui.

— Doug Sullivan, un des conseillers au Trésor ?

— Bien sûr. J'étais déjà branchée sur la filière financière de ces types.

— Il est de mèche avec Castellano, souligna l'Exécuteur.

— Je sais.

— Ce n'est pas tout, poursuivit la jeune femme. Je suis devenue la maîtresse de Hoffman au bout de trois jours. Ça me paraissait indispensable si je voulais avoir une chance de mettre la main rapidement sur des éléments de preuve. C'est incroyable comme tous ces types soi-disant intelligents et éclairés sont vulnérables.

Bolan sourit :

— Il s'en passe des choses chez toi sans que tu sois au courant, Hal.

— Ouais... Beaucoup trop. Je crois que je vais acheter un billet d'avion pour Rochester ou Buffalo. Il paraît qu'en cette saison on prend de beaux poissons dans le lac Ontario.

— Invitez-moi, plaisanta Eva Swanson. J'ai perdu l'espoir d'arriver à quelque chose de sérieux avec Mack.

— Je suis marié et fidèle, grimaça Brognola.

Bolan fit également une petite grimace pour une raison différente. La blessure occasionnée dans son flanc par le tir de Lavangetta le rappelait douloureusement à son souvenir.

— Et Frank ? s'enquit-il.

— Il va bien, il n'a pas de problème. Je l'ai eu ce matin en ligne. Je pense même que cette histoire va lui permettre de prendre du poids auprès de Castellano. C'est le seul qui ait réussi à te repérer, Striker !

— Fais-lui mes amitiés.

Le regard de l'Exécuteur prit une expression chaleureuse. Pourtant, il n'était qu'à moitié satisfait du travail réalisé à Washington. Comme s'il suivait le cours de ses pensées, le G'man lui donna une petite claque dans le dos :

— Tu ne pouvais pas faire plus, Mack. Tu le sais bien, il y a des merdes qu'on ne peut nettoyer qu'à moitié. Il reste toujours des traces indélébiles.

Dans le cœur de Bolan, il y avait en effet bien d'autres traces indélébiles...

- 1
- 2
- 3
- 4
- 5

[1] *Guet-apens à Hong-Kong*, L'Exécuteur N° 122.

[2] *Justice à Portland*, L'Exécuteur N° 109

[3] *Les Charniers d'Abidjan*, L'Exécuteur N° 89.

[4] *Alerte à Seattle*, L'Exécuteur N° 111

[5] *Enfer sur la Moskova*, L'Exécuteur N° 118.

[6] *La Filière rouge*, L'Exécuteur N° 121.

[7] 1. *Siège du FBI à Washington*

[8] *Drug Enforcement Administration* : Les Anti-stups.